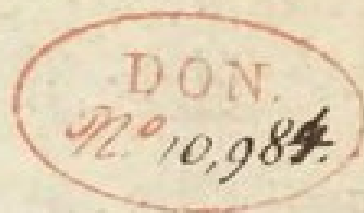


HISTOIRE
DE
DOM B...
PORTIER
DES
CHARTREUX,

Ecritte par lui-même.

AVEC FIGURES.



A ROME,

Chez PHILOTANUS, Imprimeur.

Histoire de dom B... portier des chartreux (1740-1741) Écrite par lui-même, avec figures.

Jean-Charles Gervaise de Latouche



A Roma, chez Philotanus, imprimeur. [i. e. Amboise, Jérôme Légier, vers 1740-1741], Amboise, 1741

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Première partie](#)

[Seconde partie](#)



Bandeau de début de chapitre Histoire de Dom B... portier des chartreux

HISTOIRE DE DOM B... PORTIER DES CHARTREUX.

PREMIERE PARTIE.

QUE c'est une douce satisfaction pour un cœur d'être desabusé des vains plaisirs, des amusemens frivoles & des voluptés dangereuses qui l'attachoient au monde ! Rendu à lui-même après une longue fuite d'égaremens, & dans le calme que lui procure l'heureuse privation de ce qui faisoit autrefois l'objet de ses délirs, il sent encore ces frémissemens d'horreur, qui laissent dans l'imagination le souvenir des périls auxquels il est échapé ; mais il ne les sent que pour se féliciter de la sûreté où il se trouve : ces mouvemens lui deviennent des sentimens chers, parce qu'ils servent à lui faire mieux goûter les charmes de la tranquillité dont il jouit.

Telle est, cher Lecteur, la situation du mien. Quelles grace n'ai-je pas à rendre au Tout-Puissant dont la miséricorde m'a retiré de l'abîme du

libertinage où j'étois plongé, & me donne aujourd'hui la force d'écrire mes égaremens pour l'édification de mes Freres.

Je suis le fruit de l'incontinence des Reverends Peres Célestins de la Ville de R... Je dis des Reverends Peres, parce que tous se vantoient d'avoir fourni à la composition de mon individu. Mais quel sujet m'arrête tout-à-coup ? Mon cœur est agité : est-ce par la crainte qu'on ne me reproche que je révèle ici les mysteres de l'Eglise. Ah ! surmontons ce foible remord : Ne fait-on pas que *Tout homme est homme, & les Moines surtout*. Ils ont donc la faculté de travailler à la propagation de l'espèce. Hé ! pourquoi la leur inrerdiroit-on ? Ils s'en acquittent si bien.

Peut-être, Lecteur, attendez-vous avec impatience que je vous fasse un récit détaillé de ma naissance. Je suis fâché de ne pouvoir pas si-tôt vous satisfaire sur cet article, & vous allés me voir de plein saut chez un bon-homme de païsan que j'ai pris long-tems pour mon pere.

Ambroise, c'étoit le nom du bon-homme, il étoit le jardinier d'une maison de campagne que les Célestins avoient à un petit Village à quelques lieuës de la Ville : sa femme Toinette fut choisie pour me servir de nourrice : un fils qu'elle avoit mis au monde, & qui mourut au moment que je vis le jour, aida à voiler le mystere de ma naissance : on enterra secretement le fils du jardinier, & celui des Moines fut mis à sa place ; l'argent fait tout.

Je grandissois insensiblement, toujours crû, & me croyant moi-même fils du jardinier, j'ose dire néanmoins, (qu'on me pardone ce petit trait de vanité) que mes inclinations déceloient ma naissance. Je ne sai quelle influence divine opère sur les ouvrages des moines : il semble que la vertu du froc se communique à tout ce qu'ils touchent, Toinette en étoit une preuve. C'étoit bien la plus fringante femelle que j'aye jamais vû, & j'en ai vû quelques-unes : elle étoit grosse, mais ragoûtante de petits yeux noirs, un nez retrouffé vive, amoureuse, plus parée que ne l'est ordinairement une Païsanne. Ç'auroit été un excellent pis aller pour un honnête homme, jugés, pour des Moines.

Quand la Coquine paroissoit avec son corset des Dimanches, qui lui ferroit une gorge que le hâle avoit toujours respecté, & laissoit voir deux tetons qui s'échapoient. Ah ! que je sentoie bien dans ce moment que je n'étois pas son fils, ou que j'aurois volontiers passé sur cette qualité !

J'avois les dispositions toutes Monachales. Guidé par le seul instinct, je ne voyois pas une fille que je ne l'embrassasse, que je ne lui portasse la main partout où elle vouloit bien la laisser aller ; & quoique je ne fusse pas positivement ce que j'aurois fait, mon cœur me disoit que j'en aurois fait plus, si l'on ne m'eût arrêté.

Un jour qu'on me croyoit à l'école, j'étois resté dans un petit réduit où je couchois : une simple cloison le séparoit de la chambre d'Ambroise, dont le lit étoit justement apuyé contre : je dormois, il faisoit une extrême chaleur, c'étoit dans le cœur de l'été, je fus tout-à-coup reveillé par les violentes secousses que j'entendis donner à la cloison. Je ne savois que penser de ce bruit, il redoubloit : en prêtant l'oreille, j'entendis des sons émûs & tremblans, des mots sans suite & mal articulés. *Ah... doucement, ma chere Toinette, ne va pas si vite ! Ah ! Coquine... tu me fais mourir de plaisir, va vite ! eh vite ! Ah... je me meurs !*

Surpris d'entendre de pareilles exclamations dont je ne sentoie pas toute l'énergie. Je me rassis : à peine ois-je remuer. Si l'on m'avoit fû là, j'avois tout à craindre, je ne savois que penser, j'étois tout ému. L'inquiétude où j'étois fit bien-tôt place à la curiosité. J'entendis de nouveau le même bruit, & je crus distinguer qu'un homme & Toinette répétoient alternativement les mêmes mots que j'avois déjà entendus : même attention de ma part : l'envie de savoir ce qui se passoit dans cette chambre devint à la fin si vive, qu'elle étouffa toutes mes craintes. Je résolus de savoir ce qui en étoit ; je ferois, je crois, volontiers entré dans la chambre d'Ambroise pour voir ce qui s'y passoit, aux risques de tout ce qui auroit pû arriver. Je ne fus pas à cette peine ; en cherchant doucement avec la main si je ne trouverois pas quelque trou à la cloison, j'en sentis un qui étoit couvert par une grande image. Je la perçai, & me fis jour. Quel spectacle ! Toinette nue comme la main, étendue sur son lit, & le Pere Polycarpe, Procureur du Couvent, qui étoit à la maison depuis quelque tems, nud comme Toinette, faisant... quoi ? ce que faisoient nos premiers Parens, quand Dieu leur eût ordonné de peupler la terre ; mais avec des circonstances moins lubriques.



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p. 5

Cette vûë produisit chez moi une surprise mêlée de joye & d'un sentiment vif & délicieux, qu'il m'auroit été impossible d'exprimer. Je sentoîs que j'aurois donné tout mon sang pour être à la place du Moine : que je lui

portois d'envie ! Que son bonheur me paroïssoit grand ! un feu inconnu se glissoit dans mes veines, j'avois le visage enflammé, mon cœur palpitait, je retenois mon haleine, & la Pique de Venus, que je pris à la main, étoit d'une force & d'une roideur à abatre la cloison, si j'avois poussé un peu fort. Le Pere fournit sa carriere, & en se retirant de dessus Toinette, il la laissa exposée à toute la vivacité de mes regards. Elle avoit les yeux mourans & le visage couvert du rouge le plus vif, elle étoit toute hors d'haleine, ses bras étoient pendans, sa gorge s'élevoit & se baïssait avec une précipitation étonnante : elle ferroit de tems en tems le derriere en se roidissant & en jettant de grand soupirs. Mes yeux parcouroient avec une rapidité inconcevable toutes les parties de son corps ; il n'y en avoit pas une sur laquelle mon imagination ne collât mille baisers de feu. Je suçois ses Tetons, son ventre ; mais l'endroit le plus délicieux & dessus lequel mes yeux ne pûrent plus s'arracher, quand une fois je les y eûs fixées. C'étoit... Vous m'entendés ! Que cette Coquille avoit pour moi de Charmes. Ah ! l'aimable coloris ! Quoique couverte d'une petite écume blanche, elle ne perdoit rien à mes yeux de la vivacité de sa couleur. Au plaisir que je ressentais, je reconnus le centre de la volupté. Il étoit ombragé d'un poil épais, noir & frisé. Toinette avoit les jambes écartées. Il sembloit que sa paillardise fut d'accord avec ma curiosité, pour ne me rien laisser à désirer.

Le Moine ayant repris vigueur, vint de nouveau se présenter au combat ; il se remit sur Toinette avec une nouvelle ardeur ; mais ses forces trahirent son courage, & fatigué de piquer inutilement sa monture, je lui vis retirer l'instrument de la Coquille de Toinette, lâche & baissant la tête. Toinette dépitée de sa retraite, le prit & se mit à le lécoûer ; le Moine s'agitoit avec fureur, & paroïssoit ne pouvoir supporter le plaisir qu'il ressentait. J'examinai tous leurs mouvemens, sans autre guide que la nature, sans autre instruction que l'exemple, & curieux de savoir ce qui pouvoit occasioner ces mouvemens convulsifs du Pere : j'en cherchai la cause en moi-même. J'étois surpris de sentir un plaisir inconnu qui augmentoit insensiblement, & devint enfin si grand que je tombai pâmé sur mon lit. La nature faisoit des efforts incroyables, & toutes les parties de mon corps sembloient fournir aux plaisirs de celle que je caressais. Il tomba enfin de cette liqueur blanche, dont j'avois vû une si grande profusion sur les cuisses de Toinette. Je revins de mon extase, & retourna au trou de la cloison, il n'étoit plus tems ; le dernier coup étoit joué, la partie étoit finie. Toinette se r'habilloit, le Pere l'étoit déjà.

Je restai quelque tems, l'esprit & le cœur remplis de l'aventure dont je venois d'être témoin, & dans cet espèce d'étourdissement qu'éprouve un homme qui vient d'être frappé par l'éclat d'une lumière étrangère. J'allois de surprise en surprise : les connoissances que la nature avoit mises dans mon cœur venoient de se développer, les nuages dont elle les avoit couvertes s'étoient dissipées. Je reconnus la cause des différens sentimens que j'éprouvois tous les jours à la vûe des femmes. Ces passages imperceptibles de la tranquillité aux mouvemens les plus vifs de l'indifférence, aux desirs, n'étoient plus des énigmes pour moi. Ah ! m'écriai-je ; qu'ils étoient heureux ! la joye les transportoit tous deux. Il faut que le plaisir qu'ils goûtoient soit bien grand ! Ah... qu'ils étoient heureux ! L'idée de ce bonheur m'absorboit : elle m'ôtoit pour un moment tout pouvoir d'y réfléchir. Un silence profond succédoit à mes exclamations, Ah ! reprenois-je aussitôt, ne serai-je jamais grand pour en faire autant à une femme. Je mourrois sur elle de plaisir, puisque je viens d'en avoir tant. Ce n'est là sans doute qu'une foible image de celui que le Pere Polycarpe goûtoit avec ma mère : mais, poursuivis-je, je suis bien simple : est-il absolument nécessaire d'être grand pour avoir ce plaisir-là. Pardi, il me semble que le plaisir ne se mesure pas à la taille, pourvû que l'on soit l'un sur l'autre, cela doit aller tout seul.

Sur le champ, il me vint dans l'esprit de faire part de mes nouvelles découvertes à ma sœur Suzon. Elle avoit quelque années plus que moi : c'étoit une petite blonde fort jolie, qui portoit une de ces physionomies ouvertes, que l'on seroit tenté de croire niaises, parce qu'elles paroissent indolentes. Elle avoit de ces beaux yeux bleus, pleins d'une douce langueur, qu'il semble que l'on tourne sur vous sans intention, mais dont l'effet n'est pas moins sûr que celui des yeux brillans d'une brune piquante, qui vous lance des regards passionnés : pourquoi cela ? Je n'en fai rien ; car je me suis toujours grossièrement contenté du sentiment, sans être tenté d'en pénétrer la cause, Ne seroit-ce pas parce qu'une belle blonde avec ses regards languissans, semble vous prier de lui donner votre cœur, & que ceux d'une brune veulent vous l'enlever de force. La blonde ne demande qu'un peu de compassion pour sa foiblesse, & cette façon de demander est bien séduisante ; vous croyés ne donner que de la compassion, & vous donnés de l'amour. La brune au contraire veut que vous soyés foible, sans vous promettre qu'elle le fera, Le cœur se gendarme contre celle-ci, n'est-il pas vrai ?

Je l'avoüe à ma honte, il ne m'étoit pas encore venu dans l'esprit de jeter sur Suzon un regard de concupiscence, chose rare chez moi, qui convoitois toutes les filles que je voyois. Il est vrai qu'étant la filleule de la Dame du Village, qui l'aimoit & la faisoit élever chez elle, je ne la voyois pas souvent. Il y avoit même un an qu'elle étoit au Couvent : elle n'en étoit sortie que depuis huit jours que la maraine, qui devoit venir passer quelque tems à la campagne, lui avoit permis de venir voir Ambroïse. Je me sentis tout-à-coup enflammé du désir d'endocriner ma chere sœur, & de goûter avec elle les mêmes plaisirs que je venois de voir prendre au Pere Polycarpe, avec Toinette. Je ne fus plus le même pour elle. Mes yeux s'ouvrirent à mille charmes que je ne lui avois pas aperçus. Je lui trouvai une gorge naissante, plus blanche que les lis, ferme, potelée. Je suçois déjà avec un délice inexprimable ces deux petites fraïses que je voyois au bout de ses tetons : mais surtout dans la peinture de ses charmes, je n'oubliois pas ce centre, cet abîme de plaisirs, dont je me faisois des images si ravissantes. Animé par l'ardeur vive & brûlante que ces idées repandoient dans tout mon corps ; je sortis, j'allai chercher Suzon, le soleil venoit de se coucher, la brune s'avancoit : je me flattois qu'à la faveur de l'obscurité que la nuit alloit répandre, je serois dans un moment au comble de mes désirs si je la trouvois, je l'aperçus de loin qui cueilloit des fleurs. Elle ne pensoit pas alors que je méditois de cueillir la fleur la plus précieuse de son bouquet : je volai à elle ; la voyant toute entière à une occupation aussi innocente. Je balançai dans le moment, si je lui ferois connoître mon dessein : à mesure que j'aprochois, je sentoïis ralentir la vivacité de ma course. Un tremblement soudain sembloit me reprocher mon intention. Je croyois devoir respecter son innocence, & je n'étois retenu que par l'incertitude du succès. Je l'abordai, mais avec une palpitation qui ne me permettoit pas de dire deux mots sans reprendre haleine. Que faisois-tu donc là, Suzon, lui dis-je, en m'aprochant d'elle, & voulant l'embrasser : elle s'échapa en riant ; & me répondit : comment ? ne vois-tu pas que je cueille des fleurs ? Ah, ah, repris-je, tu cueilles des fleurs ; hé, vraiment oui, me repliqua-t'elle, ne fais-tu pas que c'est demain la fête de ma Maraine ; ce nom me fit trembler comme si j'eusse craint que Suzon ne m'échapât. Mon cœur s'étoit déjà fait (si j'ose me servir de ce terme) une habitude de la regarder comme une conquête sûre, & l'idée de son éloignement sembloit me menacer de la perte d'un plaisir que je regardois comme certain, quoique je n'en eusse pas encore goûté. Je ne te verrai donc

plus, Suzon, lui dis-je, d'un air triste ? Pourquoi donc ? me répondit-elle, ne viendrai-je pas toujours ici : mais, allons, poursuivit-elle d'un air charmant, aide-moi à faire mon bouquet : je ne lui répondis qu'en lui jettant quelques fleurs au visage : aussi-tôt elle de m'en jeter aussi : tiens, Suzon ; lui dis-je, si tu m'en jettes davantage, je te... tu me le payeras ; pour me faire voir qu'elle bravoit mes menaces, elle m'en jetta une poignée. Dans le moment ma timidité m'abandonna ; je ne craignois pas d'être vû : la brune qui empêchoit qu'on ne pût voir à une certaine distance, favorisoit mon audace. Je me jettai sur Suzon, elle me repoussa, je l'embrasse, elle me donne un soufflet, je la jette sur l'herbe : elle veut se relever, je l'en empêche : je la tiens étroitement serrée dans mes bras, en lui baissant la gorge ; elle se débat : je veux lui fourrer la main sous la jupe, elle crie comme un petit démon : elle se deffend si bien que je crains de n'en pouvoir venir à bout, & qu'il ne survienne du monde. Je me relevai en riant, & je crus qu'elle n'y entendoit pas plus de malice que je voulois qu'elle n'y en entendit. Que je me trompois ! allons, lui dis-je, Suzon, pour te faire voir que je ne voulois pas te faire de mal, je veux bien t'aider. Oüi, oui, me répondit-elle avec une agitation au moins égale à la mienne, va ; voila ma mere qui vient, & je... Ah ! Suzon, repris-je vivement, en l'empêchant d'en dire davantage, ma chere Suzon, ne lui dis rien, je te donnerai... tiens, tout ce que tu voudras : un nouveau baiser fut le gage de ma parole. Elle en rit, Toinette arriva ; je craignois que Suzon ne parlât : elle ne dît mot, & nous retournâmes tous ensemble souper.

Depuis que le Pere Polycarpe étoit à la maison, il avoit donné de nouvelles preuves de la bonté du Couvent pour le prétendu fils d'Ambroise : je venois d'être habillé tout de neuf. En vérité la Révérence avoit en cela moins consulté la charité monacale, qui a des bornes fort étroites, que la tendresse paternelle qui souvent n'en connoit pas. Le bon Pere, par une pareille prodigalité, exposoit la légitimité de ma naissance à de violens soupçons. Mais nos manans étoient bonnes gens, & n'en voyoient pas plus que l'on ne vouloit leur en faire voir. D'ailleurs, qui auroit osé porter un œil de critique & malin sur le motif de la générosité des Révérends Peres ? C'étoit de si honnêtes gens, de si bonnes gens ; on les adoroit dans le Village, ils faisoient du bien aux hommes, & aimoient l'honneur des femmes : tout le monde étoit content : mais revenons à ma figure ; car je vais avoir une aventure illustre.

A propos de cette figure-là. J'avois un air espiègle qui ne prévenoit pas contre moi. J'étois mis proprement, des yeux malins, de longs cheveux noirs me tomboient par boucles sur les épaules, & relevoient à merveilles les vives couleurs de mon visage, qui, quoiqu'un peu brun, ne laissoit pas de valoir son prix. C'est un témoignage authentique, que je me crois obligé de rendre à un jugement de plusieurs très-honnêtes & très-vertueuses personnes à qui j'ai rendu mes hommages.

Suzon, comme je l'ai dit, avoit fait un bouquet pour Madame Dinville, c'étoit le nom de sa maraine, femme d'un Conseiller de la Ville voisine, qui venoit à sa terre prendre le lait pour rétablir une poitrine dérangée par le vin de Champagne & quelques autres causes.

Suzon s'étant mise dans ses petits atours, qui la rendirent encore plus aimable à mes yeux, il fut dit que je l'accompagnerois. Nous allâmes au Château. Nous trouvâmes la Dame dans un appartement d'été où elle prenoit le frais. Figurés-vous une femme d'une grandeur médiocre, poil brun, peau blanche, le visage laid en général, enluminé d'un rouge champenois, mais des yeux alertes, amoureux, & tétonniere autant que femme au monde. Ce fut d'abord la première bonne qualité que je lui remarquai : ç'a toujours été mon foible que ces deux boules-là. C'est aussi quelque chose de si joli, quand vous tenés cela dans la main, quand vous... ah ! chacun le sien, qu'on me passe celui-ci.

Si-tôt que la Dame nous aperçût, elle jeta sur nous un regard de bonté, & sans changer de situation. Elle étoit couchée sur un Canapé, une jambe dessus & l'autre sur le parquet : elle n'avoit qu'un simple jupon blanc, assez court pour laisser voir un genouil qui n'étoit pas assez couvert pour faire penser qu'il seroit bien difficile de voir le reste : un petit corset de la même couleur & un pet-en-l'air de taffetas couleur de rose, bichonnée, d'un petit air négligé, & la main passée sous son jupon, jugés à quelle intention. Mon imagination fut au fait dans le moment & mon cœur la suivit de près : mon sort étoit de devenir désormais amoureux à la vue de toutes les femmes, qui se présenteroient à mes yeux, les découvertes de la veille avoient fait éclorre ces louables dispositions.

Hé ! bon jour, ma chère enfant, dit Madame Dinville, à Suzon, hé bien, tu reviens donc me trouver ! Ah... tu m'apportes un bouquet ; mais vraiment je te suis bien obligée, ma chère fille, embrasse-moi donc ; embrassade de la part

de Suzon ; mais, continua-t'elle, en jettant les yeux sur moi ; quel est donc ce beau gros garçon-là ? Comment ! petite fille, vous vous faites accompagner par un garçon, cela est joli : je baïllois les yeux, Suzon lui dit que j'étois son frere. Révérence de ma part, ton frere, reprit Madame Dinville, allons donc, continua-t-elle, en me regardant, en m'adressant la parole, baise-moi, mon fils ; oh ! je veux que nous fassions connoissance ensemble. Aussitôt, pour ébaucher la connoissance, elle me donne un baiser sur la bouche, je sens une petite langue se glisser entre mes lèvres, & une main qui joue avec les boucles de mes cheveux. Je ne connoissois pas encore cette maniere de baiser ; elle me mit dans une étrange émotion. Je jetai sur la Dame un regard timide, & je rencontrai ses yeux brillans & pleins de feu, qui attendoient les miens au passage, & qui les firent baisser : nouveau baiser de même nature ; après lequel je fus libre de me remuer ; car je ne l'étois guères de la façon dont elle me tenoit embrassé. Je n'en étois pourtant pas fâché, il me sembloit que c'étoit toujours autant de retranché sur le cérémonial de la connoissance quelle disoit vouloir faire avec moi. Je ne fus sans doute redevable de ma Liberté, qu'à la réflexion qu'elle fit sur le mauvais effet que pouvoit produire la vivacité de ses caresses, prodiguées avec si peu de ménagement à une première vûe : mais ses réflexions ne furent pas de longue durée, elle reprit la conversation avec Suzon, & le refrain de chaque période, étoit, Suzon, venez me baiser ; d'abord le respect me faisoit tenir écarté. Hé bien, dit-elle en m'adressant de nouveau la parole : ce gros garçon-là ne viendra donc pas aussi me baiser ; j'avancai & j'appuyai sur la joue, je n'osois encore aller à la bouche, je lui fis un baiser un peu plus hardi que le premier. Je ne fus en reste avec elle que de quelque chose de plus passionné qu'elle mit dans le sien : elle partageoit ainsi les caresses entre ma sœur & moi, pour me donner le change sur le sujet de celles qu'elle me faisoit. Sa politique me rendoit justice, j'étois plus habile que ma figure ne le promettoit. Je me fis insensiblement si bien à ce petit manège, que je n'attendois pas le refrain pour prendre ma part ; peu à peu ma sœur se trouva sevrée de la sienne : je m'établis dans le privilège exclusif de jouir des bontés de la Dame, Suzon n'avoit plus que les paroles.

Nous étions assis sur le Canapé, nous babillions, car Madame Dinville étoit grande babillarde. Suzon étoit à sa droite, j'étois à sa gauche, Suzon regardoit dans le jardin, & Madame Dinville me regardoit : elle s'amusoit à me défriser, à me pincer la joue, à me donner de petits soufflets, & moi, je

m'amusois à la regarder, à lui mettre la main, d'abord en tremblant, sur le col : ses manières aisées me donnoient beau jeu, j'étois effronté, la Dame ne disoit mot, me regardoit, rioit, & me laissoit faire. Ma main timide dans les commencemens, mais devenuë plus hardie par la facilité qu'elle trouvoit à se satisfaire, descendoit insensiblement du col à la gorge, & s'apésantissoit avec délice sur un sein dont la fermeté élastique la faisoit tant soit peu rebondir, mon cœur nageoit dans la joye, déjà je tenois dans la main une de ces boules charmantes que je maniois à souhait. J'allois y mettre la bouche : en avançant on arrive au but. J'aurois, je crois, poussé ma bonne fortune jusqu'où elle pouvoit aller, quand un maudit importun, le Bailli du Village, vieux finge, envoyé par un démon jaloux de mon bonheur, se fit entendre dans l'antichambre. Madame Dinville reveillée par le bruit que fit cet Original en arrivant, me dit ? que faites-vous donc, petit fripon, je retirerai la main précipitamment : mon effronterie ne tint pas contre un pareil reproche, je rougis, je me croyois perdu, Madame Dinville qui voyoit mon embarras, me fit sentir par un petit soufflet, qu'elle accompagna d'un sourire charmant, que sa colère n'étoit que pour la forme, & ses regards me confirmèrent que ma hardiesse lui déplaisoit moins que l'arrivée de ce vilain Bailli.

Il entra, l'ennuyeux personnage ! après avoir toussé, craché, éternué, mouché, il fit sa harangue, plus ennuyeuse encore que sa figure. Si nous en eussions été quittes pour cela, ce n'auroit été que demi mal : mais, il sembloit que le marraud eût donné le mot à tous les importuns du Village, qui vinrent tour à tour faire leur salamalec, j'enrageois. Quand Madame Dinville eût répondu à bien de fots complimens, elle se tourna de notre côté, & nous dit : ah ça, mes chers enfans, vous reviendrés demain dîner avec moi, nous serons seuls : il me sembla qu'elle affectoit de jeter les yeux sur moi en disant ces derniers mots. Mon cœur trouvoit son compte dans cette assurance, & je sentis que, sans faire tort à mon penchant, mon petit amour propre ne laissoit pas d'être flatté ; Vous viendrés, entendés-vous Suzon, continua Madame Dinville, & vous amènerés Saturnin, c'étoit le nom que portoit alors votre serviteur. Adieu, Saturnin, me dit-elle, en m'embrassant ? pour le coup je ne fus en reste de rien avec elle, nous fortîmes.

Je me sentoís dans une disposition, qui assurément m'auroit fait honneur auprès de Madame Dinville, sans la visite imprévûë de ces ennuyeux complimenteurs ; mais ce que je sentoís pour elle n'étoit pas de l'amour, ce

n'étoit qu'un désir violent de faire avec une femme la même chose que j'avois vû faire au Pere Polycarpe, avec Toinette. Le délai d'un jour que Madame Dinville m'avoit donné, me paroissoit immense : j'essayai, chemin faisant, de remettre Suzon sur les voyes en lui rapellant l'avanture de la veille. Que tu es simple, lui dis-je, Suzon ! Tu crois donc que je voulois te faire du mal hier ? Que voulois-tu donc me faire, répondit-elle ; Bien du plaisir ? Quoi, reprit-elle, avec une apparence de surprise, en me mettant la main sous la jupe, tu m'aurois fait bien du plaisir ? Assûrément, si tu veux que je t'en donne la preuve, viens avec moi, lui dis-je, dans quelque'endroit écarté. Je l'examinois avec inquiétude : je cherchois sur son visage quelques marques des effets que devoit produire ce que je lui disois ; je n'y voyois pas plus de vivacité qu'à l'ordinaire : le veux-tu bien, dis, ma chere Suzon, continuai-je en la caressant ? Mais encore, reprit-elle, sans faire semblant d'entendre la proposition que je lui faisois ; qu'est-ce donc que ce plaisir dont tu me fais tant d'éloge ? C'est, lui répondis-je, l'union d'un homme avec une femme qui s'embrassent, qui se serrent bien fort, & qui se pâment en se tenant étroitement serrés de cette façon : les yeux toujours fixés sur le visage de ma sœur, je ne laissois échaper aucun des mouvemens qui l'agitoient ; j'y voyois la gradation insensible de ses desirs. Sa gorge bondissoit ; mais, me dit-elle, avec une naïveté curieuse qui me paroissoit de bonne augure ; mon pere m'a quelquefois tenu comme tu le dis, & je ne sentoie pas cependant ce plaisir que tu me promets ; c'est, repartis-je, qu'il ne te faisoit pas ce que je voudrois te faire. Eh ! que me voudrois-tu donc faire, me demanda-t'elle d'une voix tremblante ? Je te mettrois, lui répondis-je effrontément, quelque chose entre les cuisses, qu'il n'osoit pas te mettre, elle rougit, & me laissa par son trouble la liberté de continuer en ces termes ; vois-tu, Suzon, tu as un petit trou ici, lui dis-je, en lui montrant l'endroit où j'avois vû la fente de Toinette. Hé, qui t'a dit cela, me demanda-t'elle, sans lever les yeux sur moi ? Qui me l'a dit, repris-je assez embarrassé de la question ; c'est q... c'est que toutes les femmes en ont autant : & les hommes, poursuivit-elle ? Les hommes, lui répondis-je, ont une machine à l'endroit où vous avés une fente : cette machine se met dans cette fente, & c'est là ce qui fait le plaisir, qu'une femme avec un homme ; veux-tu que je te fasse voir la mienne ? mais à condition que tu me laisseras toucher à ta petite fente : nous nous chatoüillerons : nous nous ferons bien aise.

Suzon étoit toute rouge, les discours que je lui tenois paroissoient la surprendre : il sembloit qu'elle eût peine à m'en croire : elle n'osoit me laisser mettre la main sous sa jupe, dans la crainte. disoit-elle, que je ne voulusse la tromper, & que je n'allasse tout déclarer. Je l'affurai que rien au monde ne feroit capable de m'en arracher l'aveu, & pour la convaincre de cette difference que je lui disois se trouver entre nous deux ; je voulus lui prendre la main, elle la retira, & nous continuâmes notre entretien jusqu'à la maison.

Je voyois bien que la petite friponne prenoit goût à mes leçons, & que si je la trouvois encore une fois cuëillante des fleurs, il ne me feroit pas difficile de l'empêcher de crier : je brûlois d'envie de mettre la dernière main à mes instructions, & d'y joindre l'expérience.

A peine étions-nous entrés dans la maison, que nous vîmes arriver le Pere Polycarpe : je demêlai le motif de sa visite, & je n'en doutai plus, quand sa Révérence eût déclaré d'un air aisé, qu'elle venoit prendre le dîner de famille : on croyoit Ambroise bien loin ; Il est vrai qu'il ne les gênoit guères : mais on est toujours bien aise d'être débarrassé de la présence d'un mari, quelque commode qu'il soit ; c'est toujours un animal de mauvais augure.

Je ne doutai pas que je n'eusse cette après midi le même spectacle que j'avois eu la veille, & sur le champ je formai le dessein d'en faire part à Suzon. Je pensois avec raison, qu'une pareille vûë feroit un excellent moyen pour avancer mes petites affaires avec elle ; Je ne lui en parlai pas, je remis cette épreuve à l'après-dînée, bien résolu de n'employer ce moyen qu'à l'extrémité, comme un corps de réserve décisif pour une action.

Le Moine & Toinette ne se gênoient pas en notre présence : ils nous croyoient des témoins peu dangereux. Je voyois la main gauche du Pere se glisser mystérieusement sous la table, & agiter les jupes de Toinette, qui lui sourioit, & me paroissoit écarter les cuisses, pour laisser apparemment le passage plus libre aux doigts libertins du paillard Moine.

Toinette avoit de son côté une main sur la table ; mais l'autre étoit dessous, & rendoit vraisemblablement au Pere ce que le Pere lui prêtoit : j'étois au fait ; les plus petites choses frappent un esprit prévenu. Le Révérend Pere chopinoit de bonne grace, Toinette lui répondoit sur le même ton : les desirs parvinrent bien-tôt au point d'être gênés par notre présence ; elle nous le fit connoître en nous conseillant à ma sœur & à moi, d'aller faire un tour dans le jardin : j'entendis ce qu'elle vouloit nous dire. Nous nous levâmes aussi-tôt,

& leur laissâmes, par notre départ, la liberté de faire autre chose que glisser les mains sous la table : jaloux du bonheur que notre départ alloit les mettre en état de goûter. Je voulus encore essayer de venir à bout de Suzon, sans le secours du tableau que je devois offrir à ses regards. Je la conduisois vers une allée d'arbres, dont l'épais feuillage faisoit une obscurité, qui promettoit beaucoup d'assurance à mes desirs. Elle s'aperçût de mon dessein, & ne voulut pas m'y suivre : tiens, Saturnin, me dit-elle ingénûment, je vois que tu veux encore m'entretenir de cela ; hé bien, parlons-en : je te fais donc plaisir, lui répondis-je, quand j'en parle ? Elle me l'avoüa. Juge, lui dis-je, ma chère Suzon, par celui que mes discours te donnent, de celui que tu aurois... Je ne lui en dis pas davantage, je la regardois, je lui tenois la main que je pressois contre mon sein. Mais, Saturnin, me dit-elle, si... cela alloit faire du mal ? Quel mal veux-tu que cela fasse, lui répondis-je, charmé de n'avoir plus qu'un aussi foible obstacle à détruire, aucun, ma chère petite, au contraire : aucun, reprit-elle, en rougissant, & baissant la tête, & si j'allois devenir grosse ? Cette objection me surprit étrangement, je ne croyois pas Suzon si savante, & j'avoüe que je n'étois pas en état de lui donner une réponse satisfaisante. Comment donc, grosse, lui dis-je, est-ce que c'est comme cela que les femmes deviennent grosses, Suzon ? Sans doute, me répondit-elle d'un ton d'assurance qui m'effraya ? Eh, où l'as-tu donc appris, lui demandai-je ? car je sentoient bien que c'étoit son tour à me donner des leçons. Elle me répondit qu'elle vouloit bien me le dire, mais à condition que je n'en parlerois de ma vie. Je te crois discret, Saturnin, ajouta-t-elle, & si tu étois capable d'ouvrir jamais la bouche sur ce que je vas te dire, je te haïrois à la mort. Je lui jurai que jamais je n'en parlerois : alléons-nous ici, poursuivit-elle, en me montrant un gazon où l'on n'étoit à son aise que pour causer sans être entendu : j'aurois bien mieux aimé l'allée, nous n'y aurions été vus ni entendu : je la proposai de nouveau, elle n'y voulut pas venir.

Nous nous assîmes sur le gazon, à mon grand regret : pour comble de malheur, je vis arriver Ambroïse. N'ayant plus d'espérance pour cette fois, je pris mon parti. L'agitation où me mit le désir d'apprendre ce que devoit me dire Suzon, fit diversion à mon chagrin.

Avant de commencer, Suzon exigea encore de nouvelles assurances de ma part : je les lui donnai avec serment elle hésitoit, elle n'osoit encore : je pressai si fort qu'elle se détermina. Voilà qui est fait, me dit-elle, je t'en crois,

Saturnin, écoute, tu vas être étonné de ma science, je t'en avertis. Tu croyois m'apprendre quelque chose tantôt, j'en fais plus que toi, tu le vas voir ; mais ne crois pas pour cela que j'aye moins pris de plaisir à ce que tu m'as dit : on aime toujours à entendre parler de ce qui flatte. Comment donc, Suzon, tu parles comme Un oracle, on voit bien que tu as été *en Couvent* : que cela façonne une fille ! Oh, vraiment, me répondit-elle, si je n'y avois jamais été, j'ignorerois bien des choses que je fais : eh dis-le moi donc ce que tu fais, repris-je vivement, je meurs d'envie de l'apprendre.

Il n'y a pas long-tems, continua Suzon, que pendant une nuit fort obscure, je dormois d'un profond sommeil, je fus reveillée en sentant un corps tout nud, qui se glissoit dans mon lit, je voulus crier ; mais on me mit la main sur la bouche, en me disant, tais-toi, Suzon, je ne veux pas te faire de mal, est-ce que tu ne reconnois pas la sœur Monique ? Cette sœur venoit depuis peu prendre le voile de Novice, c'étoit ma meilleure amie. Jesus, lui dis-je, ma bonne, pourquoi donc me venir prendre dans mon lit, c'est que je t'aime, me répondit-elle, en m'embrassant, & pourquoi êtes-vous toute nue ? C'est qu'il fait si chaud que ma chemise même est trop pesante, il tombe une pluie terrible, j'ai entendu le tonnerre qui grondoit, j'en ai bien peur, ne l'entends-tu pas aussi ? Quel bruit il fait ! Ah ! serre-moi bien fort, mon petit cœur, mets le drap par dessus notre tête pour ne pas voir ces vilains éclairs : là bon, ah ! ma chère Suzon, que j'ai peur ! Moi, qui ne crains pas le tonnerre, je tâchois de rassurer la sœur, qui, pendant ce tems-là me passoit sa cuisse droite entre les miennes, & sa gauche par dessous ; & dans cette posture, elle le frotoit contre ma cuisse droite en me mettant sa langue dans la bouche, & en me donnant de petits coups sur la fesse avec la main ; après qu'elle se fut un peu remuée de cette façon-là, je crus sentir qu'elle me mouilloit la cuisse, elle pouffoit des soupirs, je m'imaginois que c'étoit la peur du tonnerre qui faisoit cela. Je la plaignois ; mais bien-tôt elle reprit sa posture naturelle : je croyois qu'elle alloit s'endormir, & je me préparois à en faire autant, quand elle me dit, tu dors donc, Suzon ? je lui répondis que non, mais que j'allois bien-tôt le faire. Tu veux donc, reprit-elle, me laisser mourir de frayeur ? Oüi, je mourrai, si tu te rends ; donne-moi la main, ma chère petite, donne. Je me laissai prendre la main, qu'elle porta aussi-tôt à sa fente, & elle me dit de la chatoüiller avec mon doigt dans le haut de cet endroit, je le fis par amitié pour elle. J'attendois qu'elle me dît de finir ; mais elle ne disoit mot, écartoit seulement les jambes, & respiroit un peu plus vite qu'à l'ordinaire, en jettant

de tems en tems des soupirs & en remuant le derriere ; je crus qu'elle se trouvoit mal, & je cessai de faire aller le doigt. Ah ! Suzon, me dit-elle, d'une voix entrecoupée, acheve, je te prie, acheve : je continuai. Ah ! ah ! s'écriat'elle, en s'agitant bien fort, & en m'embrassant étroitement, dépêche, ma petite Reine, dépêche, ah ! vîte, ah... je me meurs. Au moment qu'elle disoit cela, tout son corps se roidit, & je me sentis de nouveau la main mouillée, enfin elle poussa un grand soupir & resta sans mouvement.



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p. 30

Je t'assure, Saturnin, que j'étois bien étonnée de tout ce qu'elle me faisoit faire : & tu n'étois pas émue, lui dis-je ? Oh ! que si, me répondit-elle, je voyois bien, que tout ce que je venois de lui faire, lui avoit donné beaucoup

de plaisir, & que si elle vouloit m'en faire autant, j'en aurois beaucoup aussi, mais je n'osois le lui proposer : elle m'avoit cependant mise dans un état bien embarrassant. Je désirois, & je n'osois lui dire ce que je désirois, je remettois avec plaisir la main sur la fente, je prenois la sienne que je portois, que je faisois reposer sur différens endroits de mon corps, sans oser pourtant la mettre sur le seul où je sentoais que j'en avois besoin. La sœur qui savoit aussi bien que moi ce que je lui demandois, & qui avoit la malice de me laisser faire, eût à la fin pitié de mon embarras, & me dit, en m'embrassant, je vois bien, petite coquine ce que tu veux ; aussi-tôt elle se couche sur moi, je la reçois dans mes bras : ouvre un peu les cuisses, me dit-elle, je lui obéis : elle me coule le doigt où le mien venoit de lui faire tant de plaisir : elle répétoit elle-même les leçons qu'elle m'avoit données, je sentoais le plaisir monter par degrés, & s'accroître à chaque coup de doigt qu'elle donnoit. Je lui rendois en même tems le même service, elle avoit les mains jointes sous mes fesses, elle m'avoit avertie de remuer un peu le derriere, à mesure qu'elle pousseroit. Ah ! qu'elle semoit de délices dans ce charmant badinage, mais elles n'étoient que le prélude de celles qui devroient suivre. Le ravissement me fit perdre toute connoissance, je demeurai pâmée dans les bras de ma chere Monique, elle étoit dans le même état, nous étions immobiles. Je revins enfin de mon extase ; je me trouvai aussi mouillée que la sœur, & ne sachant à quoi attribuer un pareil prodige, j'avois la simplicité de croire que c'étoit du sang que je venois de verser ; mais je n'en étois pas effrayée, au contraire, il sembloit que le plaisir que je venois de goûter, m'eût mise en fureur, tant je me sentoais d'envie de recommencer : je le dis à Monique, elle me répondit qu'elle étoit lassée, & qu'il falloit attendre un peu ; je n'en eus pas la patience, & je me mis sur elle comme elle venoit de se mettre sur moi, j'entrelassai mes cuisses dans ses cuisses, & me frottant comme elle l'avoit fait, je retombai en extase. Hé bien, me dit la Sœur, charmée des témoignages que je lui donnois du plaisir que je ressentois, es-tu fâchée, Suzon, que je sois venuë dans ton lit ? Oüi, je gage que tu me veux du mal d'être venuë te reveiller. Ah ! lui répondis-je, que vous savez bien le contraire ! Que pourrai-je vous donner pour une nuit aussi charmante ? Petite coquine, reprit-elle, en me baillant, va, je ne te demande rien, n'ai-je pas eu autant de plaisir que toi ? ah que tu viens de m'en faire goûter ! Dis-moi, ma chere Suzon, poursuivit-elle, ne me cache rien : n'avois-tu jamais pensé à ce que nous venons de faire ? Je lui dis que non ? Quoi, reprit-elle, tu ne t'étois jamais mis le doigt dans ton petit

Conin ? Je l'interrompis pour lui demander ce qu'elle entendoit par ce mot ? Hé, c'est cette fente, me répondit-elle, où nous venons de nous chatoüiller. Quoi ? tu ne savois pas encore cela ? Ah ! Suzon, à ton âge j'en savois plus que toi ! Vrayement, lui répondis-je, je n'avois garde de goûter ce plaisir. Vous connoissez le Pere Jerôme, notre Confesseur, c'est lui qui mien a toujours empêché : il me fait trembler quand je vais à confesse, il ne manque pas de me demander exactement si je ne fais pas d'impuretés avec mes compagnes, & il me défend surtout d'en faire sur moi-même, j'ai toujours eu la simplicité de l'en croire, mais je fais à présent à quoi m'en tenir sur ses deffenses. Et comment, me dit Monique, t'explique-tu ces impuretés qu'il te deffend de faire sur toi-même ? Mais, lui répondis-je, il me dit, par exemple, que c'est quand on se met le doigt où vous savés, quand on se regarde les cuisses, la gorge, il me demande si je ne me fers pas de miroir pour m'examiner autre chose que le visage ? Il me fait mille autres questions semblables. Ah ! le vieux coquin, s'écria Monique, je gage qu'il ne cesse de t'entretenir de cela. Vous me faites, dis-je à la Sœur, prendre garde à certaines actions qu'il fait pendant que je suis dans son Confessionnal, & que j'ai toujours prises sottement pour de pures marques d'amitié : le vieux scélérat ! j'en connois à présent le motif. Hé, quelles actions donc, me demanda vivement la Sœur ? Ces actions, lui répondis-je, c'est de me baiser à la bouche, en me disant de m'approcher pour qu'il entende mieux, de me considérer attentivement la gorge, pendant que je lui parle, de me mettre la main dessus, & me defendre de la montrer, sous prétexte que c'est une marque de coqueterie, & malgré ses sermons, il ne tire pas la main, qu'il avance de plus en plus sur mon sein & pousse même quelquefois jusqu'à mes tetons ; quand il l'ôte, c'est pour la porter aussi-tôt sous sa robe qui remuë avec de petites secouffes ; il me presse alors entre ses genoux, il m'approche avec sa main gauche, il soupire, ses yeux s'égarent, il me baise plus fort qu'à l'ordinaire, ses paroles sont sans fuite, il me dit des douceurs, & me fait des remontrances en même tems.

Je me souviens qu'un jour, en retirant la main de dessous sa robe pour me donner l'absolution, il me couvrit toute la gorge de quelque chose de chaud, qui se repandit par petites gouttes ; je l'essuyait au plus vite avec mon mouchoir, dont je n'ai pas pû me servir depuis. Le Pere tout interdit, me dit que c'étoit de la sueur qui couloit de ses doigts : qu'en pensez-vous, ma chere Monique, dis-je à la Sœur ? Je te dirai tout-à-l'heure ce que c'étoit, me

répondit-elle, ah le vieux pêcheur ! Mais fais-tu bien, Suzon, continua-t'elle, que tu viens de me conter ce qui m'est arrivé avec lui. Comment donc, lui dis-je, vous feroit-il aussi quelque chose à vous ? Non assurément, me répondit-elle, car je le hais à la mort, & je ne vais plus à lui depuis que je suis devenuë plus savante : & comment avez-vous donc appris, lui demandai-je, à connoître ce qu'il vous faisoit ? Je consens à te le dire, me répondit la Sœur, mais sois discrete, car tu me perdrais, ma chere Suzon. Je ne fais, Saturnin, poursuivit ma Sœur, après un moment de silence, si je dois révéler tout ce qu'elle m'a dit. L'envie de savoir une histoire dont le prélude me charmoit, me donna des expressions pour vaincre l'irrésolution de Suzon. Je mêlai les caresses aux assurances, & je vins à bout de la persuader. C'est la Sœur Monique qui va s'exprimer par la bouche de Suzon. Quelqu'emporté que doive paroître le caractère de cette Sœur, je crains que mes expressions ne soient encore au-dessous de la réalité : le peu de tems que j'ai passé avec elle m'en a fait concevoir une idée qu'il ne m'est guères possible de rendre fidèlement.

HISTOIRE DE LA SŒUR MONIQUE.

Nous ne sommes pas maîtresses des mouvemens de notre cœur : séduites en naissance par l'attrait du plaisir, c'est à lui que nous offrons nos premiers sentimens. Heureuses celles dont le tempérament ne s'effraye pas des conseils austères de la raison ; elle y trouve un secours contre le penchant de leur cœur : mais doit-on leur envier leur bonheur ! Non, qu'elles jouissent du fruit de leur sagesse, elles l'achètent assez cher, puisqu'elles ne connoissent pas le plaisir. Hé qu'est-ce que cette sagesse après tout, dont on nous étourdit les oreilles ? une chimere, un mot consacré à exprimer la captivité où l'on retient notre sexe. Les éloges que l'on fait de cette vertu imaginaire sont pour nous ce qu'est pour un enfant un hochet, qui l'amuse & l'empêche de crier. Des vieilles que l'âge a renduës insensibles au

plaisir, ou plû-tôt que la retraite leur interdit, croient se dédomager de l'impuissance de le goûter, par les portraits hideux qu'elles nous en font ; laissons-les dire, Suzon, quand on est jeune, on ne doit avoir d'autre maître que son cœur, ce n'est que lui qu'il faut écouter, ce n'est qu'à ses conseils qu'il faut se rendre.

Tu croiras facilement, qu'ayant de pareilles inclinations, il ne falloit pas moins que la contrainte d'un cloître pour m'empêcher de m'y livrer ; mais c'est dans ce lieu même, où l'on vouloit étouffer mes désirs, que j'ai trouvé le moyen de les satisfaire.

Toute jeune que j'étois, quand ma mere, après la mort de son quatrième mari, vint demeurer dans ce Couvent en qualité de Dame Pensionnaire ; je ne laissai pas d'être effrayée de la résolution qu'elle avoit prise : sans pouvoir distinguer le motif de ma frayeur, je sentoais qu'on alloit me rendre malheureuse. L'âge, en me donnant des lumieres, m'éclaira sur la cause de mon aversion pour le Cloître. Je sentoais qu'il me manquoit quelque chose, la vûë d'un homme. Du simple regret d'en être privée, je passai bien-tôt à réfléchir sur ce qui pouvoit me rendre cette privation si sensible ; qu'est-ce donc qu'un homme, disois-je ? est-ce une espèce de créature différente de la nôtre ? Quelle est la cause des mouvemens que sa vûë excite dans mon cœur ? Est-ce un visage plus aimable qu'un autre ? Non, le plus ou le moins de charmes que je leur trouve n'excite que plus ou moins d'émotion ; l'agitation de mon cœur est indépendante de ces charmes, puisque le Pere Jérôme lui-même, tout desagréable qu'il est, m'émeut quand je suis près de lui : ce n'est donc que la seule qualité d'homme qui produit ce trouble ; mais pourquoi le produit-elle ? J'en sentoais la raison dans mon cœur, mais je ne la connoissois pas ; elle faisoit ses efforts pour briser les liens où mon ignorance la réduisoit : efforts inutiles ! Je n'acquérois de nouvelles connoissances que pour tomber dans de nouveaux embarras.

Quelquefois je m'enfermois dans ma chambre, je m'y livrois à mes réflexions, elles me tenoient lieu des compagnies où je me plaisois le plus. Qu'y voyois-je dans ces compagnies ? Des femmes, & quand j'étois seule, je ne pensois qu'aux hommes, je fondeis mon cœur, je lui demandois raison de ce qu'il sentoait, je me deshabillois toute nuë, je m'examinois avec un sentiment de volupté, je portois des regards enflammés sur toutes les parties de mon corps, je brûlois, j'écartois les cuisses, je soupirois, mon imagination

échauffée me présentait un homme, j'étendis les bras pour l'embrasser, mon Conin étoit dévoré par un feu prodigieux : je n'avois jamais eu la hardiesse d'y porter le doigt : toujours retenuë par la crainte de m'y faire mal, j'y souffrois les plus vives démangeaisons sans oser les apaiser. Quelquefois j'étois prête à succomber, mais effrayée de mon dessein, j'y portois le bout du doigt, & je le retirois avec précipitation, je me le couvrois avec le creux de la main, je le pressois ; enfin je me livrai à la passion, j'enfonçai, je m'étourdis sur la douleur pour n'être sensible qu'au plaisir : il fut si grand, que je crus que j'allois expirer. Je revins avec une nouvelle envie de recommencer, & je le fis autant de fois que mes forces me le permirent.

J'étois enchantée de la découverte que je venois de faire, elle avoit répandu la lumière dans mon esprit : je jugeai que, puisque mon doigt venoit de me procurer de si délicieux momens ; il falloit que les hommes fissent avec nous ce que je venois de faire seule, & qu'ils eussent une espèce de doigt qui leur servit à mettre où j'avois mis le mien ; car je ne doutois pas que ce ne fut là la véritable route du plaisir. Parvenuë à ce degré de lumières, je me sentis agitée du désir le plus violent de voir dans un homme l'original d'une chose dont la copie m'avoit fait tant de plaisir.

Instruite par mes propres sentimens de ceux que la vûe des femmes doit réciproquement faire naître dans le cœur des hommes, je joignis à mes charmes tous les petits agrémens dont l'envie de plaire à inventé l'usage : se pincer les lèvres avec grace, sourire mystérieusement, jeter des regards curieux, modestes, amoureux, indifférens, affecter de ranger, de déranger son fichu pour faire fixer les yeux sur la gorge, en précipiter adroitement les mouvemens, se baïsser, se relever, je possédois ces petits talens dans le dernier degré de la coquetterie ; je m'y exerçois continuellement ; mais ici c'étoit les posséder en pure perte. Mon cœur soupiroit après la présence de quelqu'un qui connût le prix de mon savoir, & qui me fit connoître l'effet qu'il auroit fait sur lui.

Continuellement à la grille, j'attendois que mon bonheur m'envoyât ce que je souhaitois depuis si long-tems inutilement : je me faisois amie de toutes les pensionnaires que leurs freres venoient voir. En demandoit-on quelqu'une, je ne manquois pas de passer sans affectation devant le parloir, on m'apelloit, j'y courois, & j'ose dire que ceux que j'y trouvois ne me voyoient pas impunément.

J'y examinois un jour un beau garçon ; dont les yeux noirs & vifs me rendoient avec ufure mes regards, un sentiment délicat & piquant, détaché même du plaisir ordinaire que la présence des hommes me procuroit, fixoit agréablement mon attention fur lui. L'opiniâtreté de mes regards qu'il avoit d'abord reçus avec assez d'indifférence, anima les fiens, il ne les détourna plus de dessus moi. Il n'étoit rien moins que timide, ou plû-tôt il étoit d'une hardieffe, qui foutenuë des charmes de la figure, lui répondoit du succès avec toutes les femmes qu'il voudroit attaquer. Il profitoit des momens que sa fœur détournoit la vûë, pour me faire des fignes auxquels je ne comprenois rien, mais que ma petite vanité vouloit que je fiffe semblant d'entendre, & que j'autorifois par des fouroires qui l'enhardirent au point de lui faire faire des geftes que je compris parfaitement bien : il porta la main entre les cuiffes, je rougis, & malgré moi j'en fuivis du coin de l'œil le mouvement ; il la tira en me faifant figne avec la main gauche, qui apuya au-dessus du poignet de la droite, il ne falloit pas être bien favante pour sentir qu'il vouloit dire que ce qu'il venoit de toucher étoit de cette longueur. Son action m'avoit mife en feu, la pudeur vouloit que je m'éloignaffe ; mais la pudeur fit une foible réfiftance quand le cœur eft d'intelligence pour la trahir, l'amour me faifoit refter, je baiffois timidement la vûë : mais bien-tôt je reportai fur Verland (c'étoit fon nom) des yeux que je voulois faire paroître irrités, & que le plaisir rendoit languiffans ; il le sentit, il vit que je l'avois entendu, il vit que je n'avois pas la force de le defaprouver, il profita de ma foibleffe, & pour ne me rien laiffer à défirer fur l'ardeur dont les regards me témoignioient qu'il étoit animé, il joignit le premier doigt de sa main gauche avec le pouce, il mit dans cette efpece de fente le fecond doigt de sa main droite, il le pouffoit, le retiroit, & jettoit des foupirs : le fripon me rapelloit par là des circonftances trop charmantes pour me laiffer la force de lui témoigner la colere que méritoit ce nouveau manque de respect. Ah ! Suzon, que j'étois contente de lui ! & que je me figurois que je l'aurois bien été davantage, fi nous nous fuflions trouvés feuls ; mais quand nous l'aurions été, une grille impénétrable eût arrêté nos plaifirs.

Dans le moment on apella ma compagne : elle nous dit qu'elle alloit voir ce qu'on lui vouloit, & qu'elle ne tarderoit pas à revenir. Son frere profita de cet instant pour s'expliquer plus clairement ; il ne me tint pas de grands discours, mais ils fignifioient beaucoup. Quoique le compliment ne fut pas extrêmement poli, il me parut fi naturel que je m'en fouviens toujours avec

plaisir ; nous autres femmes nous sommes plus flatées d'un discours où la nature parle toute seule, quelque peu mesurées que soient les expressions, que de ces galanteries fades que le cœur défavoue, & que le vent emporte. Revenons au compliment de Verland : le voici ! ; Nous n'avons pas de tems à perdre, vous êtes charmante, je bande comme un Carme, je meurs d'envie de vous mettre, enseignez-moi un moyen d'y passer dans votre Couvent ? Je fus si étourdie & de ses paroles & de l'action dont il les dit, que je demeurai immobile, de façon qu'il eût le tems de passer la main au travers de la grille, de me prendre les Tetons, de me les manier, & de me dire encore d'autres douceurs de la même force avant que je fusse revenue de ma surprise, & quand j'en revins, je me trouvais si peu en état d'arrêter les transports, que sa sœur le surprit dans cette occupation ; elle fit le lutin, me dit des injures, en dit à son frere, & je ne le revis plus.

Tout le Couvent fût bien-tôt mon aventure : on chuchotoit, on me regardoit, on rioit, on parloit, on se taisoit ; je m'en inquietois fort peu : pourvû que le murmure ne passât pas les Pensionnaires : j'étois sûre de la discrétion des jolies, mais je ne l'étois pas trop de celle des laides, & celles-ci qui étoient sûres de n'avoir jamais de pareilles occasions de pécher criaient au scandale, bas d'abord, puis haut, & si haut que les vieilles le furent. J'en avois ri au commencement, je tremblai alors, & j'avois bien raison de trembler ; car les Meres discrettes assemblèrent le Conseil pour delibérer entre elles sur ce que l'on feroit à une effrontée qui se laissoit toucher les Tetons ; crime irremissible aux yeux d'une bande de vieilles Momies qui n'avoient plus que des Tetasses à jeter sur l'épaule : on trouva le cas grave, toute autre que moi eût été renvoyée ; que je l'aurois souhaité ! mais je devois apporter une bonne dot. Ma mere les avoit assurées qu'elle me feroit prendre le voile, on me ménagea, & le résultat du Conseil fut qu'on me châtieroit. On se mit en devoir de le faire, je l'avois prévu : je m'étois cantonnée dans ma chambre, on força ma porte, on m'attaqua : je mordis l'une, j'égratignai l'autre : je donnai des coups de pied, je déchirai des guimpes, j'arrachai des bonnets ; enfin je me défendis si bien que je laissai mes ennemies au point de les faire renoncer à leur entreprise : elles n'emportèrent de leur action que la honte d'avoir fait voir que six Meres n'avoient pû venir à bout d'une jeune fille, j'étois une lionne dans ce moment.

La rage & le soin de ma deffense m'avoient jusqu'alors occupée toute entiere, je ne songeois qu'à donner le démenti aux vieilles ; mais je devins bientôt aussi foible que j'étois hardie & vigoureuse un moment auparavant. La colere fit place au désespoir : moins flatée du plaisir de me voir en sûreté, que pénétrée de l'affront qu'on avoit voulu me faire, j'avois le visage baigné de mes larmes. Comment reparoître dans le Couvent, disois-je ? Je vais être moquée, peu me plaindront, toutes me fuiront, ah ! me voila couverte de honte ! Mais je veux aller trouver ma mere, poursuivois-je, elle pourra me blâmer, mais peut-être me pardonnera-t-elle : un garçon m'a... hé bien, où est donc ce grand crime ? Y ai-je consenti ? C'est ainsi que je raisonnois. Oüi, continuai-je, je vais la trouver ; je me levai de dessus mon lit dans ce dessein, & j'y aurois été, si en faisant un pas pour ouvrir ma porte, je n'eusse marché sur quelque chose qui roula & me fit tomber.

Je voulus voir ce qui pourroit m'avoir fait faire cette chute, je cherchai je trouvai. Figure-toi ce que je devins à la vûë d'une machine qui représentoit au naturel une chose dont mon imagination m'avoit fait souvent la peinture, un Vit, un Vit : hé qu'est-ce que cela, demandai-je à la Sœur ? Ah, me dit-elle, il ne tiendra qu'à toi de ne pas rester longtems dans cette ignorance : jolie comme tu es, que d'aimables Cavaliers se trouveront heureux de pouvoir t'instruire ! Mais ils n'en auront pas la gloire, c'est à moi qu'elle est réservée. Un Vit, ma chere Suzon, est le membre d'un homme : on l'appelle le membre par excellence, parce qu'il est le Roi de tous les autres. Ah, qu'il mérite bien ce nom ! Mais si les femmes lui rendoient la justice qu'il mérite, elles l'appelleroient leur Dieu : oüi, c'en est un, le Con est son domaine, le plaisir est son élément, il va le chercher dans les replis les plus cachés, il pénètre, il fonde, il le trouve, il s'y plonge, il le goûte, il le fait goûter, il y naît, il y vit, il y meurt & renaît aussi-tôt, pour le goûter encore ; mais ce n'est pas à lui seul qu'il doit tout son mérite. Soumis aux loix de l'imagination & de la vûë, sans elles il ne peut rien, il est mou, lâche, petit & n'ose se montrer : avec elles fier, ardent, impétueux, il menace, se lance, brise, renverse tout ce qui ose lui faire résistance. Attendez, dis-je à la Sœur, l'interrompant, vous oubliez que vous parlés à une Novice, mes idées se perdent dans votre éloge, je sens que j'adorerai quelque jour ce Dieu dont vous parlés ; mais il est encore étranger pour moi, avant que d'aimer il faut connoître, proportionés vos expressions à la foiblesse de mes connoissances, expliqués-moi d'une maniere simple tout ce que vous venés de me dire : je le

veux bien, me répondit la Sœur. Le Vit est mou, lâche & petit quand il est dans l'inaction, c'est-à-dire, quand les hommes ne sont pas excités, ou par la vue d'une femme, ou par les idées qui leur en viennent ; mais offrons-nous à leurs yeux, découvrons la gorge, laissons voir nos Tetons, montrons-leur une taille fine, une jambe dégagée : les graces d'un joli visage ne sont pas toujours nécessaires, un rien les frappe, leur imagination travaille, elle s'exerce, elle perce, elle va pénétrer toutes les parties de notre corps, elle se fait les plus beaux portraits, elle donne de la fermeté à des Tetons qui souvent n'en ont guères, elle se présente un sein apétissant, un ventre blanc & poli, des cuisses rondes, potelées, fermes, une petite motte rebondie, un petit Conin entouré de tous les charmes de la jeunesse, ils pensent alors qu'ils goûteroient des délices inexprimables, s'ils pouvoient y mettre leur Vit : dans le moment ce Vit devient gros, s'allonge, se durcit, & plus il est gros, plus il est long, plus il est dur, plus il fait de plaisir à une femme, parce qu'il remplit davantage, il frotte bien plus fort, il entre bien plus avant, il produit des délices des élancemens qui vous ravissent. Ah ! dis-je à Monique, que ne vous dois-je pas : je sai à présent les moyens de plaire, & je ne manquerai pas dans l'occasion, de me découvrir la gorge, de montrer mes Tetons. Prends-y garde, me dit la Sœur, ce n'est pas là le vrai moyen de plaire, il faut plus d'art que tu ne penses, les hommes sont bizarres dans leurs desirs, ils seroient fâchés de devoir à notre facilité des plaisirs, qu'ils ne peuvent pourtant pas goûter sans nous : leur jalousie les indispose contre tout ce qui ne vient pas d'eux-mêmes, ils veulent qu'on ne leur présente les objets que couverts d'une gaze legere, qui laisse quelque chose à faire à leur imagination, & les femmes n'y perdent rien, elles peuvent se reposer sur l'imagination des hommes, du soin de peindre leurs charmes : libérale pour ce qui la flatte, elle ne les peindra pas à leur désavantage. Tu ne fais pas que c'est cette peinture que les hommes se font, qui fait naître leurs desirs, ou l'amour c'est la même chose ; car quand on dit, Monsieur... est amoureux de Madame... c'est la même chose que si l'on disoit, Monsieur... a vu Madame... la vue a excité des desirs dans son cœur, il brûle d'envie de lui mettre son Vit dans le Con. Voilà véritablement ce que cela veut dire : mais comme la bienséance ne veut pas qu'on dise ces choses-là, on est convenu de dire, Monsieur... est amoureux.

Charmée de tout ce que la Sœur me disoit, je ne me sentois que plus d'impatience de savoir le reste de son Histoire : je la pressai de la continuer ; volontiers, reprit-elle, nous nous sommes un peu arrêtées ; mais ce détail

étoit nécessaire pour ton instruction. Revenons à la surprise que me causa la vûë de cette machine que je venois de ramasser.

J'avois mille fois ouï parlé de Godmiché, je savois que c'étoit avec cet instrument que nos bonnes Meres se consoloient des rigueurs du célibat. Cette machine imite le Vit, elle est destinée à en faire les fonctions, elle est creuse & s'emplit de lait chaud, pour rendre la ressemblance plus parfaite, & suppléer par ce lait artificiel, à celui que la nature fait couler du membre d'un homme : quand celles qui s'en servent se sont mises, par un frottement réitéré dans la situation d'avoir besoin de quelque chose de plus, elles lâchent un petit ressort, le lait part, & les inonde. Elles trompent ainsi leurs désirs par Une imposture dont la douceur leur fait oublier celles de la réalité.

Je jugeai que l'agitation avoit fait tomber ce prétieux bijou de la poche de quelqu'une des Meres qui m'étoient venuës attaquer ; je n'étois pourtant pas sûre que ce fût véritablement un Godmiché, mais mon cœur me le disoit. Cette vûë dissipa toute ma douleur, je ne pensai plus qu'à ce que je tenois dans la main, & je voulus sur le champ en faire l'essai : sa grosseur m'effrayoit à la vérité, mais elle m'animoit. Mes craintes céderent bien-tôt à l'ardeur que sa vûë m'inspiroit, une douce chaleur avant-coureur du plaisir que j'allois goûter, se repandit par tout mon corps, il trembloit de l'émotion où j'étois, & je pouffois de longs soupirs.

Je commençai par bien fermer ma porte, de peur de nouvelle surprise, & sans quitter les yeux de dessus le Godmiché, je me deshabillai avec toute l'ardeur d'une jeune mariée, que l'on va mettre dans le lit nuptial. L'idée du secret qui devoit ensevelir les plaisirs dont j'allois m'enyvrer, leur donnoit une pointe de vivacité qui m'enchantoit. Je me jettai sur mon lit, mon cher Godmiché à la main ; mais, ma chere Suzon, qu'elle fut ma douleur, quand je vis que je ne pouvois pas le faire entrer ! Je me désespérai, je fis des efforts capables de déchirer mon pauvre petit Conin, je l'entr'ouvris, & apuyant le Godmiché dessus, je me faisois un mal insupportable. Je ne me rebutai pas. Je crus que si je me frottois avec de la pommade, cela m'ouvreroit davantage j'en mis, j'étois en sang, & ce sang mêlé avec la pomade & ce que la fureur où j'étois faisoit sortir de mon Con avec un plaisir qui me transportoit, auroit sans doute ouvert le passage, si l'instrument n'eût été d'une grosseur prodigieuse : je voyois le plaisir près de moi, & je n'y pouvois atteindre, j'étois forcenée, je redoublois mes efforts, mais inutilement : le Godmiché

maudit rébondissoit, & ne me laissoit que la douleur. Ah ! m'écriai-je, si Verland étoit ici, l'eût-il encore plus gros, je me sens assez de courage pour le souffrir ! Oüi, je le souffrirois, je le seconderois, dût-il me déchirer, dussai-je en mourir, je mourrois contente pourvû qu'il me le mit. S'il me faisoit de la douleur, reprenois-je, que les plaisirs qu'il me donneroit rendroient cette douleur bien douce ! Je le tiendrois dans mes bras, je le ferrerois étroitement, il me ferreroit de même, je collerois sur sa bouche vermeille des baisers enflammés, je les prodiguerois sur ses yeux, les beaux yeux noirs & pleins de feu, il me tiendrait dans ses bras ! quelle volupté ! il répondroit à mes transports par des transports aussi vifs ! j'en ferois mon idole ! Oüi je l'adorerois ! un beau garçon comme lui mérite bien de l'être, nos âmes se confondroient, elles s'uniroient sur nos lèvres brûlantes. Ah ! cher Verland, pourquoi n'est-tu pas ici, quelles délices ! L'amour en inventeroit pour nous, je me livrerois à tout ce que ma passion m'inspireroit. Mais hélas, reprenois-je, pourquoi m'abuser par une si douce illusion ? je suis seule, hélas ! je suis seule, & pour comble de douleur, je tiens dans mes mains une ombre, une apparence de plaisir, qui ne sert qu'à augmenter mon désespoir qui m'inspire de desirs sans pouvoir les satisfaire ; instrument maudit, continuai-je, en apostrophant le Godmiché, & en le jettant au milieu de ma chambre avec rage, va faire les délices d'une malheureuse à qui tu peux servir, tu ne feras jamais les miennes, mon doigt vaut mille fois mieux que toi : j'y eus aussi-tôt recours, & je me donnai tant de plaisir, que j'oubliai la perte de ceux que je m'étois promise d'avoir avec le Godmiché. Je tombai épuisée de lassitude, & je m'endormis en pensant à Verland.

Je ne me reveillai le lendemain que fort tard : le sommeil avoit amorti mes transports amoureux, mais n'avoit rien changé à la résolution que j'avois prise de sortir du Couvent. Les mêmes raisons qui m'avoient déterminée à prendre cette résolution, me firent encore sentir avec plus de force la nécessité de l'exécuter. Je me regardai dès-lors comme libre, & le premier usage que je fis de ma liberté, fut de me tranquilliser au lit jusqu'à dix heures, la cloche eût beau sonner, je ne parus pas ; je m'aplaudissois du dépit que ma désobéissance devoit causer à nos vieilles. Je me levai à la fin, je m'habillai, & pour me mettre dans l'obligation de suivre mon dessein, je commençai par déchirer mon voile de Pensionnaire, que je regardois comme une marque de servitude : je me sentis le cœur plus libre, il me sembloit que je venois de franchir un barrière, qui jusques-là s'étoit opposée à ma liberté. Mais comme

j'allois & je venois dans ma chambre, ce maudit Godmiché se présente encore à mes yeux. Cette vûë me rend immobile, je m'arrête, je le prens ; je vais m'asseoir sur mon lit, je me mets à considérer l'instrument. Qu'il est beau ! disois-je, en le prenant avec complaisance dans la main : qu'il est long ! qu'il est doux ! c'est dommage qu'il soit si gros, à peine ma main peut-elle l'empoigner. Mais il m'est inutile... non jamais il ne pourra me servir, continuai-je, en levant ma jupe, & en essayant de nouveau de le faire entrer dans un endroit qui me faisoit encore une douleur cuisante des efforts que j'avois fait la veille ; j'y trouvai les mêmes difficultés, & il fallut encore me contenter de mon doigt. Je travaillai avec tout le courage que la vûë de l'instrument m'inspiroit, & je poussai les choses au point, que les forces me manquant, je demurai insensible au plaisir même que je me donnois, ma main n'alloit plus que machinalement, & mon cœur ne sentoît rien. Ce dégoût momentané me fit naître une idée qui me flata beaucoup ; je vais sortir, me dis-je, je n'ai plus rien à ménager, sortons avec éclat ; je veux porter cet instrument à la Mere Supérieure, nous verrons comment elle soutiendra cette vûë.

Je jouïssois d'avance en allant à l'appartement de la Supérieure, de la confusion que j'allois lui causer en lui montrant le Godmiché. Je la trouvai seule, je l'abordai d'un air libre, je fais bien, lui dis-je, Madame, qu'après ce qui s'est passé hier, & l'affront que vous avés voulu me faire, je ne peux plus rester avec honneur dans votre Couvent ; elle me regardoit avec surprise & sans me répondre, ce qui me donna la liberté de continuer ; mais, Madame, sans en venir à de pareilles extrémités, si j'avois fait une faute, & c'est de quoi je ne conviens pas, puisque la violence que l'indigne Verland me faisoit, m'ôtoit la liberté de me défendre : vous auriez pû vous contenter de me faire une reprimande : quoique je ne l'eusse pas méritée, je l'aurois souffertes, & je me serois bornée à gémir sans me plaindre, puisque les apparences parloient contre moi. Une reprimande, Mademoiselle, me répondit-elle alors séchement, une reprimande pour une action comme la vôtre, vous méritiez une punition exemplaire, & sans les égards que nous avons pour Madame votre Mere, qui est une sainte Dame, vous... Vous ne punissez pas toutes les coupables, interrompis-je vivement, & vous en avés dans le Couvent qui font bien autre chose. Bien autre chose, reprit-elle, nommés-les-moi, je les châtierai. Je ne vous les nommerai pas lui répondis-je, mais je fais qu'il y en avoit une parmi celles qui m'ont hier traitée avec tant d'indignité. Ah !

s'écria-t'elle, c'est pousser trop loin l'effronterie, c'est pousser la corruption du cœur & le dérèglement de l'esprit jusqu'où ils peuvent aller ! Juste Ciel ! joindre la

calomnie aux actions les plus criminelles, accuser les plus saintes de nos Meres, des exemples de vertu, de chasteté & de pénitence : quelle dépravation de cœur ! Je lui laissai tranquillement achever son éloge, & quand je vis qu'elle s'arrêtoit, je tirai froidement le Godmiché de dessous ma robe, & le lui présentant, voila, lui dis-je, du même air, une preuve de leur sainteté, de leur vertu, de leur chasteté, ou du moins de l'une d'elles.



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p. 61

J'examinais pendant ce tems-là le visage de notre bonne Supérieure. Elle me regardoit, elle rougissoit, elle étoit interdite ; ces témoignages

involontaires ne me laisserent pas douter que le Godmiché ne fut à elle ; j'en fus encore plus convaincuë par son ardeur à me l'ôter des mains. Ah, ma chere enfant, me dit-elle la restitution que je venois de lui faire m'avoit reconcilié avec elle) ah, ma chere fille, se peut-il que dans une Maison où il y a tant d'exemple d'édification, il se trouve des ames assez abandonnées de Dieu pour faire usage d'une pareille infamie ! Ah, mon Dieu, j'en suis toute hors de moi ; mais, ma chere fille, ne dites jamais que vous avez trouvé cela, je ferois forcée d'user de sévérité, de faire des recherches, & je veux prendre le parti de la douceur ; mais vous, ma chere enfant, pourquoi voulés-vous nous quitter ? allés, retournés à votre chambre, je raccommoderai tout, je dirai qu'on s'est trompé, comptés sur mon affection, car je vous aime beaucoup. Soyés sûre qu'on ne vous en verra pas de plus mauvais œil, malgré ce qui s'est passé. Je vois bien qu'effectivement nous avons eu tort de vous traiter comme cela, vous n'êtiés pas coupable : je parlerai sur le bon ton à Mademoiselle Verland. Je fus mon Dieu, continuoit-elle, en regardant le Godmiché que le demon est malin ! je crois, le Ciel me pardonne, qué c'est un... Ah, la vilaine chose !

Au moment que la Supérieure achevoit ces mots, ma Mere entra. Qu'ai-je donc appris, Madame, dit-elle à la Supérieure, & sur le champ m'adressant la parole, & vous, Mademoiselle, pourquoi vous trouvés-vous ici ? Il falloit répondre, j'étois déconcertée, je rougissois, je baïllois les yeux, on me pressa, je bégayai : la Supérieure prit la parole pour moi, elle le fit avec esprit : si elle ne me donna pas tout-à-fait le tort dans la conduite qu'on avoit tenuë avec moi, elle ne me chargea pas assez pour faire croire que je fusse bien coupable. Ma faute passa pour une imprudence où le cœur n'avoit eu aucune part, pour une violence de la part d'un jeune téméraire, que l'on promit bien de ne plus laisser revenir à la grille, & on conclut qu'il n'y avoit que Mademoiselle Verland de criminelle, puisque c'étoit elle qui avoit fait éclater une chose qu'elle devoit taire, si ce n'étoit pour l'honneur de son frere, du moins pour le mien, qui pourtant n'en souffriroit point, parce que dit la Supérieure, elle vouloit reparer l'insulte que l'on m'avoit faite. Je n'en pouvois pas souhaiter davantage, je sortois blanche comme neige d'une aventure, où sans me faire injure, on pouvoit mettre le tort de mon côté ; mais je n'avois garde d'en tomber d'accord, ma mere me plaignit, & me parla avec une douceur qui me toucha.

Les âmes zélées pour la gloire de Dieu savent tirer profit de tout, il fut arrêté entre la Supérieure & ma Mere, qu'ayant eu le malheur de scandaliser quoiqu'involontairement mon prochain ; je devois me reconcilier avec le Pere des miséricordes, & m'approcher du très-Saint Sacrement de la Pénitence. On me fit là-dessus bien des exhortations, que je passe pour ne pas t'ennuyer.

Ma Mere m'avoit presque convertie avec ses sermons ; cependant la peine que je sentoais à avouer mes fautes auroit dû me faire douter de ma conversion, & le Pere Jérôme m'en arrachoit la confession plutôt que je ne la lui faisois. Dieu fait quel plaisir il avoit, ce vieux pécheur, je ne lui en avois jamais tant dit, encore ne fut-il pas tout ; car je ne crois pas que Dieu puisse faire un grand crime à une pauvre fille de chercher à se soulager quand elle est pressée ; elle ne s'est pas faite elle-même, est-ce sa faute si elle a des desirs, si elle est amoureuse ? est-ce sa faute si elle n'a pas un mari pour la contenter ? elle cherche à apaiser ces desirs qui la dévorent, ce feu qui la brûle, elle se sert des moyens que la nature lui donne, rien n'est moins criminel.

Malgré les petits mystères que j'avois fait au Pere Jérôme, je ne laissois pas d'être pénétrée. Etoit-ce repentir ? non, la véritable cause étoit le refus que le Pere avoit fait de me donner l'absolution. Je craignois qu'il ne fournit une nouvelle matière à la médisance, j'en étois touchée jusqu'aux larmes : je craignois qu'en allant offrir ma confusion aux yeux de mes ennemies, je ne leur donnasse un nouveau sujet de triompher. J'allai me placer sur un Prie-Dieu vis-à-vis de l'Autel, mes pleurs m'assoupirent, je m'endormis. J'eus pendant mon sommeil le rêve le plus charmant : je songeai que j'étois avec Verland, qu'il me tenoit dans ses bras, qu'il me pressoit avec ses cuisses ; j'écartois le miennes, je me prêtois à tous les mouvemens, il me manioit les Tetons avec transports les ferroit, les baisoit : l'excès du plaisir me reveilla, j'étois réellement dans les bras d'un homme, encore toute occupée des délices de mon songe, je crus que mon bonheur changeoit l'illusion en réalité, je crus être avec mon amant ; ce n'étoit pas lui : on me tenoit étroitement embrassée par derrière : au moment que j'ouvris les yeux, je les refermai de plaisir, & je n'eus pas la force de regarder celui qui me le donnoit. Je me sentis inondée d'une liqueur chaude, & quelque chose de dur & de brûlant, que l'on m'enfonçoit en jettant des soupirs ; je soupirois aussi,

& dans le moment une liqueur semblable que je sentoie s'échaper de toutes les parties de mon corps, avec des élencemens délicieux, se mêlant avec celle que l'on répandoit une seconde fois, me fit retomber sans mouvement sur mon Prie-Dieu.



Ce plaisir qui, s'il duroit toujours, seroit plus piquant mille fois que celui qu'on goûte dans le Ciel, hélas, ce plaisir finit trop tôt. Je fus saisie de frayeur en pensant que j'étois seule pendant la nuit dans le fond d'une Eglise ; avec qui ? je ne le savois pas, je n'osois m'en éclaircir, je n'osois remuer, je fermois les yeux, je tremblois : mon tremblement augmenta encore quand je sentis qu'on me pressoit la main, & qu'on la baisoit, le saisissement m'empêcha de la retirer, je n'en avois pas la hardiesse ; mais je me rassurai un peu en entendant dire à mes oreilles, d'une voix basse : *Ne craignés rien, c'est moi*. Cette voix que je me souvenois confusément d'avoir entenduë, me rendit le courage, & j'eus la force de demander qui c'étoit ; sans pourtant avoir celle de regarder, Hé, c'est Martin, me répondit-on, le Valet du Pere Jerôme : cette déclaration dissipa ma frayeur, je ne craignis plus de lever les yeux, je le reconnus. Martin étoit un petit blond, éveillé, joli, amoureux : ah, qu'il l'étoit ! Il trembloit à son tour, & attendoit ma réponse pour fuir ou me baiser encore ; je ne lui en fis pas, mais je le regardai d'un air riant, avec des yeux qui se ressentoient encore du plaisir que je venois de goûter, il vit bien que ce n'étoit pas un signe de colere, il se jetta dans mes bras avec passion, je le reçus de même, & sans penser que si quelqu'un s'apercevant que je manquois dans le Couvent, pourroit venir & nous trouver ensemble. Te dirai-je ? l'amour rend tout excusable : sans respect pour l'Autel sur les marches duquel nous étions, Martin me pencha un peu, me leva les jupes, me porta la main partout : aussi passionnée que lui, je portai la mienne à son Vit, j'eus, pour la première fois de ma vie, le plaisir d'en manier un. Ah, que le sien étoit joli ! petit, mais long, & tel qu'il me le falloit. Quel feu, quelle démangeaison voluptueuse se coula sur le champ par tout mon corps, j'étois muette, je ferrois ce cher Vit dans ma main, je le considérois, je le caressois, je l'aprochois de mon sein, je le portois à ma bouche, je le suçois, je l'aurois avalé. Martin avoit le doigt dans mon Con, le remuoit doucement, le tiroit, le remettoit, & renouvelloit ainsi mes plaisirs à chaque instant, il me baisoit, me suçoit le ventre, la motte & les cuisses. Il les quittoit pour porter des lèvres brûlantes sur ma gorge, je fus en un moment toute couverte de ses baisers, je ne pus pas tenir contre ces attaques de plaisir, je me laissai tomber l'attirant doucement à moi avec mon bras droit, dont je le ferrois amoureuxment, je le baisois à la bouche, tandis que de la main gauche, tenant l'objet de tous mes

vœux, je tâchois de me l'introduire & de me procurer un plaisir plus solide, un égal transport le fit coucher sur moi, il se mit à pousser ; arrête, lui dis-je d'une voix entrecoupée par mes soupirs, arrête, mon cher Martin, ne vas pas si vite, restons un moment : aussi-tôt me coulant sous lui, & écartant les cuisses le plus qu'il m'étoit possible, je joignis les jambes sur ses reins, mes cuisses étoient collées contre ses cuisses, son ventre contre mon ventre, son sein contre mon sein sa bouche sur ma bouche, nos langues étoient unies, nos soupirs se confondoient : ah ! Suzon, quelle charmante posture, je ne pensois à rien au monde, pas même au plaisir que j'avois, je n'étois occupée qu'à le sentir. L'impatience m'empêcha de le goûter plus longtemps, je fis un mouvement, Martin en fit autant & notre bonheur s'évanoûit ; mais avant que de le perdre, nous sentîmes combien il étoit grand, sembloit qu'il eût ramassé les traits les plus vifs & les plus ravissans, pour nous en accabler, nous restâmes sans sentiment, nous n'ouvrîmes les yeux que pour nous presser de nouveau ; le plaisir se refusoit à nos efforts.

Il est tems, poursuivit Monique, de t'apprendre, Suzon, ce que c'étoit que cette eau-bénite dont le Pere Jérôme t'arrosa un jour la gorge en te donnant l'absolution.

Ma première action, quand Martin fut retiré de mes bras, fut de porter la main, où j'avois reçu les plus grands coups : le dedans, le dehors, tout étoit couvert de cette liqueur dont l'effusion m'avoit fait tant de plaisir ; mais elle avoit perdu toute sa chaleur & étoit froide alors comme la glace, c'étoit du Foutre : on appelle ainsi une matière blanche & épaisse, qui sort du Vit où du Con quand on décharge. La décharge est l'action qui suit ce frottement voluptueux par où l'on prélude. Comment, dis-je à Monique, c'en étoit donc que vous repandiés tout-à-l'heure ? Oûi vraiment, me dit-elle, & tu m'en as donné aussi, petite friponne : n'as-tu pas senti ton petit Conin tout mouillé ? c'en étoit ; mais, ma chère petite, le plaisir que tu as senti est mille fois au dessous de celui qu'on goûte dans les bras d'un homme : car ce qu'il nous donne se mêlant avec ce que nous lui donnons, il rentre, nous pénètre, nous enflamme nous rafraîchit, nous brûle. Quelles délices, Suzon, ah, ma chère Suzon, elles sont au-dessus de l'expression, au-dessus de l'imagination même ! Mais écoute le reste de mon aventure, poursuivit-elle.

J'étois bien chiffonnée, comme tu peux croire, après l'exercice amoureux que je venois de faire : je me remis le mieux qu'il me fut possible, & je

demandai à Martin quelle heure il étoit ? Oh, il n'est pas tard, me répondit-il, & je viens d'entendre la cloche du souper. Je me passerai bien d'y aller, repris-je je vais vite me coucher ; mais avant que je te quitte, apprend-moi, mon cher Martin, par quel hazard tu t'es trouvé ici, comment as-tu osé me venir... Oh, pardi, me répondit-il, ce n'est pas la hardiesse qui me manque ; mais vla comme ça été. J'étois venu pour parer l'Eglise, car, comme vous savés, c'est demain bonne fête, je vous ai aperçû : m'est avis, ai-je dit à part moi, en vous reluquant, que vla une Demoiselle qui prie bien le bon Dieu ! pardi, ce me suis-je fait, y faut qu'elle ait bien la rage de la dévotion, pour s'en venir à l'heure ci dans l'Eglise, pendant que toutes prennent leur béquies ? Mais ne dormiroit-elle pas aussi, ce me suis-je dit, voyant qu'ous ne bronchiez ni pied ni patte, pardi, je le croirais bien, voyons un peu, ça je me suis tapendant approché tout fin près de vous, & j'ai vu qu'ous dormiez, je fis resté là un petit bout de tems à vous lorgner, & pendant ce tems-là mon cœur faisoit tic toc, tic toc, le guiable est bien fin : Martin, m'a-t'il corné aux oreilles, elle est bien jolie au moins, vla un beau coup à faire, mon enfant ; si tu laisse échapper l'occasion-la, tu ne la retrouveras pas, avise-toi, Martin. Pardi, je me fis avisé tout de suite : j'ai levé tout doucement votre colerete & j'ai vu deux petits Tetons bien blancs, pardi j'ai mis la main dessus, & pis je les ai baisés aussi tout doucement, & pis voyant qu'ous dormiez comme un sabot, j'ai eu envie de faire autre chose, & l'autre chose-la, je l'ai faite en vous troussant bravement votre cotillon par derrière, & pis j'ai poussé & pis dame vous savés le reste.

Malgré son langage grossier, l'air d'ingénuité avec lequel Martin s'expliquoit, me charmoit. Hé bien, lui dis-je, mon cher ami, as-tu eu bien du plaisir ? Oh pardi, me répondit-il en m'embrassant, j'en ai tant eu que je fis prêt à recommencer, si vous voulés. Non, pas pour le présent, lui dis-je, peut-être s'apercevrait-on de quelque chose ; mais tu as la clef de l'Eglise, si tu veux venir demain à minuit, tiens la porte ouverte, je viendrai te trouver entens-tu, Martin ? Oh, morgué, me répondit-il, c'est bien dit, nous nous en donnerons à cœur joie, nous n'auront pas d'espions à l'heure-la. Je l'assurai que je m'y trouverois. La reflexion me fit résister à mon envie & aux prières de Martin, qui vouloit que nous fissions cela encore une petite fois, disoit-il, avant que de nous quitter. Mon refus l'auroit plongé dans la tristesse, si je ne l'eusse consolé par l'espérance du lendemain : nous nous embrassâmes, je

rentraï dans le Couvent, & je regagnai heureusement ma chambre fans avoir été aperçuë.

Tu devineras facilement que je mourois d'impatience de me visiter & de savoir en quel état j'étois après les affauts que je venois d'effuyer. Je sentoï une vive cuisson, à peine pouvois-je marcher : j'avois pris une lumière au dortoir, je tirai bien mes rideaux pour n'être vûë de personne, & m'étant allée sur ma chaise, une jambe sur mon lit & l'autre sur le plancher, je fis mon examen : quelle fut ma surprise lorsque je trouvai que mes lèvres, qui étoient auparavant si fermes & si rebondies, étoient devenuës toutes molles & comme flétries, les poils qui les couvroient d'espace en espace, quoiqu'ils se ressentissent encore de l'humidité, formoient mille petites boucles : l'intérieur étoit d'un rouge vif enflammé, il étoit d'une sensibilité extrême, la démangeaison m'y faisoit porter le doigt, & sur le champ la douleur me forçoit de le retirer, je me frotois contre le bras de mon fauteuil, & je le couvrois des marques de la vigueur de Martin, le plaisir combattoit contre la fatigue ; mais mes yeux s'apésantissoient insensiblement : je me couchai, & je dormis d'un sommeil qui ne fut interrompu que par des songes charmans qui me rapeloient les délices que j'avois goûtés.

On ne me dit rien le lendemain sur mon absence, on la regarda comme un reste du ressentiment que je devois avoir du traitement que l'on m'avoit fait. Je gardai un air fier qui confirma cette pensée, j'assistai comme les autres à l'Office, toutes mes compagnes communierent, moi je ne communiai pas, & à te dire vrai, je m'étois mise au-dessus de la honte de ne pas suivre leur exemple. L'amour dissipe bien des préjugés : la présence de mon petit amant, que je voyois rôder dans l'Eglise me dédomageoit assez. Plus d'une, parmi mes compagnes, auroit bien quittée au même prix la nourriture spirituelle où elles couroient.

Je jettois sur mon amant plus de regards amoureux que je n'en jettois de dévotion sur l'Autel. Aux yeux d'une femme du monde, Martin n'auroit été qu'un polisson, à mes yeux c'étoit l'amour même, il en avoit la jeunesse, il en avoit toutes les graces : la connoissance de son mérite caché me faisoit passer légèrement sur la négligence de son extérieur, je m'aperçûs cependant qu'il s'étoit accommodé ce jour-là, & qu'il tâchoit de se donner meilleur air qu'à l'ordinaire. Je lui fûs bon gré de son attention, que j'aimai mieux attribuer à l'envie de me plaire, qu'au mérite de la Fête qu'on célébroit : rien n'échape

aux yeux d'une amante ; je le voyois qui jettoit les yeux du côté des Penfionnaires & tâchoit de me découvrir. Je ne voulois pas qu'il me reconnût, j'avois soin de me cacher, mais j'aurois été fâchée qu'il n'eût pas pris cette peine inutile : que veux-tu, j'en étois amoureuse, mais amoureuse à la rage. Juge si j'attendis avec impatience que la nuit fut venuë pour lui tenir la parole que je lui avois donnée.

Elle vint enfin cette nuit si ardemment souhaitée, minuit sonna. Ah ! que je sentis alors de trouble, je ne traversai le coridor qu'en tremblant, & quoique tout le monde fut enfoncé dans le sommeil, je croyois les yeux de tout le monde ouverts sur moi. Je n'avois, pour me conduire d'autre lumière, que celle de mon amour. Ah, disois-je, en marchant à taton dans l'obscurité, si Martin m'avoit manqué de parole, j'en mourrois de douleur ! Il étoit au rendez-vous, mon cher Martin, aussi amoureux, aussi impatient que j'avois été ponctuelle. J'étois vêtue fort légèrement, il faisoit chaud, & je m'étois aperçue la veille que les jupes, les corps, les mouchoirs de gorge, tout cela étoit trop embarrassant. Si-tôt que je sentis la porte ouverte, un treffaillissement de joye me coupa la parole : je ne la recouvrai que pour appeler mon cher Martin à voix basse ; il m'attendoit, il accourut dans mes bras, il me baisoit, je lui rendois caresses pour caresses : nous nous tinmes long-tems étroitement serrés, mais revenus de ces premiers mouvemens de notre joye, nous cherchâmes réciproquement à en exciter de plus grands, je portai la main à la source de mes plaisirs, il porta la sienne où il savoit que je l'attendois avec impatience. Il fût bien-tôt en état de la contenter, il se deshabilla, me fit un lit de ses habits, je me couchai dessus, nos plaisirs se succéderent pendant deux heures avec une rapidité, avec des renouvellemens de vivacité qui ne me laissoient pas le tems de les désirer. Nous nous y livrions comme si nous ne les eussions pas encore goûtés, comme si nous ne dussions plus les goûter. Dans le feu du plaisir on ne songe guères à ménager les moyens de l'entretenir. L'ardeur de Martin ne répondoit plus à la mienne, il fallut s'arracher des bras de l'amour, il fallut se retirer.

Notre bonheur ne dura guères plus d'un mois, & j'y compris le tems que la nécessité faisoit donner au repos ; quoiqu'il ne fut pas rempli par le plaisir de voir mon amant, il l'étoit par celui de penser à lui & par les agréables idées qui dispoisoient mon cœur aux délices que sa présence ramenoit. Ah !

que les nuits heureuses que j'ai passées dans les bras, ont coulés rapidement, & que celles qui les ont suivies ont été longues !

Redouble ton attention, ma chère Suzon, redouble-moi tes promesses de m'être toujours fidelle, & de ne jamais révéler un secret que je n'ai jamais confié qu'à toi. Ah, Suzon qu'il est dangereux d'écouter un penchant trop flatteur & de se livrer sans réflexion. Si les plaisirs que j'avois goûtés étoient délicieux, l'inquiétude qui les suivit me les fit payer bien cher. Que je me repentis d'avoir été trop amoureuse ! Les suites de ma faiblesse se présentèrent à mon imagination avec des circonstances affreuses, je pleurai, je gémis ; que vous arriva-t'il donc, lui demandai-je ? Je m'aperçus, me répondit-elle, que mes règles ne couloient plus, il y avoit huit jours que le tems de les avoir étoit passé, elles ne paroissoient pas, j'en fus surprise : j'avois souvent ouï dire que cette interruption étoit un signe de grossesse ; j'étois continuellement attaquée de maux de cœur, de faiblesses. Ah, m'écriai-je, il n'est que trop vrai ! Malheureuse ! Hélas, je le suis il n'en faut plus douter, je suis grosse ! Un torrent de larmes succédoit à ces accablantes réflexions. Vous étiez grosse, dis-je à la Sœur avec étonnement ! Ah, chère Monique, hé, comment avés-vous fait pour en dérober la connoissance à des yeux intéressés ? Je n'eus, me répondit-elle, que la douleur de savoir mon malheur, & non celle d'en essuyer les suites, Martin l'avoit causé, il m'en délivra. La découverte que j'avois faite ne m'empêchoit pas de me rendre toujours à nos rendés-vous, j'étois inquiète, j'étois tremblante, mais j'étois encore plus amoureuse, le poids victorieux du plaisir m'entraînoit ; qu'en peut-il arriver davantage, disois-je, mon malheur est à son comble : que ce qui me l'a causé serve du moins à m'en consoler.

Une nuit, après avoir reçu de Martin ces témoignages d'un amour ordinaire qui ne se rallentissoit pas, il s'aperçût que je soupirois tristement & que ma main, qu'il tenoit dans la sienne, étoit tremblante, (quand ma passion étoit satisfaite, l'inquiétude reprenoit dans mon cœur la place que l'amour y occupoit un moment avant) il me demanda avec empressement la cause de mon agitation, & se plaignit tendrement du mystère que je lui faisois de mes peines. Ah, Martin, lui dis-je, mon cher Martin, tu m'as perduë ! ne dis pas que mon amour pour toi n'est plus le même, j'en porte dans mon sein une preuve qui me désespère : je suis grosse ! une pareille nouvelle le surprit. L'étonnement fit place à une profonde rêverie, je ne savois qu'en penser.

Martin étoit toute mon espérance dans cette circonstance cruelle, il balançoit, que devois-je en penser ? Peut-être, disois-je, abatuë par son silence, peut-être médite-t'il sa fuite, il va m'abandonner à mon désespoir, ah, qu'il reste, j'aime mieux perdre la vie en l'aimant, que mourir faute de le haïr ! Je versois des larmes, il s'en aperçût ; aussi tendre, aussi fidèle que je craignois de le voir perfide, tandis que je le croyois occupé du soin de se dérober à mon amour, il ne l'étoit que de celui de tarir mes pleurs en me délivrant de leur cause. Il m'annonça, en m'embrassant avec tendresse, qu'il en avoit trouvé le moyen. La joye que me causa cette promesse, n'égalait pas celle de m'être trompée dans mes soupçons ; il me rendoit la vie. Charmée des assurances qu'il me donnoit, je fus curieuse de savoir quel étoit ce moyen qu'il prétendoit employer pour me délivrer de mon fardeau ; il me dit qu'il vouloit me donner d'une boisson qui étoit dans le cabinet de son Maître, & dont la Mere Angelique avoit fait l'expérience avant moi. Je voulus savoir ce que le Pere Jerôme pouvoit avoir de particulier avec cette Mere ; je la haïssois mortellement, parce qu'elle avoit paru une des plus animées contre moi le jour de l'aventure de la grille. Je l'avois toujours prise pour Une Vestale : que je me trompois ! D'autant plus severe, qu'elle savoit mieux déguiser son caractere vitieux, qu'elle voiloit sous des apparences de la vertu, les inclinations corrompues, elle étoit en intrigue réglée avec le Pere Jerôme : Martin m'en aprit toutes les circonstances ; il me dit, qu'en furetant dans les papiers de son Maître, il avoit trouvé une lettre où elle lui marquoit qu'elle se trouvoit, pour l'avoir trop écouté, dans le même embarras où je me trouvois pour avoir trop écouté Martin ; que le Pere lui avoit envoyé une petite fiole de cette liqueur dont je devois user ; que la Mere, en recevant le présent, avoit paru transportée de joye, & qu'il en avoit trouvé une seconde lettre par laquelle elle marquoit à son vieil amant, que la liqueur avoit fait merveilles, qu'on n'avoit plus aucune incommodité, & qu'on étoit prête à recommencer. Ah, mon cher ami, dis-je à Martin, apporte-moi dès demain de cette liqueur, tu me tireras de toutes mes peines, & portant mes vûes plus loin, je crus que par les moyens de ces lettres, je pourrois servir ma vengeance & ma haine contre la Mere Angelique : je les demandai à Martin, qui ne sentant pas combien cette imprudence nous coûteroit cher, crût me marquer son amour en me les apportant le lendemain avec ce qu'il m'avoit promis.

J'avois fait réflexion que la lumière pourroit me trahir, si on en apercevoit dans ma chambre à pareille heure. Je moderai l'impatience où j'étois de lire les lettres de la Mere, j'attendis que le jour parût, il vint, je lûs, elles étoient écrites d'un stile passionné, & aussi peu mesuré, que la figure & les manieres de celle qui les avoit écrites l'étoient beaucoup : elle y peignoit sa fureur amoureuse avec des traits, avec des expressions, dont je ne l'aurois jamais cruë capable, enfin elle ne se gênoit pas, parce qu'elle comptoit que le Pere Jérôme auroit la précaution, comme elle lui marquoit, de brûler ces lettres, il avoit eu l'imprudence de n'en rien faire, & je triomphois. Je songeai longtemps de quelle maniere je devois me servir de ces lettres pour perdre mon ennemie ; les rendre moi-même à la Supérieure, il n'y avoit pas d'apparence, c'étoit une démarche trop dangereuse pour moi ; il auroit fallu rendre compte de la façon dont je les avois eues : les faire rendre par quelqu'un, ç'auroit été l'exposer à des questions, dont il ne seroit peut-être pas sorti à son honneur, & qui auroient pû entraîner ma perte. Je choisis un autre parti, qui fut de les porter moi-même à la porte de la Supérieure, au moment que je saurois qu'elle devoit rentrer. Je m'arrêtai à cette idée, imprudente que j'étois, je devois brûler ces lettres : que de chagrins je m'aprétois, je m'enlevois mon amant. Cette réflexion, si elle me fut venue, auroit éteint mon ressentiment, quelque douceur que la vengeance me présentât, auroit-elle un moment balancé la douleur de perdre Martin ? Non, il m'étoit mille fois plus précieux que ce qui me flattoit le plus dans ce moment. Je ne remis l'exécution de mon projet que jusqu'au tems que je serois hors de danger : je le fus bien-tôt. J'avois demandé à Martin une trêve de huit jours, elle n'étoit pas encore expirée : je crus pouvoir alors exécuter le dessein que j'avois formé, il eût tout l'effet que j'en pouvois attendre, la Supérieure trouva les lettres, fit venir la Mere Angélique, & la convainquit : peut-être la reflexion eut-elle obtenuë la grace, si un crime plus grand, & que les femmes ne pardonnent jamais, la rivalité n'eût rendu la punition nécessaire pour le repos de la Supérieure ; car quoiqu'elle ne manquât pas, comme je te l'ai dit, de ces secours capables d'émousser la pointe des éguillons de la chair, il est bien difficile quand on a grand appétit de s'en tenir à cette nourriture artificielle, qui charme la faim sans la calmer.

Un Godmiché n'est, à proprement parler, qu'un secret pour endormir le tempérament : mais son sommeil n'est pas de longue durée, il se reveille, & furieux de la tromperie qu'on lui a faite, il ne s'apaise que par la réalité.

La Supérieure étoit dans ce cas, une fille qui a acquis quelque connoissances dans les mystères de l'amour, voit clair dans une intrigue. Si les objets lui manquent, l'imagination y supplée, elle s'aigrit des difficultés qu'on lui oppose, elle perce & va quelquefois plus loin que la réalité : mais avec un homme, avec une femme du caractère de la Supérieure, du caractère du Pere Jérôme, je craignois moins d'en trop penser, que de n'en pas penser assez. La liaison qui regnoit entre eux, ne me laissoit pas douter que le Directeur ne partageât secrètement ses consolations spirituelles entre elle & la Mere Angelique. La promptitude du châtiment de celle-ci, confirma mes soupçons : elle alla bien-tôt expier dans la solitude d'une chambre obscure, le crime de m'avoir déplu, & d'avoir voulu enlever à la Supérieure le cœur d'un amant confirmé dans ses bonnes graces.

Je ne fus pas long-tems à me repentir de ce que j'avois fait : je m'étois toujours flatée que l'orage ne tomberoit que sur la Mere Angelique, il alla plus loin. Le Directeur outré de se voir enlever sa Maîtresse favorite, soupçonna mon amant d'être la cause de son malheur, il ne pouvoit sacrifier que lui à son ressentiment, il le fit, le chassa, & je ne l'ai pas revû depuis.

Voila mon Histoire, ma chere Suzon, poursuivit la Sœur Monique : je ne te recommande pas le secret, tu es intéressée à le garder, te voila associée à mes plaisirs ; hélas, je n'en ai presque pas goûté depuis que j'ai perdu mon amant ! Que n'est-il ici, continuoit-elle, en m'embrassant, je le mangerois de caresses ! Le souvenir de Martin l'animoit, ses discours avoient produit sur moi le même effet. Nous nous trouvâmes, sans y penser dans une disposition qui ne nous permît pas d'attendre le lendemain pour célébrer la perte de ce cher amant : Je rapelois à Monique les plaisirs qu'elle avoit autrefois goûtés avec lui ; trompée par mes caresses, elle oublioit que je n'étois qu'une fille, elle me prodiguoit les mêmes noms qu'elle lui prodiguoit dans leurs transports, j'étois son Ange, j'étois son Dieu. Je n'avois pas encore l'idée d'un bien plus grand que celui dont je jouïssois, & Monique dans mes bras combloit tous mes desirs. L'imagination va toujours plus loin que ce que l'on possède : Monique songeant au plaisir que lui avoit causé le frottement du poil de Martin quand elle l'avoit senti contre ses fesses la nuit de l'aventure du Prie-Dieu, m'en promit autant si je voulois le lui procurer encore ; j'y consentis, elle se coucha sur le ventre, j'agissois : nous nous animâmes de

façon qu'à force de chercher à nous le procurer à toutes deux en même tems, l'agitation nous fit trouver l'une la tête au chevet du lit & l'autre la tête au pied. Dans cette situation nous nous rapprochâmes, l'une de mes cuisses étoit sur le ventre de Monique, & l'autre sous ses fesses, mon ventre & mes fesses étoient de même entre ses cuisses, étroitement collées l'une contre l'autre, nous nous pressions en soupirant, nous nous frottions réciproquement, nous nous repandions à chaque instant. Les sources de notre plaisir gonflées par un jaillissement continuel, & qui n'avoit d'autre issue que de passer de l'une dans l'autre, étoient comme deux réservoirs de délices, où nous mourions plongées sans sentiment, où nous ne ressuscitions que par l'excès du ravissement. L'épuisement seul mit fin à nos transports. Enchantées l'une de l'autre : nous ne nous quittâmes qu'en nous promettant de recoucher ensemble le lendemain : elle y revint & me rendit encore plus savante à cette seconde entrevue. Ces nuits charmantes n'ont été interrompues que par ma sortie du Couvent pour venir ici.



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p. 87

Ce que Suzon venoit de me raconter avoit si fort agi sur mon imagination, que je n'avois pû refuser à l'énergie de ses discours des marques de sensibilité relatives au sujet. Quoique j'eusse affecté de vouloir lui dérober la vûe des

larmes qu'elle m'arrachoit, le plaisir de les répandre, les regards passionnés que je jectois sur elle en les repandant, m'avoient trahi ; elle s'étoit aperçûe de mes mouvemens : mais charmée d'avoir fait sur moi l'impression qu'elle s'étoit proposée d'y faire, elle me dissimuloit adroitement sa satisfaction, & par une politique mal entendue, elle combattoit encore en elle-même le doux penchant qui devoit être le prix de l'ardeur qu'elle m'inspiroit. Autant ses discours m'avoient causé d'étonnement, autant me donnerent-ils d'espérance : ces peintures si vives & si animées des situations & des sentimens de la Sœur Monique, dans une circonstance à peu près semblable à celle où nous nous trouvions, ne pouvoient partir que d'un cœur pénétré. Elle ne m'avoit rien caché de ses propres actions : elle ne m'avoit pas déguisé sa sensibilité pour les plaisirs de l'amour elle avoit dit tous les mots, rien n'avoit été fardé ; si nous eussions été dans l'allée, elle n'auroit pas dit un mot que je n'en eusse profité, elle n'auroit pas fait une peinture que je n'y eusse joint la représentation au naturel, elle n'avoit pas voulu y venir, que devois-je penser de cette résistance, comment l'accorder avec ce que je venois d'entendre ? Ah ! si j'avois pu lire dans son cœur, que je me serois épargné d'inquiétude. Ferme dans la résolution de suivre mon dessein, mais en garde contre une précipitation qui auroit pu effaroucher Suzon, je pris mes mesures d'une façon détournée ; j'allai chercher dans le récit même qu'elle venoit de me faire, des armes pour la combattre. Je me contentai de lui demander d'abord, avec un air d'indifférence, si la Sœur Monique étoit jolie : comme un Ange, me répondit-elle ; je ne fais pas ce qu'il faut pour faire une fille qui plaise, mais je m'imagine, que pour plaire, elle doit être faite comme la Sœur Monique. Sa taille est fine & bien prise, sa peau est d'une blancheur, d'une douceur parfaite, elle a la plus belle gorge du monde, le visage un peu pâle, mais joli & formé de façon que les plus belles couleurs lui conviendroient moins que cette pâleur, les yeux sont noirs & bien fendus, mais contre l'ordinaire des brunes elle les a languissans, il n'y reste qu'assez de feu pour faire juger qu'ils seroient brillans, si elle n'étoit pas si amoureuse. Tu me rends compatissant pour elle, dis-je à Suzon, sa passion pour les hommes la rendra malheureuse pour toute sa vie. Défabuse-toi, me répondit Suzon, ce n'est que depuis peu, comme je te l'ai dit, qu'elle a pris le voile, encore ne l'a-t-elle fait que par complaisance pour sa Mère, le tems de prononcer ses vœux n'est pas encore arrivé : son bonheur dépend de la mort d'un frère, dont sa Mère fait son idole. Il court grand risque de ne pas vivre plus long-tems que sa

Sœur ne le souhaite. Il s'est déjà fait blesser à Paris dans un Bordel... Un Bordel ! hé, qu'est-ce que cet endroit, demandai-je à Suzon, par pressentiment sans doute de ce qui devoit m'y arriver un jour ; je vais t'en dire, me répondit-elle, ce que j'en ai appris de la Sœur Monique, qui fait tout ce qui a rapport avec ses inclinations. C'est un lieu où s'assemblent des filles tendres & faciles dont le métier est de recevoir avec complaisance les hommages des libertins, & de se prêter à leurs desirs, sous l'espoir de la récompense : leur penchant les y mène, le plaisir les y fixe. Ah, m'écriai-je, en l'interrompant, que je voudrois être dans une ville où il y eût de ces endroits-là ! & toi, Suzon ? Elle ne me répondit rien, & je compris assez par son silence, qu'elle ne seroit pas plus cruelle qu'une autre pour son tempérament, & que ce plaisir n'auroit pas moins d'empire sur son cœur que sur celui de ces filles tendres, que l'empressement des hommes érigeoit en idoles publiques. Je crois, ajoutai-je, que la Sœur Monique iroit là aussi volontiers que son frère ? Je t'en réponds, me dit-elle, cette pauvre fille aime les hommes à la fureur, l'idée seule l'en enchante : & toi, petite friponne, repris-je, tu ne les aime donc pas ? Je ne te cache pas, me répondit-elle, que je les aimerois, si ce qu'on fait avec eux n'étoit pas si dangereux ; tu le crois, lui dis-je, il ne l'est pas tant que tu le penses : va, Suzon, pour faire cela avec une femme, elle ne devient pas toujours grosse : vois, ajoutai-je, cette Dame qui est notre voisine, il y a longtemps qu'elle est mariée, elle le fait avec son mari, & cependant elle n'a pas d'enfants. Cet exemple parut l'ébranler. Ecoute, ma chère Suzon, poursuivis-je, & comme inspiré par une intelligence au-dessus de mon âge qui me faisoit pénétrer dans les mystères de la nature la Sœur Monique t'a dit que quand Martin lui mettoit, elle étoit toute remplie de ce qu'il lui donnoit, c'étoit sans doute ce qui lui avoit fait un enfant. Hé bien, dit Suzon, en me regardant fixement, & cherchant dans mes yeux un moyen de satisfaire son envie sans s'exposer aux hazards, que veux-tu dire par là ? Ce que je veux dire, repris-je, c'est que si c'est ce que l'homme repand qui produit cet effet, on peut l'empêcher en se retirant quand on sent que cela va venir. Hé le peut-on faire, interrompit vivement Suzon ? n'as-tu jamais vu deux chiens l'un sur l'autre : on a beau les battre pour les faire finir, ils crient, ils se demènent, ils voudroient se retirer & ne peuvent pas : ils sont sans doute attachés de façon que cela leur est impossible : dis-moi si un homme se trouvoit attaché de cette façon à une femme, que quelqu'un vint, qu'on les surprit ? Cette objection me démonta, l'exemple étoit sensible,

il sembloit que Suzon eût prévu ce que j'allois lui proposer. L'exemple étoit pour nous, nous allions nous trouver dans le même cas, si Suzon se rendoit. Elle sembloit attendre ma réponse avec impatience, & si j'avois pû découvrir ce qui se passoit dans son ame, j'aurois vû qu'elle se repentoit de m'avoir proposé une difficulté que je n'étois pas en état de résoudre. D'autant plus intéressé à détruire son préjugé, que je ne doutois presque pas que mon bonheur ne dépendit de ma réponse : je cherchois des raisons pour la convaincre, je me souvenois parfaitement que le Pere Polycarpe n'avoit pas eu la veille cette difficulté à se retirer de dessus Toinette. Je lui aurois cité cet exemple, mais j'aimois mieux le lui faire voir. Mes raisonnemens ne la persuaderent pas : mais ses desirs suppléaient à ce qu'ils avoient de défectueux : elle affectoit cependant d'insister encore, & je sentis qu'il n'y auroit pas d'autre moyen de la persuader que de lui montrer un exemple du contraire. Dans le moment j'aperçûs le bon-homme Ambroise qui sortoit de la maison, & qui prenoit le chemin de la rue. Je regardai son départ comme l'occasion la plus favorable qui pût se présenter, ne doutant pas que le Pere & Toinette ne profitassent de la liberté que leur laissoit sa *bon-homie* pour reparer le tems que sa présence leur avoit fait perdre. Je dis d'un ton assuré à Suzon, viens, je veux te faire voir que tu t'es trompée. Je me levai sur le champ & j'aidai Suzon à en faire autant, non sans lui avoir auparavant porté sous la jupe une main qu'elle repoussa en folâtrant : où vas-tu donc me mener, me demanda-t'elle, voyant que je prenois le chemin de la maison : la petite friponne croyoit que j'allois la mener dans l'allée, elle m'y auroit suivie ; que j'aurois bien mieux fait d'y aller, mais je n'étois pas assez expérimenté pour voir qu'elle ne demandoit pas mieux, je craignois quelque nouvelle résistance de sa part, & mon destin m'entraînoit. Je lui répondis que j'allois la mener dans un lieu où elle verroit quelque chose qui lui feroit plaisir : où donc, me répondit-elle avec impatience, voyant que j'avançois toujours vers la maison ? dans ma chambre, lui repliquai-je : dans ta chambre, me dit-elle, oh, je n'y veux pas aller : tiens, Saturnin, cela est inutile, tu me ferois quelque chose. Je lui jurai que non, & je connus, à l'air dont elle consentoit à y venir, qu'elle étoit moins fâchée de m'y suivre, qu'elle ne l'auroit été, si, en lui promettant d'être sage, je ne lui avois pas donné un prétexte pour s'y laisser conduire. Que je me rappelle avec plaisir ces traits charmans de mon enfance ! L'habitude d'accorder tout à mes passions,

& l'usage le plus immodéré des plaisirs n'ont point émouffé dans mon cœur ma fenfibilité pour ces précieux inflans de ma vie.

Nous entrâmes dans ma chambre fans avoir été aperçûs : je tenois Suzon par la main, elle trembloit, je marchois fur la pointe des pieds, elle m'imitoit : je lui fis figne de ne point parler, & la faifant affeoir fur mon lit, je m'aprochai doucement de la cloifon : perfonne n'y étoit encore. Je dis d'une voix baffe à Suzon que l'on ne tarderoit pas à venir ; mais que veux-tu donc me montrer, me demanda-t'elle, intriguée par mes façons miftérieufes ? Tu vas le voir, lui repondis-je, & fur le champ, en avancement du privilège que je comptois que cette vûë alloit me donner, je la renverfai fur mon lit, en tâchant de lui gliffer la main fur les cuiffes : je n'en étois pas encore à la jaretiere qu'elle fe leva avec action & dit qu'elle feroit du bruit fi j'étois affez hardi pour la toucher. Elle alla même jufqu'à faire femblant de vouloir sortir : je pris cette grimace pour une marque de colere, & je fus affez fimple pour m'imaginer qu'elle vouloit effectivement fe retirer. J'étois interdit, le cœur me battoit, à peine ofois-je repondre, & quoique ce ne fût qu'en bégayant, je perfuadai facilement une fille qui auroit été bien fâchée que mon filence l'eût mife dans la néceffité de joindre l'effet à la menace ; elle consentit de refter. J'allois defefpérer de pouvoir venir à bout de mon entreprife, quand j'entendis ouvrir la porte de la chambre d'Ambroife : le cœur me revint & j'atendois avec impatience que la curiofité de Suzon fit pour moi ce que je n'avois pas pû faire moi-même ; les voici, lui dis-je, en lui faifant figne de fe taire & la remenant fur le lit ; les voici, ma chere Suzon. Je m'aprochai auffitôt de la cloifon, j'écartai l'image qui déroboit à mes regards ce qui fe paffoit dans la chambre, & j'aperçus le Pere qui prenoit fur la gorge de Toinette des gages peu équivoques de fa bonne volonté. Immobiles, ferrez étroitement l'un contre l'autre & receüillis en eux-mêmes, il fembloit qu'ils vouluffent par une profonde méditation, fe remplir de la grandeur des miftères qu'ils alloient célébrer. Attentif à leurs mouvemens, j'atendois qu'ils les pouffaffent un peu plus loin, pour faire figne à Suzon d'avancer. Toinette ennuyée de la longue méditation, fe débaraffa la premiere des bras du Moine, & jettant corfet, jupe, chemife tout à bas, parut telle que la bienféance du miftere l'exigeoit. Ah ! que j'aimois à la voir dans cet état, ma fureur amoureuse, que les combats de Suzon n'avoient fait qu'irriter, redoubla d'un degré à cette vûë.

Suzon, que mon attention rendoit impatiente, avoit quitté le lit, & s'étoit approchée de moi : j'étois si fort occupé, que je ne m'en étois pas aperçû ; laissez-moi donc voir aussi, me dit-elle, en me repoussant un peu ; je ne demandois pas mieux, je lui cédaï aussi-tôt mon poste, & je me tins à côté d'elle, à examiner sur son visage les impressions qu'y produiroit le spectacle qu'elle alloit avoir. Je m'aperçus d'abord qu'elle rougissoit ; mais je présumoï trop de son penchant à l'amour pour craindre que cette vûë ne produisît un effet contraire à celui que j'en espérois : elle resta. Curieux alors de savoir si l'exemple opéroit, je commençai par lui couler la main sous la jupe, je ne trouvai plus qu'une résistance médiocre, elle se contentoit de me repousser doucement la main avec la sienne, sans cependant l'empêcher de monter jusqu'aux cuisses, elle les ferroit étroitement, & ce n'étoit qu'aux transports des combatans, que j'étois redevable de la facilité que je trouvois à les desserrer insensiblement ; j'aurois compté le nombre des coups que donnoient ou recevoient le Pere & Toinette, par celui des pas que ma main plus ou moins pressée, faisoit sur ses charmantes cuisses. Enfin je gagnai le but : alors Suzon, sans pousser plus loin sa résistance, m'abandonna tout, & écartoit elle-même les jambes pour laisser à ma main toute la facilité de se contenter, j'en profitai, je portai le doigt à l'endroit sensible, à peine pouvoit-il y entrer : elle tressaillit aussi-tôt qu'elle sentit que l'ennemi s'étoit emparé de la place, & ses tressaillissemens se renouvelloient au moindre petit mouvement de mon doigt : je te tiens, Suzon dis-je alors, je te tiens. Je levai aussi-tôt son jupon par derriere, & je vis, ah je vis le plus beau, le plus blanc, le mieux tourné, le plus ferme, le plus charmant petit cul qui soit possible d'imaginer : non, aucun de ceux que j'ai vûs dans le cours de ma vie, aucun de ceux à qui j'ai le plus fait de fête, aucun n'a jamais approché du cul de ma chere Suzon ! Fesses divines dont l'aimable coloris l'emportoit sur celui du visage ! Fesses adorables sur lesquelles je collai mille baisers amoureux : pardonnés si je ne vous rendis alors le véritable hommage qui vous étoit dû ! Oüi, vous méritiés d'être adorées, vous méritiés l'encens le plus pur ; mais vous aviés un voisin trop redoutable, je n'avois pas encore le goût assez épuré pour connoître votre véritable valeur, je le croyois seul digne de toute ma passion ! Cul charmant ! que mon repentir vous a bien vengé ! Oüi, je conserverai toujours précieusement votre mémoire ! Je vous ai élevé dans mon cœur un autel, où tous les jours de ma vie je pleure mon aveuglement.



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p. 99

J'étois à genoux devant cet adorable petit Cul, je l'embrassois, je le ferrois, je l'entr'ouvrais, je m'extasiois ; mais Suzon avoit mille autres beautés qui

piquoient ma curiosité. Je me levai avec transport, je fixai mes regards avides sur deux petits Tetons, durs, fermes, bien placés, arondis par l'amour lui-même : ils se levoient, se baïssoient, haletaient, & sembloient demander une main qui fixât leurs mouvemens ; J'y portai la mienne, je les pressois. Suzon se laissoit aller mollement à mes transports, rien ne pouvoit l'arracher au spectacle qui l'attachoit : j'en étois charmé ; mais son attention étoit bien longue pour mon impatience, j'étois brûlé d'un feu qui ne pouvoit s'éteindre que par la jouissance : j'aurois voulu voir Suzon toute nue pour me rassasier de la vûe entiere d'un corps dont je baïsois, dont je maniois de si charmantes parties : il me sembloit qu'il n'y avoit que cette vûe qui pût suffire à remplir mes desirs. Je fus bien-tôt en état d'éprouver le contraire, je deshabillai Suzon sans qu'elle s'y opposât. Nud de mon côté, je cherchois tous les moyens possibles d'assouvir ma passion, je n'avois pas assez de force pour la presser : mille & mille baisers répétés, les marques les plus vives de l'amour, étoient mille fois au-dessous de ce que je sentoïis, je tâchois de lui mettre, mais l'attitude étoit gênante, il falloit le mettre par derriere, elle écartoit les jambes & les fesses, mais l'entrée étoit si petite, qu'il m'étoit impossible d'en venir à bout : j'y mettois le doigt & je l'en retirois tout couvert d'une liqueur amoureuse. La même cause produisoit sur moi le même effet : je faisois de nouveaux efforts pour prendre dans ce charmant endroit la même place que mon doigt venoit d'y occuper, & toujours même impossibilité, malgré les facilités qu'on me donnoit. Suzon, dis-je, enragé de l'obstacle que son opiniâtre attention apportoïit à mon bonheur, laisse-les, viens, ma chere Suzon, nous ne pouvons avoir autant de plaisir qu'eux : elle tourna les yeux sur moi, ils étoient passionnés. Je la prend amoureusement entre mes bras, je la porte sur mon lit, je la renverse, elle écarte les cuisses, mes yeux se jettent avec fureur sur une petite rose vermeille qui commence à s'épanouïr, un poil blond & placé par petits toupets, commençoit à ombrager une Motte dont le pinceau le plus délicat rendoit foiblement la blancheur vive & animée. Suzon immobile attendoit avec impatience des marques de ma passion plus sensibles & plus satisfaisante : je tâchai de les lui donner ; je m'y prenois fort mal, trop bas, trop haut, je me consumois en efforts inutiles, elle me le mit elle-même ; ah ! il sentit alors qu'il étoit dans le véritable chemin. Une douleur que je ne comptois pas trouver sur une route que je croyois couverte de fleurs, m'arrêta d'abord, Suzon en ressentit une pareille : mais nous ne nous rebutâmes pas, Suzon tâchoit de rendre la route plus large, je faisois des

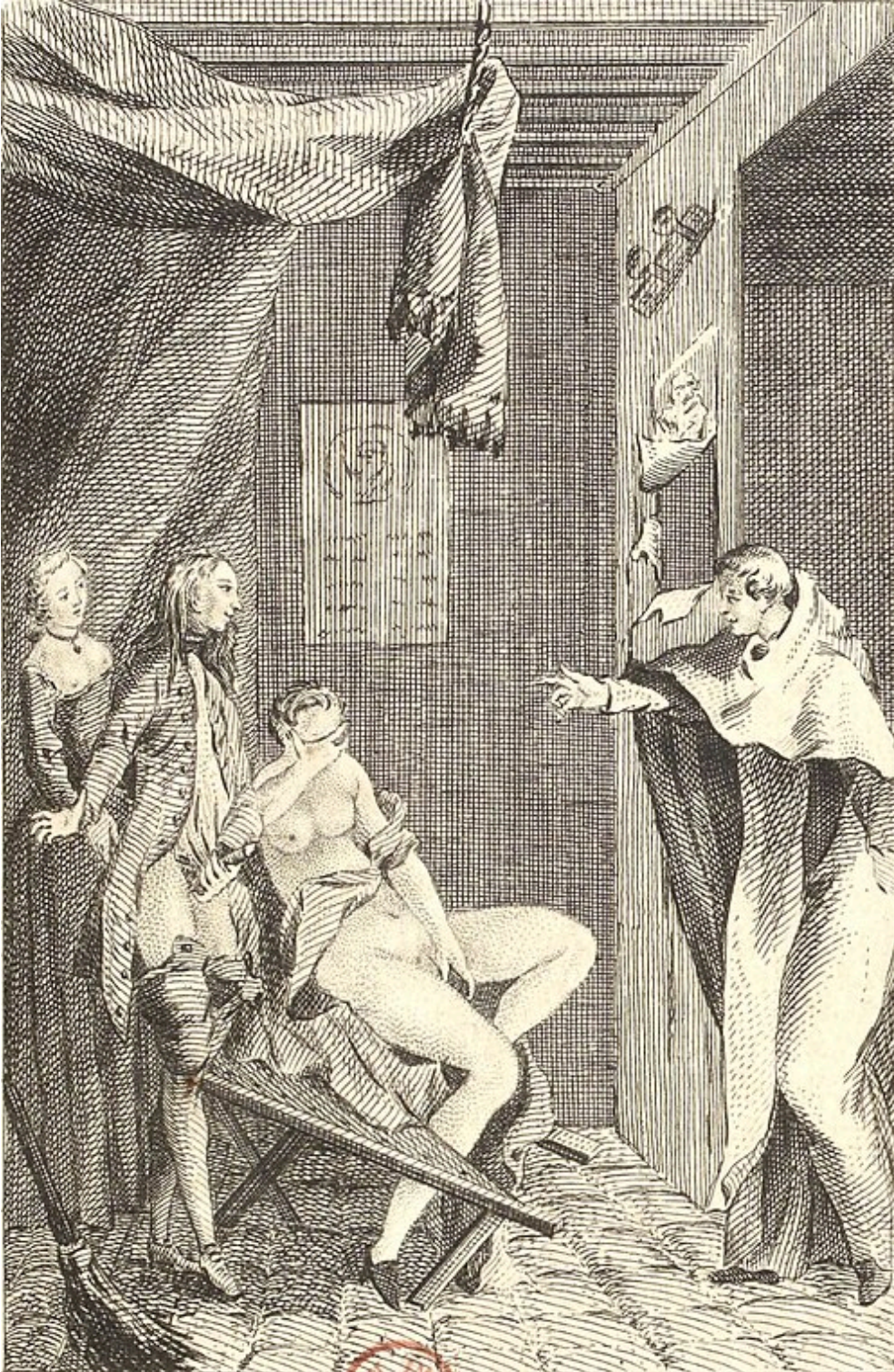
efforts plus violens, elle les secondoit. Déjà j'avois fait la moitié de ma course, Suzon rouloit sur moi des yeux mourans, son visage étoit enflammé, elle ne respiroit que par intervalles, elle me renvoyoit une chaleur prodigieuse, je nageois dans un torrent de délices ; mais j'en espérois encore de plus grandes, je me hâtois de les goûter. O Ciel ! des momens si doux devoient-ils être troublés par le plus cruel des malheurs ? Je pouffois avec ardeurs : mon lit, ce malheureux lit, ce témoin de mes transports & de mon bonheur, nous trahit : il n'étoit que de fange, la cheville manqua, nous tombâmes avec un bruit affreux. Cette chute m'eût été favorable, puisqu'elle m'avoit fait entrer jusqu'où je pouvois aller, quoiqu'avec une extrême douleur pour tous les deux. Suzon se faisoit violence pour retenir ses cris : effrayée, elle tâchoit de s'arracher de mes bras ; j'étois furieux d'amour & de désespoir, & je ne la ferrois que plus étroitement, mon opiniâtreté me coûta cher.

Toinette avertie par le bruit accourt, ouvre, entre & nous voit. Quel spectacle pour les yeux d'une mere, d'une mere, d'une fille, d'un fils ! La surprise la rendit immobile, & comme si elle eût été retenue par quelque chose de plus puissant que ses efforts, il sembloit qu'elle ne pût avancer ; elle nous regardoit avec des yeux enflammés plutôt par la lubricité que par la fureur, elle avoit la bouche ouverte pour parler, & la voix expiroit sur ses lèvres.

Suzon étoit tombée en foiblesse, ses yeux tendres se fermoient, sans avoir ni le courage ni la force de me retirer. Je jettois les miens alternativement sur Toinette & Suzon, sur l'une avec rage, sur l'autre avec douleur ; enhardi par l'immobilité où l'étonnement sembloit retenir Toinette, je voulus en profiter, je pouffai, Suzon donna alors un signe de vie, elle jeta un profond soupir, rouvrit les yeux, me ferra, donna un coup de cul : Suzon goûtoit le souverain plaisir, elle déchargeoit, ses ravissements me faisoient envie, j'allois les partager : Toinette se lança sur moi au moment que je sentoais les approches du plaisir, elle m'arracha des bras de ma chere Suzon. O Dieux ! n'avois-je pas assez de force pour me vanger ? le désespoir me l'ôta sans doute, puisque je restai immobile dans les bras de cette Marâtre jalouse.

Le Pere Polycarpe, qui n'étoit pas moins curieux que Toinette de savoir ce qui venoit de se passer, accourut dans cet intervalle, & ne demeura pas moins surpris qu'elle, à la vue du spectacle qui s'offroit à ses yeux, surtout de Suzon

nuë, couché sur le dos, & qui se passoit un bras sur les yeux, en portant la main de l'autre à l'endroit coupable, comme si une pareille posture eût pû dérober les charmes aux regards d'un Moine lascif. Ce fut sur elle qu'il les porta d'abord : les miens y étoient fixés comme sur leur centre, & ceux de Toinette l'étoient sur moi. La surprise, la rage, la crainte, rien ne m'avoit fait débander, j'avois le Vit décaloté & plus dur que le fer, Toinette le regardoit ; cette vûë obtint ma grace, & me reconcilia avec elle : je sentoís qu'elle m'entraînoit doucement hors de la chambre, j'étois troublé, je ne savois ce que je faisois : nud comme je l'étois, je la suivis sans y penser, & tout cela se fit sans qu'il se fut dit une parole de par ni d'autre.



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p. 104

Toinette me conduisit dans sa chambre : je m'aperçûs, quand nous fûmes entrés, qu'elle fermoit la porte aux verrouïls. La crainte me retira alors de

mon étourdissement, je voulus fuir ; je cherchois quelque refuge qui pût me dérober au ressentiment de Toinette, n'en trouvant pas, je me jettai sous le lit : Toinette reconnut le motif de ma frayeur, & tâcha de me rassurer ; non, Saturnin, me dit-elle, non, mon ami, je ne veux pas te faire de mal. Je ne la croyois pas sincère, & je ne fortois pas de ma place : elle vint elle-même pour m'en retirer, je voyois qu'elle tendoit le bras pour m'attraper, je me reculois, mais j'eus beau faire, elle me prit, par où ? par le Vit. Il n'y eût plus moyen de me deffendre, je sortis au plû-tôt, elle m'attira, car elle n'avoit pas lâché prise.

La confusion de paroître *in Naturalibus* ne m'empêcha point d'être surpris de trouver Toinette elle-même toute nue : elle, qui un moment avant s'étoit offerte à mes yeux, sinon dans un état décent, du moins avec quelque chose qui cachoit le nécessaire. Elle ne me lâchoit pas : le Vit qui reprenoit dans sa main ce que la crainte lui avoit fait perdre de sa force & de sa roideur ; dirai-je mon foible, en la voyant, je ne pensai plus à Suzon : l'objet présent seul m'occupoit, je ne savois comment je sortirois de cette scène, mais je bandois toujours à bon compte, mes craintes étoient subornées à la passion : Toinette me tenoit toujours le Vit, & moi je regardois le Con de Toinette. Que fit ma Ribaude ? Elle se coucha sur son lit, &, par ce mouvement, m'entraîna sur elle. Viens donc, petit Coüillon, me dit-elle, en me baissant, mets-le-moi : là, bon. Je ne me fis pas prier d'avantage, & ne trouvant pas beaucoup de difficulté, je lui enfonçai jusqu'aux gardes. Déjà disposé par le prélude que j'avois fait avec Suzon, je sentis bien-tôt un flux de délices, qui me fit tomber sans mouvement sur la lubrique Toinette, qui remuant avec agilité la charniere, reçût les prémices de ma virilité ; c'est ainsi que pour mon premier coup d'essai, je fis cocu Monsieur mon Pere putatif, mais qu'importe ?

Quelle foule de réflexions pour ces Lecteurs dont le tempérament froid & glacé n'a jamais ressenti les fureurs de l'amour ! Faites-les, Messieurs, ces réflexions, donnés carrière à votre morale, je vous laisse le champ libre, & ne veux vous dire qu'un mot ; bandés aussi fort que je bandois, vous foutriés, qui ? le diable.

J'allois répéter un aussi charmant exercice, quand nous fûmes interrompus par un bruit sourd qui partoît de ma chambre. Toinette, qui vit bien de quoi il s'agissoit, se leva en criant au Pere de finir, elle se r'habilla au plû-tôt, me dit

de me remettre sous le lit, & courut pour empêcher que les choses ne fussent poussées plus loin.

A peine eût-elle le dos tourné, que je volai au trou : j'aperçûs le Moine qui tenoit dans ses bras Suzon, qui s'étoit r'habillée, mais dont le cotillon & la chemise étoient levés : la jacquette du Moine l'étoit aussi, & je jugeai que le bruit ne venoit que de l'extrême grosseur du Membre de sa Révérence, qui faisoit sans doute des efforts inutiles pour le faire entrer dans un endroit qui n'étoit pas fait pour lui. Le débat finit à l'aspect de Toinette ; elle fondit sur les combattans, & arrachant Suzon des bras de l'incestueux Célestin, lui donna, avec deux ou trois soufflets, liberté de sortir. Il sembloit que l'action vigoureuse que Toinette venoit de faire, l'eût épuisée, & qu'il ne lui restât plus assez de force pour marquer son mécontentement au Pere Polycarpe. Elle le regardoit toute essoufflée : un Moine ne manque guères d'impudence ; cependant celle du Pere ne tint pas contre la honte d'avoir été surpris en flagrant délit, peut-être contre la crainte des reproches, dont il croyoit que Toinette alloit l'accabler, ou plutôt contre l'idée d'infamie dont il croyoit qu'un Moine devoit être noté, quand il entreprenoit d'exploiter une fille sans en venir à bout. Il rougissoit, il palissoit, & n'osoit presque regarder Toinette, qui de son côté, paroissoit agitée des mêmes mouvemens : moi, de mon trou, je les examinois attentivement, & je m'attendois à être bien-tôt spectateur de quelque crise violente, je le craignois. Que je les connoissois peu l'un & l'autre ! Le Moine paroissoit confus, mais il ne débandoit : un Moine débande-t'il jamais ? Toinette paroissoit furieuse, mais elle regardoit le Vit du Moine : son foible étoit toujours de sacrifier toute sa colere à cette vûë, mon exemple devoit m'avoir préparé à lui voir une pareille indulgence pour le Pere, le raccommodement fut bientôt fait. Le Moine s'aprocha d'elle, & j'entendis qu'il lui disoit, en lui mettant en main son joyeux éguillon, *si je n'ai pas pû foutre la Fille, du moins je foutrai la Mere*. Oh, pour cette insulte Toinette étoit toujours disposé à la lui pardonner : elle s'offrit même de bonne grace pour victime, à la fureur amoureuse du Moine, il la saisit, il l'embrassa, & tombant l'un sur l'autre sur les débris de mon lit, ils scellerent reconciliation par une copieuse decharge, du moins j'ai [lieu] de le juger aux transports du Pere, & aux serremens de cul de Toinette.

Pendant ce tems-là allés-vous demander que faisoit ce petit Bougre de Saturnin ? Se contentoit-t'il de regarder comme un sot par le trou, sans se

joindre du moins aux idées, aux caresses des deux champions ? Belle demande : Saturnin étoit nud, il étoit encore en feu des caresses que Toinette lui avoit faite : le spectacle qu'il avoit devant les yeux, l'échauffoit encore : que vouliés-vous qu'il fit ? Il se branloit, il enrageoit de voir le Moine sur Toinette, sans en pouvoir tirer sa part, & le petit Coquin déchargeoit au moment que Madame sa Mere ferroit le Cul, & que le Pere se pâmoit : vous voila instruit ; revenons à nos gens.

Hé bien, dit le Moine, trouve-tu que je fasse cela aussi bien que Saturnin ! Que Saturnin, répondit-elle, moi j'ai fait quelque chose avec Saturnin ! Bon, le petit fripon n'a-t'il pas été se cacher sous le lit où il est encore ; mais patience, laissés venir Ambroise, les écrivaines ne lui manqueront pas : il les aura & de la bonne façon. J'écoutois ce colloque : jugés si une pareille promesse dût me faire plaisir. Je redoublai mon attention, & j'entendis le Pere qui repliquoit, là, là, Toinette, ne nous fâchons pas : vous savés qu'il ne doit pas toujours demeurer ici, il est assez grand à présent, n'est-il pas vrai ? Je pretens l'emmener quand je partirai. Mais, reprit Toinette, vous ne songés pas que si ce petit coquin-là reste ici, nous ne pourrons plus rien faire, cela a de la langue, & je me doute presque qu'il nous a découverts : tenés, justement, poursuivit-elle, en apercevant le trou de la cloison ; ah, mon Dieu ! je n'avois pas encore remarqué ce trou : il aura tout vû par là, le petit chien ! Je jugeai qu'elle alloit venir vérifier son doute, & vite je me refourai sous le lit, d'où je n'eûs garde de sortir une seconde fois, quelque envie que j'eusse d'entendre le reste d'une conversation qui commençoit à m'interresser si fort. Je me tins clos & couvert, & j'attendis avec impatience le resultat de leurs discours : je n'attendis pas long-tems.

On vint bien-tôt me tirer de ma prison, j'entendis ouvrir la porte : je tremblois que ce ne fut Ambroise : s'il m'avoit vû là, quelle jolie scène pour moi ! C'étoit Toinette qui m'aportoît mes habits, & qui me dit de m'habiller au plû-tôt. Je ne la regardois que de travers après ce que je lui avois oüï dire à mon sujet : je me hâtai de faire ce qu'elle me disoit ; mais je bravois ses menaces. Je remarquai qu'elle achevoit de s'habiller aussi, & qu'elle se mettoit même sur son propre ; j'eus bien-tôt fait de mon côté, elle eût bien-tôt fait du sien : allons, Saturnin, me dit-elle, venés avec moi ; force me fut de la suivre. Où me mena-t'elle ? chez Monsieur le Curé.

J'avoüerai franchement que la vûë du Presbitere me fit trembler : le Pasteur avoit eu plusieurs fois l'honneur de me visiter le derriere (chose que, par parenthese, il ne haïssoit pas) & je craignois bien fort que ce ne fut encore pour lui procurer le même divertissement, que l'on me menoit chez lui. Je n'osois pas tout-à-fait laisser voir mes craintes à Toinette : si je lui fais sentir que j'ai peur, disois-je, c'est peut-être reveiller le chat qui dort, elle ne manquera pas de saisir l'occasion ; mais pourquoi m'amene-t'elle donc ici, je n'en fais trop rien : faisons de necessité vertu, entrons toûjours.

J'entrai, & effectivement j'en fus quitte pour la peur ; car Toinette, en me presentant au saint homme, le pria de vouloir me garder pendant quelques jours chez lui. Cette expression, pendant quelques jours, me rassura : bon, dis-je en moi-même, & quand ces quelques jours seront passés, le Pere Polycarpe m'emmenera avec lui. Cette espérance me charma, & fit que je me familiarisois plus aisément avec ma retraite, sur le motif de laquelle je n'osois pourtant reflechir sans me sentir saisi de douleur. Suzon, chere Suzon je te perdrai donc pour toûjours, m'écriois-je dans un coin de la salle où je m'étois d'abord retiré par frayeur, & où je restois par goût, parce que je rêvois à mon aise ? à quoi ? à Suzon. L'agitation où j'étois depuis quelque heures n'avoit fait que suspendre ce que je sentoais pour elle ; mais quand je fus revenu à moi-même, son idée m'occupait tout entier : oui, je me sentoais déchirer le cœur, quand je pensois que j'allois la perdre : mon imagination se repaissoit de tous ses charmes, elle parcouroit toutes les beautés de son corps, c'étoit ses cuisses, c'étoit ses fesses, c'étoit sa gorge, les petits Tetons blancs & durs que j'avois baisés tant de fois. Je me rapellois le plaisir que j'avois eu avec elle, & reflechissant sur celui que j'avois pris avec Toinette, qu'auroit-ce donc été, disois-je, si je l'eusse goûté sur Suzon ? Je me suis pâmé sur Toinette, je serois mort sur Suzon ! Ah, je n'aurois pas de regret à la vie si je la perdois dans ses bras ! Mais que sera-t'elle devenuë ? Exposée aux fureurs de Toinette, elle va mourir de chagrin ; peut-être pleure-t'elle à present, peut-être me maudit-elle, Suzon pleure & j'en suis la cause, Suzon me maudit, elle jure de me haïr, pourrai-je vivre si elle me haït, moi qui l'adore, moi qui souffrirois tout au monde pour lui épargner le moindre chagrin. Helas, elle prévoyoit notre malheur, & c'est moi qui l'y ai plongée. Telles étoient les pensées qui m'agitoient alors ; elles me plongeoient dans une noire mélancolie, dont je ne sortis qu'au son d'une clochette qui m'avertit qu'on avoit servi le souper, on vint m'appeler : laissons pour un moment Suzon,

nous la retrouverons bien toujours, elle joue un rôle assez important dans ces Mémoires. Allons prendre un repas, & faisons connaître quelques vûes des originaux, avec qui je le pris. Commençons par le Chef.

Monsieur le Curé étoit une de ces figures qu'on ne sauroit regarder sans avoir envie de rire, haut de quatre pieds, le visage large d'un demi, & enluminé d'un rouge foncé qui ne lui venoit pas de boire de l'eau, un nez épaté surmonté de rubis, de petits yeux noirs & vifs, ombragés d'épais sourcils, un front petit, le poil frisé comme un barbet, joignés-y un air goguenard & malin ; voila Monsieur le Curé. Avec cela le coquin avoit de bonnes fortunes, plus d'une m'en auroit encore dit des nouvelles dans le Village : il cultivoit volontiers la vigne du Seigneur : il faisoit le petit Célestin : ces petits magots-la sont d'ordinaire de vigoureux fiers à ce jeu, & notre Curé ne manquoit pas, je crois, de ces talens, qui valent mieux qu'une belle figure quand il est permis de les faire valoir.

Passons au second cartouche du tableau Célestin de la maison de Monsieur le Curé, & disons un mot de sa respectable Gouvernante.

Madame Françoisse étoit une vieille forcière plus maline qu'un vieux linge, plus méchante qu'un vieux diable : ôtés cela c'étoit la bonté même, son visage portoit bien cinquante bonnes années, la coquetterie est de tous pays & de toutes conditions, la vieille ne s'en donnoit pas trente-cinq ; mais malgré ses discours, elle étoit très-canonique, & si canonique, que depuis une quinzaine d'années qu'elle étoit au service de Monsieur le Curé, elle l'avoit garanti des retraites incommodes qu'il avoit coutume de faire au Séminaire au moins deux ou trois fois chaque lustre : disgraces qui avoient dégoûté le Patron de la jeunesse, & quoique la Dame Françoisse eut les yeux bordés de rouge, le nez barboüillé de tabac, la bouche fenduë jusqu'aux oreilles, & qu'elle n'eût plus dans cette bouche que quelques dents mal assurées, Monsieur le Curé, par reconnaissance pour ses services passés, ne dementoit en rien son estime, & qui plus est, ses caresses pour elle. Madame Françoisse étoit la Surintendante de la maison, tout passoit par ses mains, jusqu'à l'argent des Pensionnaires, qui n'en fortoit gueres. Elle ne parloit jamais de Monsieur le Curé qu'en nom collectif : aporloit-on de quoi dire une Messe, nous vous la dirons : donnoit-on quelque chose de moins, nous ne pouvons pas vous en dire pour ce prix-la : hé, Madame Françoisse (Madame gros comme le bras, elle se feroit offensée qu'on n'eût pas mis cette honorable qualité à la tête de

son nom) hé, Madame Françoisse, je n'ai pas davantage : néant, comment donc, vous croyés aparamment qu'on nous donne cela à nous, il nous faut du vin, il nous faut des cierges, & notre peine, la comptés-vous pour rien.

A l'ombre de l'union qui regnoit entre Madame Françoisse & Monsieur le Curé, croissoit une fille, soit disante nièce du Pasteur, mais qui lui appartenait de plus près que par la qualité de nièce. C'étoit une grosse jouffluë, un peu piquotée de petite verole, mais fort blanche, & une gorge adorable : un nez tirant sur celui de Monsieur le Curé, aux rubis près, qu'elle n'avoit pas encore, mais beaucoup de disposition à en avoir un jour : des yeux petits, mais ardents : il n'auroit tenu qu'à elle de passer pour rousse, si elle n'avoit pas ouï dire que c'étoit une couleur proscrite, & que le blond étoit plus séant pour les belles : comme elle croyoit l'être, elle en prenoit les attributs. Ce n'est pas que le blond ou le roux eussent fort inquiété certain grand coquin d'Ecolier de Philosophie, qui venoit de tems en tems passer huit ou dix jours au Presbiterie, & qui y venoit moins par amitié pour Monsieur le Curé, que pour sa charmante nièce, que le maraud serroit de près, & de si près que... mais il n'est pas encore tems de raconter ce qui m'arriva à son sujet.



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p. 117

Mademoiselle Nicole (c'étoit le nom de cette aimable personne) telle que je viens de vous la presenter, étoit l'objet des tendres vœux de tous les Pensionnaires : les externes vouloient aussi s'en mêler, les grands étoient

assez bien reçus, les petits fort mal. Je n'étois pas des plus grands, par malheur pour moi : ce n'est pas que je n'eusse plusieurs fois tenté de pousser ma pointe auprès de cette aimable pouponne ; mais mon âge parloit encore contre moi : on avoit toujours eu la cruauté de refuser de m'admettre à la preuve que j'offrois de donner, que je n'étois jeune que par la figure, & pour achever de me désespérer, on ne manquoit pas de confier mes entreprises amoureuses à la Dame François, la Dame François les confioit à Monsieur le Curé, & Monsieur le Curé ne me ménageoit pas. J'enrageois d'être petit, car je voyois bien que c'étoit là la cause de tous mes malheurs.

La difficulté de réussir auprès de Nicole, m'avoit dégoûté : des rebus de la part de la Nièce, les étrivieres de la part du Curé, il n'y avoit pas moyen d'y tenir. Tout cela n'avoit pourtant pas éteint mes desirs, ils n'étoient que cachés, la présence de Nicole les ralluma. Il ne manquoit plus qu'une occasion qui leur donnât la liberté d'éclater : elle ne tarda pas à venir : mais l'ordre des faits exige que cette aventure n'aille qu'à son tour, & son tour n'est pas encore venu, c'est celui de Madame Dinville.

Je n'avois pas oublié que cette Dame m'avoit fait promettre d'aller dîner avec elle le lendemain. Je me couchai dans la résolution de lui tenir parole, & on juge bien que le jour ne changea rien à cette résolution. Si on me demandoit si véritablement c'étoit pour Madame Dinville, que je voulois aller au Château ? A cela je ne saurois trop que répondre, en général, je dirois que c'étoit l'idée du plaisir qui m'y conduisoit, mais que je sentoie que si ce plaisir m'étoit présenté par Suzon, il me seroit bien plus sensible, que si je le recevois de Madame Dinville. L'espérance d'y trouver ma chère Suzon, n'étoit pas sans vraisemblance, & voici comme je raisonnois. Pourquoi m'a-t'on mis chez Monsieur le Curé, c'est, sans doute, parce que le Pere Polycarpe s'est douté que Toinette m'a donné une leçon qui n'est pas de son goût, & c'est dans la crainte que je ne m'accoutumasse trop aisément à ces leçons, qu'il a jugé à propos de me placer ici. Toinette a bien vû autre chose de la part du Pere : elle a donc pour le Moine autant de raison d'éloigner Suzon du Moine, que le Moine en a eu de m'éloigner de Toinette. Si je trouve Suzon au Château, il y a de petits bois dans le jardin, je l'engagerai à y venir ; la petite friponne est amoureuse, elle y viendra, je la tiendrai à l'écart, nous serons seuls, nous n'aurons rien à craindre : Ah, que de plaisirs

je vais goûter ! Ces agréables idées me conduisirent jusqu'à la porte du Château : j'entrai.

Tout étoit dans un calme profond chez Madame Dinville, je ne trouvai personne sur mon passage : ce qui me donna la liberté de traverser une longue file d'appartemens. Je n'entrois dans aucun sans sentir mon cœur agité par l'espérance de voir Suzon & la crainte de ne la pas trouver. Elle sera dans celui-ci, disois-je, ah je vais la voir : personne ; dans une autre de même. J'arrivai ainsi jusqu'à une chambre dont je trouvai la porte fermée, mais la clef y étoit. Je n'étois pas venu si loin pour reculer : j'ouvris. Ma hardiesse fut un peu déconcertée à la vue d'un lit, où je jugeai qu'il devoit y avoir quelqu'un couché. J'allois me retirer quand j'entendis une voix de femme demander qui c'étoit, & en même tems je reconnus Madame Dinville, qui ouvroit les rideaux & avançoit la tête. J'allois me retirer, si la vue de sa gorge ne m'en eût ôté le pouvoir en me rendant immobile. Hé, c'est mon ami Saturnin, s'écria-t'elle, viens donc m'embrasser, mon cher enfant : aussi hardi après ces paroles, que j'étois timide avant qu'elle eut ouvert la bouche, je courus sans façon me jeter dans ses bras. J'aime, me dit-elle, d'un air de satisfaction, quand je me fus acquité d'un devoir où le cœur avoit eu plus de part que la politesse, j'aime qu'un jeune homme se pique d'obéir ponctuellement... A peine eût-elle achevé ces mots, que je vis sortir d'un cabinet de toilette, une petite figure minaudière, qui parut en écorchant d'un ton de fausset, l'air d'une chanson nouvelle alors, dont il marquait la cadence par des piroüettes qui repondoient à merveille aux bizarres accents de sa voix.

A la brusque apparition de cet Amphion moderne, à qui j'entendis donner le nom d'Abbé, je rougis pour Madame Dinville, des marques indiscrettes de bienveillance qu'elle venoit de me donner, & pour mon propre compte, du motif de celles dont j'avois payé les siennes ; mais je me vangeai bientôt du trouble qu'il venoit de me causer, par le jugement que je portai sur lui ; la situation où l'on se trouve influë ordinairement sur la façon de penser des choses que l'on voit. Je ne doutai pas que mon arrivée imprévüe n'eût dérangé une partie qui ne souffre de tiers qu'à titre d'importun : pouvois-je effectivement penser qu'un homme pût se trouver seul avec une femme sans y faire ce que je sentoais que j'aurois fait moi-même ?

Dans la crainte qu'il n'eût pénétré le sujet de ma visite, à peine ois-je jeter les yeux sur lui : si la curiosité me les faisoit quelquefois lever, la

crainte de rencontrer sur son visage quelque sourire malin, me les faisoit baisser sur le champ : je n'y trouvais pourtant pas ce que j'appréhendois si fort d'y apercevoir, & perdant l'habitude de le regarder comme un témoin redoutable, mes yeux s'accoutumèrent insensiblement à ne plus voir en lui qu'un importun, qui par sa présence alloit gêner les plaisirs dont mon imagination avoit fait un portrait si riant à mon cœur.

Je l'examinais avec attention, & réfléchissant sur le nom d'Abbé, que je venois de lui entendre donner, je cherchois dans toute sa petite personne quelques marques justificatives de cette qualité qui me paroissoit fort mal placée. Je n'avois sur le mot d'Abbé, que des idées extrêmement bornées. Je m'imaginois que tous les Abbés du monde devoient être faits comme Monsieur le Curé ou Monsieur le Vicaire, & j'avois peine à concilier l'air bon-homme que je leur connoissois, avec les pétulantes extravagances de celui que j'avois devant les yeux.

Ce petit Adonis, nommé l'Abbé Fillot, étoit le fils du Receveur des Tailles de la Ville voisine, homme fort riche, Dieu fait aux dépens de qui. Il revenoit de Paris, comme la plupart des fots de sa trempe, plus chargé de fatuité que de doctrine, & il avoit accompagné Madame Dinville à sa campagne, pour lui faire passer le tems plus agréablement. Ecolier, Abbé, tout étoit bon pour elle.

La Dame sonna : on vint ; c'étoit Suzon. Mon cœur tressaillit à sa vûë : j'étois charmé que mes conjectures se trouvassent aussi heureusement. Elle ne m'aperçût pas d'abord, parce que j'étois caché par les rideaux du lit sur lequel Madame Dinville m'avoit fait asseoir : situation, que, par parenthèse, Monsieur l'Abbé commençoit à ne pas trouver à son gré. Il avoit peine à souffrir la petite liberté que Madame Dinville me donnoit, & je voyois qu'il taxoit de mauvais goût la complaisance qu'elle me témoignoit.

Suzon s'avança : elle me vit dans le moment, ses belles jouës s'animerent des plus vives couleurs, elle baissa les yeux : l'agitation lui coupa la parole : j'étois dans un état peu différent du sien, excepté qu'elle baissoit les yeux, & que les miens étoient fixés sur elle. Les charmes de Madame Dinville, dont elle ne me ménageoit pas la vûë, sa gorge, ses Tetons & les autres beautés de son corps, dont un drap jaloux déroboit, à la vérité, le spectacle à mes yeux, mais n'en rendoit la peinture que plus vive à mon imagination. Tout cela avoit fait dans mon cœur des impressions qui tournerent en l'instant au profit

de Suzon ; mais la reflexion corrigea bien-tôt un sentiment trop précipité, & me ramena, non pas tout d'un coup, à mon caractere dominant.

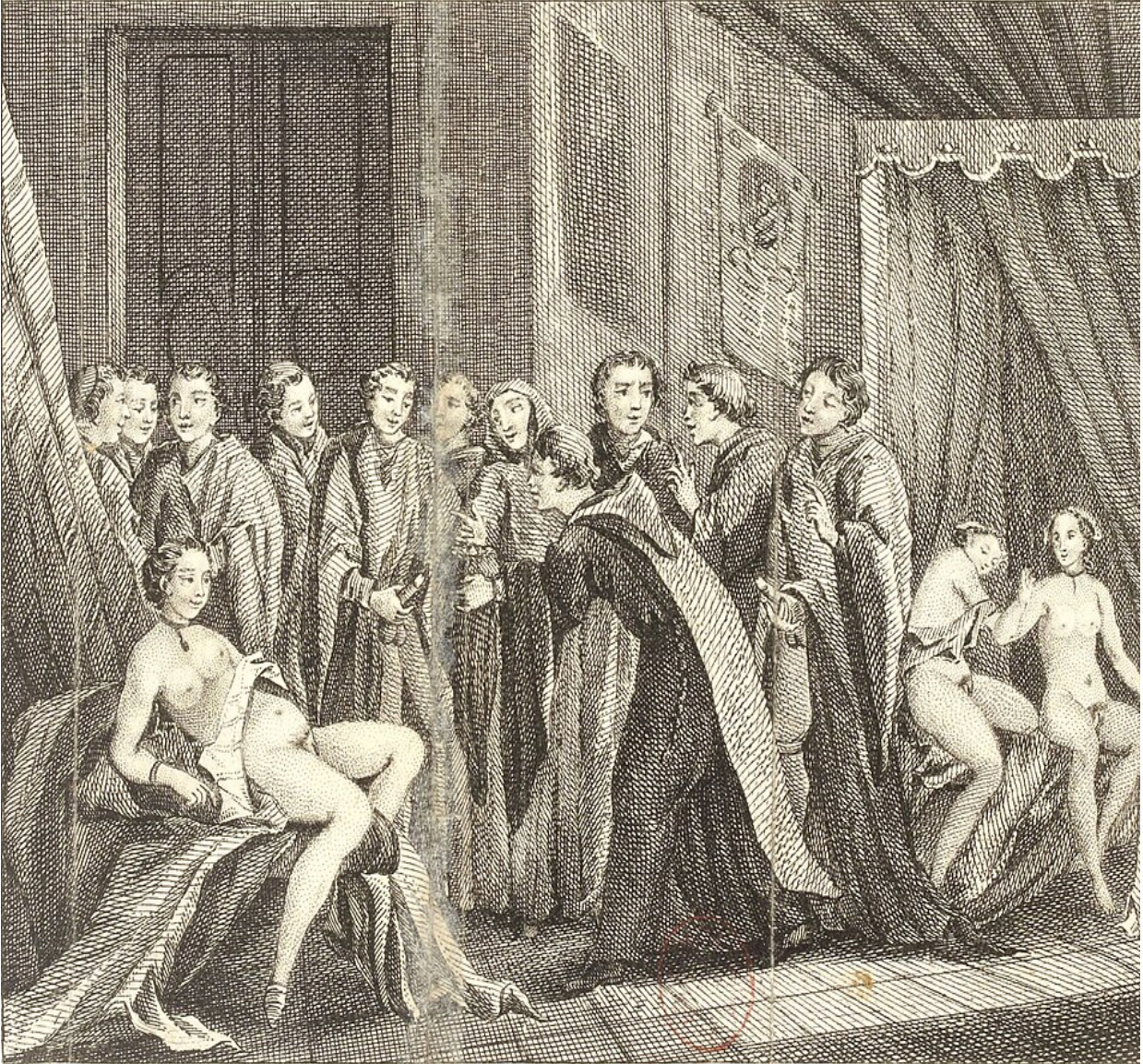
Si j'eusse eu le choix de Suzon ou de Madame Dinville, je n'aurois pas balancé : Suzon avoit la pomme, mais on ne me presentoit pas l'alternative ; la possession de Suzon n'étoit pour moi qu'une esperance fort incertaine, & la jouissance de Md. Dinville étoit presque une certitude ; ses regards m'en affurerent, ses discours, quoique gênés par la presence du petit Abbé, ne détruisoient pas l'espoir que ses yeux me laissoient concevoir. Suzon, après avoir été chargée d'avertir une femme de chambre, sortit, & son depart commença à restituer à Madame Dinville, des desirs qui lui appartenoient, puisqu'ils étoient son ouvrage.

Je restai cependant si troublé, les mouvemens de mon cœur combatus & détruits alternativement par deux causes qui l'interessoit également, l'une par l'idée du plaisir, l'autre par celle du plaisir accompagné de quelque chose de plus touchant, étoient dans une si grande confusion que je ne m'aperçus pas de la disparution de l'Abbé. Madame Dinville l'avoit bien vû sortir, mais, s'imaginant que je l'avois vû aussi, elle ne croyoit pas qu'il fût besoin de m'en faire souvenir. Elle se penche sur son coussin, & me regardant avec une douce langueur qui me disoit inutilement qu'il ne tenoit qu'à moi de devenir heureux : elle me prenoit tendrement la main, qu'elle me pressoit dans la sienne, en la laissant de tems en tems tomber d'un air indifferent sur ses cuisses, qu'elle ferroit & defferroit avec un mouvement lascif. Ses regards accusoient ma timidité, & sembloient me reprocher que je n'étois plus le même que la veille. Toujours préoccupé de la pensée que l'Abbé nous examinoit, je restois dans une defiance niaise qui l'impatienta. Tu dors, Saturnin, me dit-elle ? Un galant de profession auroit profité de l'occasion pour debiter une tirade d'impertinences : je ne l'étois pas, je n'en dis qu'une ; non, Madame je ne dors pas. Quoique cette reponse innocente diminuât de beaucoup l'idée que mon effronterie de la veille avoit pû lui donner de mon savoir, elle ne fit pas de tort à sa bonne volonté pour moi, elle fit un effet tout contraire, elle me donna un nouveau merite à ses yeux, me fit regarder comme un novice. Morceau délicat pour une femme galante, dont l'imagination est voluptueusement flatée par l'idée d'un plaisir d'autant plus vif, que celui qui le lui donne n'en connoît pas tout le prix, & l'éguise lui-même par des ravissmens qu'il n'a jamais éprouvés, par des transports qui

augmentent la vivacité de ceux qu'elle ressent : c'est ainsi que pensoit Md. Dinville, & n'est-ce pas ainsi que pensent toutes les femmes. Mon indifférence fit connoître à la Dame que sa façon d'attaquer ne faisoit que glisser sur moi, & qu'il falloit quelque chose de plus frappant pour m'émouvoir. Elle me lâcha la main, & étendant les bras avec un bâillement étudié, elle m'étala une partie de ses charmes : son action retira mes esprits de l'engourdissement où ils étoient depuis la sortie de Suzon. Je me reveillai, la vivacité reparut sur mon visage, l'idée de Suzon se dissipa, mes yeux, mes regards, mon impatience, tout fut dans l'instant pour Madame Dinville : elle s'aperçut de l'effet de sa ruse, & pour mener mes desirs par degrés, & m'encourager insensiblement à perdre ma timidité, elle me demanda, en jettant les yeux de côtés & d'autres, ce qu'étoit devenu l'Abbé : j'eus beau regarder, je ne le voyois pas ; je sentis ma sottise : il est parti, reprit-elle, & affectant de jeter un peu son drap en se plaignant de la chaleur, elle me découvrit une cuisse extrêmement blanche, sur le haut de laquelle un bout de chemise paroissoit mis exprès pour empêcher mes regards d'aller plus loin, & plutôt à dessein d'exciter que de contenter ma curiosité : malgré l'obstacle qu'elle opposoit, j'entrevis quelque chose de vermeil qui me mit dans un trouble dont ses yeux intéressés reconnurent bien-tôt le motif ; elle recouvrit adroitement un endroit dont la vue avoit fait tout l'effet qu'elle en espiroit. Je lui pris d'un air timide une main qu'elle m'abandonna sans résistance, je la baisai avec transport, mes yeux, que je fixai sur elle, étoient enflammés, les siens étoient brillans & animés : les choses se dispoient à merveilles ; mais il étoit écrit que les plus belles occasions s'offriroient sans que je pusse en profiter. Cette maudite femme de chambre que l'on avoit dit à Suzon d'avertir, arriva dans le tems qu'on n'avoit guères besoin d'elle : je lâchai promptement la main que je tenois, la Soubrette entra en riant comme une folle, elle se tint un moment à la porte, pour se dédommager, par l'abondance de ses éclats, de la gêne que la présence de sa Maîtresse alloit leur faire. Qu'avés-vous donc, extravagante, lui dit Madame Dinville, d'un air sec ? Ah, Madame, répondit-elle, Monsieur l'Abbé... Hé bien, qu'a-t'il fait, reprit la Maîtresse ? Dans le moment rentra l'Abbé en se cachant le visage avec son mouchoir, les ris de la suivante augmentèrent à la vue : qu'avés-vous donc, lui demanda Madame Dinville : vous voyés, répondit-il, en nous découvrant un visage qui paroissoit sortir d'un violent assaut, voilà l'ouvrage de Mademoiselle Suzon : de Suzon, reprit Madame Dinville, en éclatant à son

tour ! Voila ce que coûte un baiser, poursuivit-il froidement, ce n'est pas l'acheter trop cher, comme vous voyés. Je ne pûs m'empêcher de rire comme les autres, de l'air aisé dont l'Abbé nous parloit de son malheur. Il foutint sur le même ton les railleries que Madame Dinville ne lui ménageoit pas. Elle s'habilla : l'Abbé, malgré le mauvais état de son visage, fit le coquet à la toilette, dit des impertinences, controlla la coëffure, fit des contes à Madame Dinville, qui rioit de ses balivernes, la suivante pestoit contre ses corrections, & moi je riois de la figure du petit homme : allons dîner.

Nous étions quatre à table, Madame Dinville, Suzon, l'Abbé & moi. Qui fit une fotte figure, ce fut moi quand je me vis placé vis-a-vis de Suzon : l'Abbé qui étoit à côté d'elle, faisoit bonne mine à mauvais jeu, & paroissoit bien embarrassé à persuader à Madame Dinville, que les traits railleurs dont elle l'accabloit n'étoient pas capables de le déconcerter. Suzon n'étoit gueres moins confuse ; cependant je croyois voir dans ses regards furtifs, qu'elle n'auroit pas été fâchée que nous eussions été seuls. Sa vûë m'avoit encore rendu infidelle à Madame Dinville, & je souhaitois avec impatience que nous fussions sortis de table, dans l'esperance de trouver quelque moyen de nous dérober. Le dîner fini, je fis signe à Suzon : elle m'entendit, elle sortit ; j'allois la suivre, Madame Dinville m'arrêta, en me disant qu'elle vouloit que je lui servisse d'Ecuyer à la promenade : se promener à quatre heure après midi dans l'été ! La proposition parut extravagante à l'Abbé, mais ce n'étoit pas pour avoir son approbation qu'elle la faisoit : elle avoit ses vûës ; elle savoit qu'il étoit trop amoureux de son tein, pour l'exposer avec aussi peu de menagement à l'ardeur du Soleil, aussi prit-il le sage parti de rester. J'aurois bien voulu me dispenser de suivre la Dame pour aller rejoindre Suzon ; mais je n'osois proposer un pretexte, & je sacrifiai mon envie à [la] déference dont je crus devoir payer l'honneur qu'on vouloit bien me faire.



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p 130

Suivis des yeux par l'Abbé, dont les éclats de rire extravagans prevenoient notre retour, & se vangeoient par avance de ceux que nous ne lui avions pas menagés, nous marchions avec une gravité concertée, au milieu des parterres sur lesquels le Soleil dardoit ses rayons les plus ardents : Madame Dinville ne leur oposoit qu'un simple évantail & moi l'habitude. Nous fîmes plusieurs tours avec une indifférence qui desespéroit notre railleur. Je ne pénétois pas encore le dessein de la Dame, & je ne concevois pas qu'elle pût résister à une chaleur que je commençois à trouver moi-même insupportable. J'allois m'impatienter de la qualité d'Ecuyer, & j'y aurois volontiers renoncé ; mais

je ne connoissois pas encore toutes les fonctions de cet emploi, & on m'en refervoit une qui devoit me consoler de l'ennui de la premiere.

Notre opiniâreté avoit forcé l'Abbé de se retirer, nous étions au bout d'une allée, Madame Dinville se lança dans un petit bosquet dont l'agréable fraîcheur ne nous promettoit plus qu'une promenade charmante, si nous la continuions dans cet aimable endroit : je le lui dis, je n'y suis pas venuë pour en sortir si-tôt, me repondit-elle, en jettant sur moi des yeux qui cherchoient à pénétrer dans les miens si je n'étois pas au fait du motif de sa promenade : elle n'y trouva rien ; je ne m'attendois pas au bonheur qui m'étoit préparé. Elle me tenoit le bras qu'elle serroit affectueusement, & comme une personne extrêmement fatiguée, elle penchoit la tête sur mon épaule, & aprochoit son visage si près du mien que j'aurois été un sot, si je n'y eusse pas pris un baiser qui se presentoit de lui-même. On me laissa faire, je réitérai, même facilité : j'ouvris les yeux ; oh pour le coup, dis-je en moi-même, si elle le veut, c'est une affaire faite, nous n'aurons pas ici d'importuns : il sembloit qu'elle eût pénétré ma pensée, car nous étant engagés dans un labyrinthe dont les detours & l'obscurité nous déroboient aux yeux les plus clair-voyans, elle me dit qu'elle vouloit profiter de la fraîcheur du gazon elle s'affit à l'abri d'une charmille qui entourait un petit quarré où nous étions, rendoit l'endroit délicieux pour l'usage auquel elle le destinoit. J'en fis autant, & je me mis à côté d'elle ; elle me regarda, me ferra la main, & se coucha : je crus que l'heure du Berger alloit sonner, & déjà je preparois l'éguille, quand tout-à-coup elle s'endormit. Je crus d'abord que ce n'étoit qu'un assoupissement léger causé par la chaleur, & qu'il me seroit facile de dissiper ; mais voyant qu'il augmentoit, j'eus la simplicité de me désespérer d'un sommeil dont la promptitude & la force devoient m'être suspectes. Encore, disois-je, si c'étoit après avoir satisfait mes desirs, je lui pardonnerois : mais avoir la cruauté de s'endormir au moment qu'elle me donne les plus belles espérances ! Je ne pouvois m'en consoler : je l'examinois avec douleur, elle étoit dans le même habillement que la veille, elle n'avoit rien sur la gorge, mais elle y avoit suppléé d'une façon qui en rendoit l'impression plus piquante, elle y avoit mis son évantail qui suivoit les mouvemens du sein & se soulevoit assez pour m'en laisser entrevoir la blancheur & la régularité.



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p. 133

Pressé par mes desirs, je me sentoîs des envies de la reveiller, qui étoient sur le champ détruites par la crainte de l'indisposer, & de faire évanouir, par mon impatience, un reste d'espoir dont son reveil me flattoit encore. Je cedai cependant à la demangeaison de porter la main sur sa gorge, Elle dort d'un sommeil trop profond pour se reveiller, disois-Je, & quand elle se reveilleroit, mettons les choses au pis, elle me grondera, voila tout : je l'ai bien fait hier, elle ne l'a pas trouvé mauvais, le trouvera-t'elle aujourd'hui, essayons : je portai une main tremblante sur un Teton, tandis que je jettois les yeux sur le visage, prêt à finir au moindre signe qu'elle feroit : elle n'en fit pas, je continuai : à peine ma main osoit-elle s'apesantir, elle ne faisoit, pour ainsi dire, que friser la superficie comme une hirondelle qui raze l'eau, en y trempant de tems en tems ses ailes. Bien-tôt j'ôtai l'évantail, & bien-tôt je pris un baiser : rien ne la reveilloit. Devenu plus hardi, je changeai de posture, & mes yeux animés par la vûe des Tetons, à faire de nouvelles découvertes, voulurent descendre plus bas : je mis la tête au pieds de la Dame, & colant mon visage contre terre, je cherchois à pénétrer dans l'obscur país de l'amour, & je ne voyois rien : ses jambes étoient croisées, & la cuisse droite se trouvant collée sur la gauche, mettoit mes regards en deffaut : je voulus du moins me dédomager, en touchant de l'impossibilité de voir. Je coulai la main sur la cuisse, & j'avançai insensiblement jusqu'au pied de la montagne : déjà je touchois du bout du doigt l'entrée de la grotte, je croyois n'en pas souhaiter davantage, je croyois y borner tous mes desirs : parvenu à ce point, je ne m'en trouvai que plus malheureux : j'aurois voulu que mes yeux participassent au plaisir de ma main : je la retirai, & je retournai à ma premiere place pour y examiner de nouveau le visage de ma dormeuse : je n'y trouvai aucune altération, il sembloit que le sommeil eut versé sur elle ses pavots les plus assoupissans ; j'entrevoiois cependant un œil dont le clignotement m'inquiettoit. Je l'examinois avec défiance, & si dans l'instant il ne se fut fermé tout-à-fait, peut-être me serois-je contenté de ce que j'avois fait, & aurois-je attendu le reveil pour en faire davantage ; mais l'immobilité de cet œil suspect me rendit la confiance. Je retournai à mon poste inférieur, & devenu plus entreprenant par l'esperance de l'impunité, je commençois à lever le jupon le plus doucement qu'il m'étoit possible : elle fit un mouvement, je la crus reveillée, je me retirai avec précipitation, & le cœur frappé d'un sentiment de frayeur tel que peut l'avoir un homme qui voit un précipice dont le hazard vient de le sauver. Je me remis en tremblant à ma

place sans oser la regarder ; mais je ne restai pas long-tems dans cette contrainte, mes yeux retournerent sur elle, je reconnus avec plaisir que le mouvement qu'elle avoit fait ne venoit pas de son reveil, & je crus n'avoir à remercier que la fortune de l'heureuse situation dans laquelle elle venoit de la mettre, ses jambes s'étoient décroisées ; elle avoit le genoüil droit élevé, & le jupon tombé par ce moyen sur son ventre, exposoit à mes yeux & ses cuisses & ses jambes & sa motte & son Con : je m'enyvrai de ce charmant spectacle : un bas proprement tiré, noué sur le genoüil avec un jarretiere feu & argent, une jambe faite au tour, un petit pied mignon, une mule la plus jolie du monde, des cuisses, ah ! des cuisses, dont la blancheur ébloüissoit, rondes, douces, ferme : un Con d'un rouge de Carmin, entouré d'une haye de petits poils plus noirs que le jaye, & d'où sortoit une odeur plus douce que celle des parfums les plus délicieux ; j'y mis le doigt, je le chatoüillai un peu (le mouvement qu'elle avoit fait, avoit extrêmement écarté ses jambes) j'y portai aussi-tôt la bouche en tâchant d'y enfoncer *la langue* : je bandois d'une force, ah les comparaisons l'exprimeroient foiblement : rien ne pût alors m'arrêter, reflexion, crainte, respect, tout disparut, mon cœur étoit devenu la proie des desirs les plus violens & les plus impetueux ; j'aurois foutu la Sultane Favorite en presence de mille Eunuques, le cimeterre nud, & prêts à laver mes plaisirs dans mon sang. Je m'étendis sur Madame Dinville, je l'enconnai, avec la précaution pourtant de ne pas m'appuyer sur elle, de peur que la pesanteur de mon corps ne la reveillât, appuyé sur mes deux mains, je ne la touchois qu'avec mon Vit, je ne la pouffois qu'avec un mouvement doux & réglé, qui me faisoit avaler à longs traits le plaisir ; je n'en prenois que la fleur.

Les yeux fixés sur ceux de ma Dormeuse, je collois de tems en tems ma bouche sur la sienne, la précaution que j'avois prise de m'appuyer sur mes mains ne tint pas contre le ravissement où je me trouvai bien-tôt ; plus d'attentions, je me laissai tomber sur la Dame, il ne fut plus en mon pouvoir de faire autre chose que la ferrer & la baiser avec fureur. La fin du plaisir me rendit l'usage de mes yeux, que le commencement m'avoit ôté, elle me rendit le sentiment que j'avois perdu : je ne le recouvrai que pour voir des transports de Madame Dinville que je n'étois plus en état de partager. Ma Dormeuse venoit de croiser les mains sur ses fesses, & élevant le derriere qu'elle remuoit avec une vivacité prodigieuse, elle m'attiroit sur elle de toute sa force ; j'étois immobile, & je lui baisois encore la bouche avec un reste de

feu, que le sien commençoit à rallumer. Cher ami, me dit-elle à demi voix, pousse encore un peu, ah, ne me laisse pas en chemin ! Je me remis à travailler sur de nouveaux frais, plein d'une ardeur qui ne s'éteignit pas si-tôt que la sienne ; car à peine eus-je donné cinq ou six coups, qu'elle perdit connoissance. Cette vûë ne fit que m'animer davantage, je doublai le pas, je l'atteignis, je tombai sans mouvement dans ses bras, & nous confondîmes nos plaisirs dans nos embrassemens mutuels.

Quand l'évanouissement du plaisir nous eut avertis qu'il étoit tems de changer de posture, je me retirai, & j'avoüe que je ne le fis pas sans confusion : je baissois la vûë, la Dame avoit les yeux tournés sur moi, & m'examinait. J'étois sur mon séant, elle me passa une main sur le col, me fit recoucher sur l'herbe, & porta l'autre main à mon Vit ; elle se mit à me le chatoüiller, à me baiser : que veux-tu donc faire, grand innocent, me dit-elle, as-tu peur de me montrer un Vit dont tu fais si bien te servir ? Te cachai-je quelque chose, moi ? Tien, vois mes Tetons, baise-les, mets cette main-là dans mon sein : bon, & celle-ci, porte-la à mon Con, à merveilles : ah, fripon, que tu me fais de plaisir !



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p. 139

Animé par la vivacité de ses caresses, j'y repondois avec la même ardeur, mon doigt s'aquittoit à merveille de sa fonction, elle rouloit des yeux passionnés en m'embrassant & en me poussant de profonds soupirs dans la bouche : elle tenoit ma Cuisse droite passée dans les siennes, & elle la ferroit avec des redoublemens de soupirs, qu'elle termina en se laissant tomber sur moi, & en me couvrant des preuves parlantes du plaisir que je venois de lui donner.

Mon Vit avoit repris toute sa roideur, mes desirs renaissoient avec une nouvelle vivacité. Je me mis à mon tour à l'embrasser, à la ferrer dans mes bras, elle ne me repondoit que par des baisers, j'avois toujours le doigt dans son Con. Je lui écartai les jambes en regardant ce charmant endroit avec complaisance : ces aproches du plaisir sont plus piquantes que le plaisir même ; est-il possible d'imaginer quelque chose de plus délicieux que de manier, que de considérer une femme qui se prête à toutes les postures que votre lubricité peut inventer, on se perd, on s'abîme, on s'anéantit dans l'examen d'un joli Con, on voudroit n'être qu'un Vit pour pouvoir s'y engloutir. Pourquoi n'a-t-on pas la prudence de s'en tenir à ce charmant badinage ? L'homme insatiable dans ses desirs, en forme de nouveaux dans le sein des plaisirs mêmes ; plus les plaisirs qu'il goûte sont vifs, plus les desirs qu'ils font naître sont violens : découvrés une partie de votre gorge à votre Amant, il veut la voir toute entière : montrés-lui un petit Teton blanc & dur, il veut le toucher ; c'est un hydropique dont la soif s'accroît en buvant : laissés-lui toucher, il voudra le baiser : laissés-lui porter la main plus bas, il y voudra porter le Vit, son esprit ingénieux à lui forger de nouvelles chimères, ne lui laissera pas de repos qu'il ne vous l'ait mis : s'il vous le met, qu'arrive-t'il ? Semblable au chien de la Fable, il lâche l'os pour prendre l'ombre, il perd tout en voulant tout avoir. Tout cela est excellent ; mais après tout, il en faut toujours revenir au proverbe, Vit bandant n'a point d'arrêt, & moi-même, qui prêche ici comme un Docteur : hélas, si le Ciel l'avoit voulu, je serois le premier à faire le contraire de ce que je dis, s'il se presentoit une femme dans l'attitude où j'avois mise Madame Dinville, les jambes écartées, me montrant un Con rouge & vermeil, où il ne tiendrait qu'à moi de me plonger dans une source de plaisirs, m'amuserois-je à lanterner, à baisoter, à chatoüiller, à la foutaise enfin, non parbleu, je la foutrois *sonica*. Jugés si je fus long-tems à coniller autour de ma Fouteuse, je l'enconnai vigoureusement. Elle vive & infatigable m'embrassa en repondant avec un

mouvement égal aux coups que je lui donnois : j'avois les mains croisées sous les fesses, elle avoit les siennes croisées sur les miennes, je la ferrois avec transport, elle me ferroit de même, nos bouches étoient collées l'une sur l'autre, elles étoient deux Cons, nos langues se foutoient, nos soupirs poussés & confondus l'un dans l'autre, nous causoient une douce langueur qui fut bien-tôt couronnée par une extase qui nous enleva, qui nous anéantit.

On a grande raison de dire que la vigueur est un présent du Ciel. Liberal envers ses fideles, serviteurs il consent que leurs rejettons participent à cette liberalité, & que la force générale soit héréditaire & passe des Moines à leurs enfans ; c'est le seul patrimoine qu'ils leurs laissent. Hélas, que je l'ai promptement dissipé ce patrimoine ! Mais n'anticipons pas sur les événemens, retarder le recit de son malheur, c'est en adoucir le sentiment.

Toute l'étenduë du don du Ciel m'étoit nécessaire pour sortir à mon honneur de l'aventure où j'étois engagé. Si j'avois affaire à forte partie, je pouvois, sans vanité, m'appliquer les paroles du Cid.

*Je suis jeune, il est vrai ; mais aux ames bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.*

J'en avois jusqu'alors donné les marques les plus vigoureuses à Madame Dinville ; mais il sembloit que son courage s'accrut avec ma résistance, & elle s'aperçût bien-tôt que je ne me battois plus qu'en retraite : elle m'excitoit, elle m'animoit à lui porter de nouveaux coups, elle s'y presentoit, & contribuoit par ses caresses, à me procurer une nouvelle victoire. Je recommençois à la regarder avec langueur, je retrouvais du plaisir à lui baiser la gorge, je lui gratois le Con avec plus de vitesse, je soupirois : elle s'aperçût de l'heureuse disposition où ses caresses m'avoient mis. Ah, le fripon, me dit-elle, en me baisant les yeux, tu bandes, qu'il est dur, ton cher Vit ! qu'il est gros ! qu'il est long ! Coquin, tu feras fortune avec un Vit comme celui-là : hé bien, veux-tu recommencer, dis-je ? Je ne lui repondis qu'en la pressant amoureusement de se renverser. Attends donc, reprit-elle, attens, mon ami, je veux te faire goûter un plaisir nouveau, je veux te foutre à mon tour ! couche-toi comme je l'étois tout-à-l'heure. Je me couchai aussitôt sur le dos, elle monta sur moi, me prit elle-même le Vit, me le plaça, & se mit à pousser. Je ne remuois pas, je lui laissois tout faire, & je n'avois d'autre fatigue que

celle de recevoir le plaisir qu'elle me donnoit : je la contemplois de tems en tems, elle interrompoit son ouvrage pour m'accabler de baisers, ses Tetons cedoient avec de petites secouffes au mouvement de son corps, & venoient se reposer sur ma bouche où je les suçois : une sensation voluptueuse m'avertit de l'aproche du grand plaisir, je joignis mes élancemens à ceux de ma Fouteuse, je déchargeai, elle déchargea, & je me retrouvai tout couvert du foutre dont elle m'avoit inondé.

Excedé, brisé par l'exercice violent, par les assauts que j'avois livrés & reçus depuis près de deux heures, je me sentis accablé par une envie de dormir à laquelle je cedai sans resistance. Madame Dinville me plaça elle-même la tête sur son sein, & voulut que je goûtasse les douceurs du sommeil dans un endroit où je venois de goûter toutes celles de l'amour, & qui étoit encore brûlant de mes baisers. Elle m'essuya elle-même la sueur de mon visage, & me donnant un baiser, dors, me dit-elle, mon cher amour, dors tranquillement, je me contenterai de te voir. Je m'assoupis bien-tôt, je dormis d'un profond sommeil, & le soleil s'aprochoit de l'horison : quand je me reveillai, je n'ouvris les yeux que pour les porter sur Madame Dinville. Elle me regardoit d'un air riant ; elle s'étoit occupée à faire des neuds pendant mon sommeil : elle interrompit son ouvrage pour me glisser la langue dans la bouche, & le laissa bien-tôt dans l'esperance que j'allois l'occuper à faire des neuds d'une autre espece. Elle ne me cacha point ses desirs, & me pressa de les satisfaire : j'étois d'une nonchalance qui irritoit son impatience. Je n'avois ni degout ni envie ; cependant je sentoais, que s'il eut dependu de moi, j'aurois preferé le repos à l'action : ce n'étoit pas là le dessein de la Dame : elle me tenoit dans ses bras, & m'accabloit de caresses brûlantes, peine perduë, j'y étois insensible, je tâchois moi-même, mais envain, d'exciter des desirs que je n'avois plus. Elle s'y prit d'une autre façon pour ranimer ma chaleur éteinte ; elle se coucha sur le dos, se troussa : elle connoissoit combien une semblable vûë avoit de pouvoir sur moi, elle remuoit le derriere d'une maniere lascive, je sentoais quelques legeres émotions, je portois la main sur ce qu'elle me montrait, mais je la portois d'un air indifferent, je chatoüillois avec plus d'indifference encore, elle me tenoit pendant ce tems-là le Vit, & semblable à un Medecin qui tâte le poulx d'un criminel à qui l'on donne la question, & sur sa force ou sa foiblesse regle la dose qu'on doit lui donner : elle me branloit avec plus ou moins de vitesse proportionnément aux degres de lubricité qu'elle sentoait naître. Elle en vint

enfin à son honneur, je bandai, elle triomphoit, je voyois dans ses yeux petillans la joye que lui caufoit le retour de ma virilité : charmé moi-même de l'effet de ses caresses, je voulus sur le champ lui donner des marques de ma reconnoissance ; elle les reçût avec une fureur amoureuse dont la vivacité seconda si bien mon zele, elle me ferroit, s'agissoit, se lançoit avec des mouvemens si rapides & si passionnés, que je dechargeai sans presque m'être donné aucune peine, mais avec tant de plaisir, que je voulus du mal à mon Vit de l'obstacle qu'il avoit apporté par sa lenteur, à une jouissance aussi délicieuse.

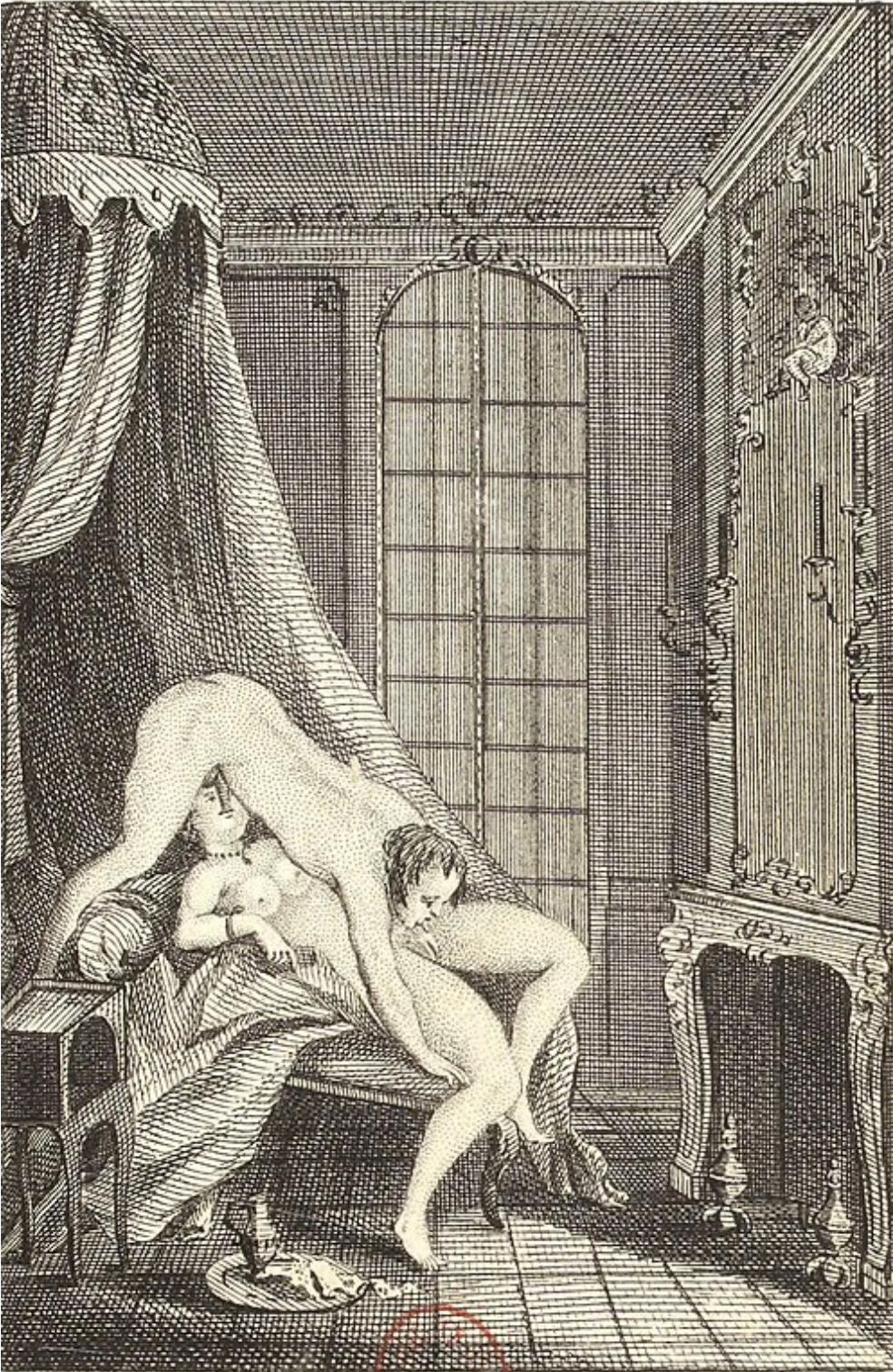
Il étoit tems de quitter ce gazon où nous venions de nous livrer à tous les transports de l'amour. Nous le quittâmes, & pour tromper la pénétration maligne de ceux, qui nous voyant échauffés comme nous l'étions, ne pourroient en soupçonner la cause, nous fîmes quelque tours dans le labyrinthe, & ces tours ne se firent pas sans causer. Que je suis contente de toi, mon cher Saturnin, me disoit Madame Dinville, & toi ? Moi, lui repondois-je, je suis enchanté des plaisirs que vous venés de me faire goûter ! Oüi reprenoit-elle, mais je ne suis gueres sage de m'être ainsi livrée à tes desirs, sauras-tu avoir de la discretion, Saturnin ? Je lui repliquai que je voyois bien qu'elle ne m'aimoit gueres, & qu'elle se repentoit des bontés qu'elle avoit eu pour moi, puisqu'elle me croyoit capable d'en abuser. Elle fut si contente de ma réponse que j'en aurois été sur le champ payé par le plus tendre baiser, si nous ne nous étions pas trouvés à l'entrée du parterre, & à portée d'être aperçus ; mais, sans me répondre, elle me serra la main contre son cœur, & me regarda d'un air de langueur qui me charma.

Nous allions extrêmement vite, la conversation étoit tombée, & je m'apercevois que Madame Dinville jettoit des yeux inquiets de côté & d'autre : je n'avois garde d'en penetrer la cause, je ne la soupçonnois pas, vous ne l'auriés pas soupçonnée vous-même, & vous ne vous seriez pas attendu, qu'après avoir travaillé comme nous l'avions fait, la Dame ne fut pas contente de sa journée. Ce n'étoit pourtant que l'envie de la couronner avec honneur, qui la rendoit si attentive, & qui la faisoit examiner si soigneusement si quelque indiscret domestique ne viendrait pas y mettre obstacle ; mais, dirés-vous, il falloit qu'elle eut le diable au cul ? D'accord ; elle venoit de fûcer ce pauvre petit Bougre, il n'en pouvoit plus, il étoit

rendu, cela est vrai ; mais comment a-t'elle fait pour le faire bander ? Oh, c'est ce que vous allés voir.

En garçon qui commençoit à savoir son monde, puisque j'y venois de faire une entrée assez brillante, j'aurois cru manquer à mon devoir, si je n'avois pas remis Madame Dinville dans son appartement ; cela fait, je me préparois à lui tirer ma révérence, & je croyois l'embrasser pour la dernière fois de la journée. Eh quoi, me dit-elle avec surprise, tu veux t'en aller, mon ami ? il n'est pas huit heures, va reste, je ferai ta paix avec ton Curé (je lui avois dit que j'avois changé de demeure, & que j'avois l'honneur d'être un des Pensionnaires de Monsieur le Curé) l'idée du Presbitero me faisoit baisser l'oreille, & je n'étois pas fâché que l'obligeante Madame Dinville m'épargnât une heure de dégoût. Elle me fit asseoir sur son Canapé, alla fermer la porte de sa chambre, & vint se mettre à côté de moi : aussi-tôt me prenant une main qu'elle pressoit dans les siennes, elle me regarda fixement & sans me parler. Je ne savois que penser de ce silence : elle le rompit ; tu ne te sens donc plus d'envie, me dit-elle ? L'impuissance ou j'étois de la satisfaire, me rendoit muet, l'aveu de ma foiblesse me coûtoit à faire, confus & désespéré, je baissois les yeux. Nous sommes seuls, mon cher Saturnin, reprit-elle, en me baisant avec des redoublemens d'amour qui ne me rendoient pas plus amoureux, personne au monde ne nous peut voir, deshabillons-nous, couchons-nous sur mon lit, viens, mon Fouteur, viens, allons nous mettre tous nus, va, je te ferai bien-tôt bander. Elle me prit dans ses bras, & me porta, pour ainsi dire, sur son lit : elle m'aida à me deshabiller, & sa promptitude secondant son impatience elle me vit bien-tôt dans l'état qu'elle desiroit, nud comme la main : je la laissois faire plutôt par complaisance que par l'idée du plaisir. Elle me renversa sur son lit, & se couchant sur moi, elle me couvroit de ses baisers, elle me suçoit le Vit, & auroit voulu le faire entrer jusqu'aux Couilles dans sa bouche, elle sembloit extasiée dans cette posture, elle me couvroit d'une salive blanche semblable à de l'écume ; mais elle employoit envain toute la chaleur de ses caresses pour ranimer un corps glacé par l'épuisement, à peine mon Vit se dressoit-il, & c'étoit si foiblement qu'elle n'en pouvoit tirer aucun service : elle courut aussi-tôt à une cassette d'où elle tira une petite fiole remplie d'une liqueur blanchâtre, qu'elle versa dans le creux de sa main, & m'en frotta les Couilles & le Vit à plusieurs reprises : va, me dit-elle alors avec un air de satisfaction, nos plaisirs ne sont pas encore passés : mon cher Saturnin, tu m'en diras tout-

à-l'heure des nouvelles. J'attendois avec impatience l'accomplissement de sa prediction : de petits piquotemens, que je sentoie déjà dans les Coüilles, commençoient à me faire entrevoir quelque possibilité dans la réussite de son secret : pour lui donner le tems d'operer, elle se deshabilloit à son tour ; à peine se fut-elle montrée nue à mes yeux, qu'une chaleur prodigieuse m'enflamma le sang, mon Vit banda, mais d'une force effroyable, & telle que je ne l'avois pas encore sentie. Je devins enragé, & m'élançant sur elle, à peine lui donnai-je le tems de se reconnoître, & de se mettre en posture, je la devorois, à peine lui laissois-je la respiration libre, je ne voyois plus, je ne connoissois plus rien, toutes mes idées étoient concentrées dans son Con. Arrête mon cher amour, s'écria-t'elle, en s'arrachant de mes bras, ne nous pressons pas, mon cher Roi, menageons nos plaisirs, & puisqu'ils ne peuvent durer qu'un instant, rendons-les si vifs & si délicieux que nous ne songions pas à leur durée : mets ta tête à mes pieds & tes pieds à la mienne, je le fis. Mets ta langue dans mon Con, ajoûta-t'elle, & moi je vas mettre ton Vit dans ma bouche : nous y voila, cher ami, que tu me fais de plaisir ! Dieux, qu'elle m'en faisoit aussi ! Mon corps étendu sur son corps, nageoit dans une mer de délices, je lui dardois ma langue le plus avant que je pouvois, j'aurois voulu y mettre la tête, m'y mettre tout entier ! Je suçois son Clitoris, j'allois jusqu'au fond puiser un nectar rafraîchissant, plus délicieux mille fois que celui que l'imagination des Poètes faisoit servir sur la table des Dieux par la Déesse de la jeunesse, à moins que ce ne fut le même, & que la charmante Hébé ne leur donnât son Conin à fucer ; si cela est, tous les éloges qu'ils ont donnés à cette boisson divine, sont bien au dessous de la réalité. Quelque critique de mauvaise humeur m'arrêtera ici tout court, & me dira, que buvoient donc les Déeses ? Elles suçoient le Vit de Ganimesdes.



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p. 152

Madame Dinville me tenoit le derriere ferré dans ses bras, & je pressois ses fesses dans les miens, elle me branloit avec la langue & avec les lèvres, & je

lui en faisois autant, elle m'avertissoit par de petites secouffes, & en écartant les cuisses, du progrès que le plaisir faisoit sur elle, & les mêmes signes qui m'échappoient, lui faisoient connoître celui qu'il faisoit sur moi, moderant ou augmentant la vivacité de nos caresses, nous plongeions & nous avançons celui qui devoit y mettre le comble ; il vint insensiblement : alors nous roidissans, nous ferrans avec plus de force, il sembloit que nous eussions ramassés toutes les facultés de notre ame pour ne nous occuper que des délices que nous allions goûter.

*Loin d'ici Fouteurs à la glace,
Dont le Vit effrayé d'aller jusqu'à deux coups,
Mollit au premier coup & deserte la place ;
Loin d'ici : mes transports ne sont pas faits pour vous.*

Nous déchargeâmes, en même-tems je pressai, dans ce moment je couvris tout le Con de ma Fouteuse, je reçus dans ma bouche le Foutre qui en fortoit, je l'avalai, elle en fit autant de celui qui fortoit de mon Vit, le charme se dissipa, & je ne gardai du plaisir que je venois d'avoir, qu'une legere idée, qui, en s'évanouissant comme l'ombre, ne me laissa que le desespoir de ne pouvoir le renouveler : tels sont les plaisirs.

Retombé dans le même état de degout & d'affoiblissement dont le secret de Madame Dinville m'avoit retiré, je la pressai d'y recourir encore. Non, mon cher Saturnin, me dit-elle, je t'aime trop pour vouloir te donner la mort, contente-toi de ce que nous avons fait. Je n'étois pas pressé de mourir, & un plaisir qu'il nous falloit acheter aux depens de la vie, n'étoit plus de mon goût : nous nous r'habillâmes.

J'étois trop content de ma journée pour négliger de prendre des assurances d'en passer encore de semblables ; Madame Dinville, qui n'étoit pas plus mal satisfaite que moi, me prevint : quand reviendras-tu, me demanda-t'elle en m'embrassant ? Le plû-tôt que je pourrai, lui repondis-je, mais jamais assez tôt pour mon impatience : demain, par exemple ? Non, me dit-elle en souriant, je te donne deux jours, reviens me voir le troisième, & le jour que tu viendras, continua-t'elle (en r'ouvrant la même cassette, d'où elle avoit tiré cette eau admirable, dont j'avois éprouvé la vertu, & en me donnant quelques pastilles qu'elle y prit) tu auras soin de manger cela : furtous,

Saturnin, fois discret, ne parle à personne de tout ce que nous avons fait. Je l'assurai d'un secret éternel, nous nous embrassâmes pour la dernière fois & je la laissai bien persuadée qu'elle venoit de recevoir l'offrande de mon pucelage.

Madame Dinville étoit restée dans son appartement : elle m'avoit avertie de faire en sorte que l'on ne m'aperçût pas, l'obscurité me favorisoit ; je traversois une antichambre, quand je me vis arrêté, par qui ? par Suzon. Sa vûë me rendit immobile, il sembloit que sa présence me reprochât les plaisirs que je venois de goûter, mon imagination d'intelligence avec mon cœur pour m'accabler, la rendoit témoin de tout ce que je venois de faire. Elle me prit la main, & demeura sans parler : la confusion me faisoit baisser la vûë. Inquiet cependant de son silence, je ne confiai qu'à mes yeux le soin de lui en demander la cause, je les levai sur elle : je m'aperçus qu'elle versoit des larmes ; ce spectacle me perça le cœur, Suzon y reprit dans le moment l'empire que les caresses de Madame Dinville lui avoient enlevés. Je ne pouvois concevoir que sa Maîtresse eut fasciné mes yeux & mon cœur au point de ne voir qu'elle, de n'être sensible qu'au plaisir d'être avec elle, & j'avois la simplicité de regarder comme l'effet de quelque sortilège, ce qui n'étoit pas celui de mon tempérament, & de l'attrait des plaisirs. Suzon, dis-je à ma Sœur, d'un ton pénétré, tu pleures, ma chère Suzon, tes yeux se couvrent de larmes quand tu me vois, est-ce moi qui les fait couler. Oüi, c'est toi, me répondit-elle, je rougis de te l'avouer, cruel Saturnin, oüi, c'est toi qui me les arrache, c'est toi qui me désespère & qui va me faire mourir de douleur. Moi, m'écriai-je, juste Ciel, Suzon, ose-tu me faire de pareils reproches ? Les ai-je mérités, moi qui t'aime ? Tu m'aime, reprit-elle, ah, je serois trop heureuse si tu disois vrai ! Mais peut-être viens-tu de jurer la même chose à Md. Dinville, si tu m'aimois, l'aurois-tu suivie ? N'aurois-tu pas trouvé un prétexte pour venir me trouver quand je suis sortie ? Vaut-elle mieux que moi ? Qu'as-tu fait avec elle pendant toute l'après-dînée, qu'as-tu tu dit, pensois-tu à Suzon, à une Sœur qui t'aime plus que sa vie ? Oüi, Saturnin, je t'aime, tu m'as inspiré pour toi une passion si violente, que je mourrois de douleur si tu n'y répondois pas. Tu te tais, poursuivit-elle, ah, je ne le vois que trop ! Ton cœur ne se faisoit pas de violence pour suivre une rivale que je vais haïr à la mort ; car elle t'aime, je n'en saurois douter, tu l'aime aussi, tu n'étois occupé que du plaisir qu'elle se promettoit, tu ne songeois guères à la douleur que tu m'allois causer, j'en suis encore pénétrée,

peux-tu la voir sans en ressentir toi-même ? Attendri par des reproches dont l'éloquente facilité me faisoit reconnoître les impressions de l'amour que je venois moi-même d'éprouver, en exprimant à Madame Dinville des sentimens qui, quoique momentanés, prenoient leur source dans mon cœur, & naissoient de la passion que ses caresses y avoient allumée. Suzon, repondis-je, tu déchires mon cœur par tes plaintes, cesse-les, n'accables pas ton malheureux frere, tes larmes le désespèrent, je t'aime plus que moi-même, je t'aime plus que je ne peux dire ! Ah, reprit-elle, tu me rends la vie, ne penfes donc plus qu'à moi, depuis hier toi seul m'occupes, ton image me suit partout, fois de même ; mais écoutes, Saturnin, si je consens d'oublier l'injure que tu m'as faite, ce n'est que sous la promesse que tu ne verras plus Madame Dinville, as-tu assez d'amour pour moi pour me la sacrifier ? Oüi, lui repondis-je, je te la sacrifie, tous ses charmes ne valent pas un seul de tes baisers : en lui disant cela, je l'embrassois, & elle ne rebutoit pas mes caresses : Saturnin, reprit-elle, en me serrant tendrement la main, fois sincere ; Madame Dinville aura exigé de toi que tu reviennes la voir : Quand t'a-t'elle dit de revenir ? Dans trois jours, lui repondis-je, & tu viendras, Saturnin, me dit-elle tristement ? Dites-moi ce qu'il faut que je fasse, lui repliquai-je, si je viens, ce ne sera que pour la désespérer par mon indifférence ; mais si je ne viens pas, qu'il en coûtera à mon cœur d'être si long-tems sans voir ma chere Suzon ! Je veux que tu reviennes, reprit-elle ; mais il ne faudra pas qu'elle te voye, je ferai semblant d'être malade, je resterai au lit, nous passerons la journée ensemble ; mais ajoûta-t'elle, tu ne fais pas où est ma chambre, suis-moi, je vais t'y conduire. Je me laissai mener : je marchois d'un pas tremblant, averti par un secret pressentiment du malheur qui alloit m'arriver. C'est ici, me dit Suzon, l'appartement que l'on m'a donné : auras-tu regret d'y passer la journée avec moi ? Ah, Suzon, lui repondis-je, quelles délices tu me promets ! Nous ferons seuls, ma chere Suzon, nous nous verrons continuellement, nous nous abandonnerons à tout notre amour : Suzon, conçois-tu ce bonheur comme moi ! Elle se taisoit, elle paroissoit enfoncé dans une profonde rêverie, je la pressai de s'expliquer : je t'entens bien, me repondit-elle d'un ton qui marquoit l'agitation de son ame ? tandis que nous ferons seuls, que nous nous livrerons à tout notre amour, ah, Saturnin, que tu parles de ce jour avec indifférence, & que les plaisirs qu'il te promet te touchent peu, si tu as la force de les attendre deux jours ! Je sentis toute la force de son reproche.

L'impossibilité de lui en prouver l'injustice, me mettoit au desespoir : une foule de réflexions cruelles vint se présenter à mon imagination, quels tristes retours sur les plaisirs que je venois de goûter avec Madame Dinville ! Je les maudissois, je les detestois, je me desolois : Ciel ! m'écriois-je au fond de mon cœur, je suis avec Suzon, j'aurois donné mon sang pour jouir de ce bonheur, j'y suis, & je ne puis en profiter, je suis épuisé, je n'ai pas même la force de former un desir ! Hélas, de quoi me serviroit-il d'en former, si je n'ai pas celle de les satisfaire. Au milieu de cette confusion de pensée, je me ressouvins des pastilles que Madame Dinville m'avoit données ; je jugeai que l'effet devoit en être semblable à celui de son eau, ne doutant pas qu'il ne fut aussi prompt, j'en avalai quelques-unes. L'espoir de défabuser bien-tôt Suzon me la fit embrasser avec une ardeur qui nous trompa tous deux : Suzon qui la prit pour un témoignage de mon amour, & moi qui la regardai comme une marque du retour de ma vigueur. Suzon abusée par l'idée du plaisir, qu'elle comptoit que j'allois lui donner, tomba sur son lit à demi pâmée. Quoique je me defiasse encore de moi-même, j'aurois cru l'accabler de douleur, si je ne m'étois pas mis en état de justifier l'espérance qu'elle venoit de concevoir : je me couchai sur elle, & collant ma bouche sur sa bouche, je lui mis mon Vit dans la main ; il étoit encore mou, mais je crus que son secours hâtant l'effet des pastilles, il seroit bien-tôt dans l'état où je le souhaitois : elle le ferroit, elle le remuoit : elle le branloit, & rien n'avançoit. Je fis des efforts cent fois plus grands que ceux que je venois de faire avec Madame Dinville. J'avois beau faire, un froid mortel m'avoit glacé le corps : c'est Suzon, disois-je, c'est ma chère Suzon que j'embrasse, & je ne bande pas ! je baise ses Tetons, ses deux charmans Tetons que j'idolâtrois hier, ne sont-ils plus les mêmes aujourd'hui ? ils n'ont rien perdu de leur rondeur, de leur dureté, de leur blancheur : cette peau que je touche est aussi douce & aussi belle qu'elle l'étoit quand sa vûë m'enchantoit : ses cuisses, que je presse contre mes cuisses, ne sont-elles pas brûlantes comme elles l'étoient hier ? elle les écarte, j'ai le doigt dans son Con, hélas ! & je n'y peux mettre que le doigt ! Suzon soupieroit de ma foiblesse, je maudissois le funeste present de Madame Dinville, je m'imaginois qu'elle avoit prévu ce qui devoit m'arriver en sortant de chez elle, & que, pour me désespérer, elle avoit voulu achever avec ses pastilles l'épuisement où elle m'avoit mis. L'opiniâtreté de ma froideur confirma si bien cette pensée, que quelque honte que j'envisageasse à avouer mon impuissance à Suzon, j'étois prêt à le faire, quand je sortis d'embarras

d'une manière à laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre. On va penser que l'amour fit tout-à-coup un miracle en ma faveur, que je bandai, que j'enconnai, que je foutis : point du tout ; une main invisible, ouvrant avec fracas les rideaux de mon lit, vint m'appliquer le plus épouvantable soufflet que j'eusse senti de ma vie. Effrayé de cet étrange accident, je n'eus pas la force de crier ; à peine eus-je celle d'ouvrir la porte & de fuir, laissant là Suzon exposée à la fureur du spectre, car je ne doutois pas que ce n'en fut un. Je sortis du Château en diligence, & je tremblois encore dans mon lit, où je m'étois mis en arrivant chez le Curé à qui je fis un récit détaillé d'un spectacle que je n'avois pas eu, & que mon imagination troublée me faisoit croire à moi-même véritable. Je n'en imposai au Pasteur que sur le lieu de la scène, que je n'eus garde de mettre dans la chambre de Suzon.

La frayeur jointe à l'épuisement, me jeta dans un abattement qui me procura un profond sommeil. Je me reveillai le lendemain avec le même accablement : je voulus me lever, il me fut impossible. Surpris d'une lassitude que je ne pouvois attribuer qu'à l'exercice de la veille, quoiqu'alors dissipé par la vivacité de l'action, je ne l'eusse pas sentie, je connus pour la première fois combien il est nécessaire de se ménager dans les transports amoureux, & ce que coûte une complaisance trop aveugle pour les desirs de ces Sirenes voluptueuses, qui vous sucent, qui vous rongent, & qui ne vous lâcheroient qu'après avoir bu votre sang, si leur intérêt, soutenu de l'espérance de vous attirer encore par leurs caresses, ne les retenoit. Pourquoi ne fait-on ces réflexions qu'après coup ? En amour la raison n'éclaire jamais que notre repentir.

Le repos avoit insensiblement effacé de mon esprit l'impression des idées lugubres que la frayeur y avoit tracées ; mais devenu tranquille sur mon compte, mon cœur n'en ressentit que plus vivement les inquiétudes que lui caufoit l'incertitude du sort de Suzon. Je me représentois avec un frisson d'horreur, l'état où je l'avois laissée. Elle sera morte, disois-je tristement, timide comme je la connois, il n'en falloit pas tant pour lui donner la mort. Elle n'est donc plus, continuois-je, accablé par cette réflexion cruelle ! Suzon n'est plus ! Ah, Ciel ! Mon cœur, que ces douloureuses pensées avoient ferré d'abord, s'ouvrit bien-tôt après à un torrent de larmes, & j'en verfois encore, quand je vis entrer Toinette qu'on avoit instruite de ma maladie. Sa vûe m'épouvanta : je tremblois qu'elle ne vint me confirmer un malheur dont je

ne doutois plus, & je mourois d'envie de me l'entendre répéter de sa bouche : il n'en fut pas question, & son silence sur ce sujet joint à celui de tout le monde, me fit croire que ma douleur pouvoit être sans fondement. J'en vins jusqu'à penser que Suzon en avoit peut-être été quitte, comme moi, pour la frayeur.

Le chagrin que j'avois ressenti de sa mort, fit place à la curiosité de savoir ce qui s'étoit passé dans sa chambre après mon départ ; mais c'étoit une curiosité que je ne pouvois satisfaire qu'après mon rétablissement.

Les deux jours de repos que Madame Dinville m'avoit accordées, étoient expirés, nous étions au troisième, & quoique je commençasse à me sentir une vigueur qui m'assuroit de ma guérison, je ne fus nullement tenté de lui aller chercher de l'exercice au Château : le souvenir de ce qui m'y étoit arrivé agissoit encore si puissamment sur mon imagination, qu'il étouffoit mes desirs avant leur naissance. Je ne songeois cependant qu'avec chagrin à l'obstacle que cette funeste aventure avoit mis aux plaisirs que je m'étois promis d'avoir avec Suzon. Cette reflexion me fit penser aux pastilles de Madame Dinville, & uniquement dans la vûë d'éprouver jusqu'à quel point elles pourroient faire monter ma nouvelle vigueur, j'en mangeai ce qui me restoit. Je ne dirai pas si leur effet fut vif ou lent ; mais après avoir dormi d'un profond sommeil, occasionné ou non par cette drogue luxurieuse, je me reveillai par la force de l'érection que je sentoais. J'en aurois été effrayé, & j'aurois craint que mes nerfs, dont la tension prodigieuse me faisoit une vive douleur, ne se rompiissent, si je n'eusse éprouvé presque la même chose chez Madame Dinville. J'étois fort embarrassé : qu'on rie de mon embarras : que l'on me dise, si l'on veut ; hé quoi, brave Dom-Bougre, n'aviés vous pas quatre doigts & le pouce à la main, secours certain & infaillible contre l'intempérance de la chair ? Demandés plutôt à ces caffarts de Prêtres, à ces Hypocrites, qui portent la mortification sur leurs faces blêmes & hideuses, & la luxure, la paillardise la plus sensuelle dans leur cœur corrompu. Comment font-ils ? On ne trouve pas toujours un Bordel, une Devote sous sa main ; mais on a toujours un Vit, ils s'en servent, ils se branlent jusqu'à se faire venir cette couleur pâle, que les fots prennent pour l'effet de leurs austérités, que vous serviés-vous de la même recette, n'est-elle pas souveraine ? Je le savois : mais il n'y avoit pas long-tems qu'il m'étoit arrivé de me trouver brisé, moulu, impotent, pour m'en être un peu trop donné ; je me sentoais des

dispositions à m'en donner encore peut-être un peu plus que de raison, & je n'étois pas fort curieux de me revoir dans le même état. J'étois en garde contre la tentation, je me contentois de me *branloter*, de donner de tems en tems quelques petites secouffes, de faire venir le plaisir jusqu'à ma portée, & de m'arrêter tout-à-coup, puis de recommencer, & cela m'amusoit. Le plaisir n'est pas si grand que quand vous faites le cas ; mais vous avés la faculté de le répéter autant de fois que vous le jugés à propos. Votre imagination se joue, voltige sur tous les objets qui vous ont charmés les yeux : c'est la brune, c'est la blonde, c'est la petite, c'est la grande, avec un coup de poignet vous foutez toute la terre : vos desirs ne connoissent pas l'intervalle des conditions, ils vont jusques sur le trône, & les beautés les plus fieres, forcées de céder, vous accordent tout ce que vous leur demandés : du trône vous descendés rapidement à la griffette : vous vous représentés une fille timide, qui n'a pas encore essayé des plaisirs de l'amour, qui ne connoît la nature de vos desirs que par ceux qu'elle ressent ; vous lui donnés un baiser sur la bouche, vous la voyez rougir, vous levés sans obstacle un mouchoir qui vous cachoit une gorge naissante, qui palpite, qui soupire : vous descendés plus bas, vous trouvés un petit Conin chaud, brûlant, vous lui faites faire une résistance que l'intérêt de votre plaisir augmente, diminue, fait évanouir à son gré.

Le plaisir est d'un naturel vif & semillant : s'il étoit possible de le comparer à quelque chose, je le comparerois à ces feux qui sortent brusquement de la terre, & qui s'évanouissent au moment que votre œil, frappé par l'éclat de leur lumière, cherche à en pénétrer la cause. Oüi, voila le plaisir, il se montre & s'échape, l'avés-vous vû ? Non : les sensations qu'il a excités dans votre ame, ont été si vives, si rapides, qu'anéantie par la force de son impulsion, elle s'est trouvée dans l'impuissance de le connoître. Le vrai moyen de le tromper, de le fixer, de le forcer à demeurer avec vous c'est de badiner avec lui, de l'appeler, de le confiderer, de le laisser échaper, de le rapeller, de le laisser fuir encore pour le retrouver ; enfin en vous livrant tout entier à ses transports.

J'étois dans cette occupation, la nuit étoit déjà fort avancée, j'allois finir mon badinage, pour m'abandonner au sommeil, quand, malgré l'obscurité, j'entrevis quelqu'un en chemise qui passoit aux pieds de mon lit, & qui disparut dans l'instant. Je fus moins effrayé que reveillé par une pareille

vilion. Je pensai que c'étoit cet Abbé dont je vous ai parlé dans le portrait de Mademoiselle Nicole : c'est lui, dis-je en moi-même, oùi, c'est lui ; où va ce Bougre-la ? Foutre Nicole : ira-t'il tout seul ? Non parbleu, car je le vas suivre. Je me jette en bas du lit : j'étois en habit de combat, c'est-à-dire en chemise, je savois les êtres. Je gagnai un petit coridor où étoit la chambre de la belle, je marchois à tatons, & j'entrai à tatons dans une chambre dont la porte n'étoit pas fermée ; je la repoussai, & je m'approchai avec beaucoup de circonspection, du lit où je croyois nos amants occupés à prendre leurs ébats. J'allongeai la tête, en prêtant une oreille attentive, j'attendois que leurs soupirs m'aprirent si mon tour tarderoit long-tems à venir. J'entendois respirer quelqu'un, mais ce quelqu'un paroissoit être seul. Ne seroit-il pas venu, dis-je alors bien étonné ? Non assurément il n'y est pas, pourfuivois-je, en redoublant d'attention, il n'y est pas ; oh parbleu, Monsieur l'Abbé, vous n'en tâterés, ma foi, que d'une dent. Dans le moment je coulai la main entre les jambes de ma belle dormeuse, & & je me hazardai à lui donner un baiser sur la bouche. Ah, me dit-on, d'une voix basse, que vous vous êtes fait attendre, je dormois, montés donc : ma foi je montai dans le lit, & bien-tôt sur ma Vénus. Elle me reçût assez froidement dans ses bras : je fus sensible à cette marque d'indifférence, qu'elle s'imaginoit donner à un amant que je croyois aimé tendrement. Je m'applaudissois de l'heureux succès que la fortune avoit pris soin de donner à mes desirs, & je la remerciois du moyen qu'elle me procuroit de tirer une vengeance aussi douce des mépris de ma tigresse, je la baisois à la bouche, je lui pressois les yeux avec mes lèvres, je me livrois à des transports d'autant plus vifs, qu'on leur avoit toujours refusé la liberté d'éclater. Je lui maniois les Tetons, cette gorge charmante (assurément Nicole en avoit une des plus belles) ferme, élevée, grasse, blanche, des Tetons bien séparés, bien formés, durs, en un mot, une gorge accomplie. Je nageois sur un fleuve de délices, enfin j'achevai un ouvrage que j'avois souhaité tant de fois faire avec cette Divinité. Je lui en donnai une si bonne dose, qu'il me parut par ses hélas, les exclamations & les transports, qu'elle ne s'attendoit pas d'être si bien regalée. A peine eûs-je fourni ma carrière, que ne me sentant que plus animé par cette première course, je repris du champ, & par une seconde, qui ne fut pas moins vigoureuse que la première, je donnai une nouvelle matière à ses éloges : je l'avois mise en goût, & je jugeai, aux caresses, aux noms tendres qu'elle me prodiguoit, qu'elle n'attendoit qu'une troisième preuve de valeur pour mettre

cette nuit au-dessus de toutes celles qu'elle disoit que nous avions passées ensemble. Quoique je sentisse encore mon fournement assez bien garni, pour lui donner cette satisfaction, la crainte d'être surpris par l'Abbé, amortit un peu mon courage. Je ne savois à quoi attribuer sa lenteur : je ne pouvois en accuser qu'un changement de résolution : sur cette pensée, je crus que je pouvois reprendre haleine, & ne pas précipiter mes coups comme je venois de le faire.

Deux décharges abbatent un peu les fumées de l'amour, l'illusion se dissipe, l'esprit rentre dans ses fonctions, les nuages, dont la force de la passion l'obscurcissoit, s'évanoüissent, les objets cessent alors d'être ce qu'ils étoient, l'esprit leurs assigne leur véritable prix. Les belles y gagnent, les laides y perdent, tems pis pour elles ; je voudrois, en passant, donner un conseil à celles-ci. Laides, quand vous accordés vos faveurs à quelqu'un, ménagés-les, ne l'en accablés pas : quand on n'a plus rien à desirer, on ne desiré plus ; la passion s'éteint par une jouissance trop complete. Prenés-y garde, vous n'avés pas les mêmes ressources qu'une belle à qui ses charmes promettent un prompt retour de ces desirs qu'elle vient d'assouvir, qu'elle vient de voir éteindre, & que le moindre sourire, la moindre caresse va rallumer avec plus de feu.

La réflexion que je viens de faire quadre le mieux du monde avec ce que j'éprouvai. Je m'amusois à parcourir avec la main les beautés de ma Nimphe, j'étois surpris de trouver une différence dans les mêmes choses que je maniois actuellement, & que j'avois maniées un moment auparavant. Ses cuisses qui m'avoient parues douces, fermes, remplies, unies, étoient devenuës ridées, molles, fêches, son Con n'étoit plus qu'une Conasse, ses Tetons, que des Tétasses, ainsi du reste. Je ne pouvois concevoir un pareil prodige, j'accusois mon imagination de s'être refroidie, je voulois du mal à ma main du rapport trop fidelle qu'elle lui faisoit ; ce n'est pas que ces témoignages incertains m'eussent empêché de livrer un troisième assaut. J'allois m'y presenter, & déjà on se preparoit à le recevoir, quand nos oreilles furent frappées par un charivari qui se fit entendre dans la chambre voisine, que je prenois pour celle de la Dame Françoisé, notre vénérable gouvernante. Ah le chien, crioit une voix enrouée, ah la misérable ! Ah la... A ces mots ma mignonne, que j'étois prêt d'enconner, me repoussant, me dit ; ah mon Dieu ! que fait-on à notre fille ? Est-ce qu'on la tuë ? Allés donc voir. Je ne

repondois pas, frappé du discours que l'on venoit de me tenir, je ne savois où j'en étois : notre fille, disois-je, Nicole auroit-elle une fille. Le bruit continuoit, & l'on continuoit de me presser d'aller au secours, je ne m'en remuois pas davantage, on s'impatiente, on court au fusil, on allume de la chandelle, &, à la faveur de la lumière, je reconnois, le dirai-je, la Dame Françoisse, cette vieille... Ah ! quand je me rapelle ce défagréable moment, je demeure encore pétrifié, comme je le fus à la vûe de ce fantôme. Je vis bien que je m'étois trompé de porte, & je me mordois les doigts dans la rage où j'étois de me voir la dupe de ce misérable Abbé, ou plû-tôt de mon impatience qui ne m'avoit pas permis de faire attention à la disposition des lieux. Je jugeai que Monsieur le Curé s'étant aparemment trouvé en humeur de s'ébaudir cette nuit-la avec sa gentille chambrière, l'avoit avertie de se tenir prête pour la danse, & que c'étoit ce qui m'avoit attiré le tendre reproche que la Dame, qui me prenoit pour le Pasteur, m'avoit fait sur ma lenteur à me rendre à mon poste ; que le Saint Prêtre, pour éviter le scandale, avoit attendu que la nuit fut plus avancée pour tenir à sa beauté la parole qu'il lui avoit donné, & que trompé par l'obscurité de la nuit, il étoit tombé dans la même erreur que moi, ou peut-être que trouvant la porte de la chambre de sa chere nièce ouverte, la tendresse l'avoit fait courir à son lit où il l'avoit trouvée plus occupée qu'elle ne devoit l'être que frappé de l'idée d'infamie dont elle couvroit son front respectable, il s'étoit jetté à travers les combatans, & leur avoit dit à tous les deux plus que leur nom, & même donné des témoignages de sa colere plus fort que jeu. Mais le bruit redouble, ils s'étranglent, quel tintamare effroyable, hé vîte, Madame Françoisse, volés sur le champ de bataille, l'honneur, l'amour, la curiosité, la tendresse maternelle, tout vous en fait une loi : allés separer des ennemis si chers, & dont la mort vous feroit mourir de douleur ; mais au nom de Dieu, laissez la porte ouverte pour que je puisse me sauver : oh la chienne, elle la ferme à double tour ! Malheureux Saturnin, comment vas-tu faire, comment vas-tu t'échaper ? La Dame Françoisse va s'apercevoir que ce n'est pas avec le Curé qu'elle a eu affaire, le Curé va entrer ici, il va te trouver, ah, pauvre diable, quel orage de coups va fondre sur ta peau ! Tu payeras pour les autres. Telles étoient les pensées qui m'agitoient tandis qu'on chamailloit dans la chambre voisine. J'avois essayé d'ouvrir la porte, mais inutilement : réduit à pleurer ma malheureuse situation, je m'y abandonnois lâchement, insensé que j'étois, comme si je n'eusse pas déjà éprouvé que telle est la condition des hommes,

que leurs biens & leurs maux ont une liaison si étroite, se suivent de si près qu'au sein du malheur même on ne doit pas désespérer de son bonheur ; que souvent au moment que vous vous croyés accablé par les coups redoublés du sort en courroux, le hazard fait éclore de votre malheur les jours les plus rians & les plus fortunés. O Divine Providence ! c'est en vertu de tes sages décrets que nous voyons opérer ces merveilles, & cette vicissitude étoit sans doute nécessaire pour corriger le desordre de nos passions.

Au moment que caché sous le lit, où je m'étois réfugié, je me livrois au désespoir, la fortune tournoit sa rouë ; le bruit n'avoit fait qu'augmenter à la vûe de ladite Françoise, à qui le chandelier étoit tombé des mains à l'aspect du Curé qu'elle croyoit dans sa chambre : elle prit celui qu'elle voyoit pour un spectre. Qu'on se peigne cette scène, si j'en avois été témoin, j'en épargnerois la peine ; mais la connoissance des parties me met en état de fournir des idées qui peuvent contribuer à la perfection du tableau. Qu'on se figure, si l'on veut, Monsieur le Curé, nud en calçons, un bonnet gras sur la tête, ses petits yeux étincelans, sa grande bouche écumante, frapant comme un sourd sur l'Abbé & sur la nièce. Qu'on se représente ces deux tendres Amans, la belle tremblante & s'enfonçant le plus qu'elle peut dans son lit pour se dérober aux coups, l'Abbé tantôt se cachant sous la couverture, & tantôt tirant la tête hors du lit, & allongeant de vigoureux coups de poingt sur la physionomie du Pasteur qui rugit. Qu'on se trace la figure d'une Megere en chemise, qui, la chandelle à la main, s'approche du lit, veut crier, & au même moment demeure interdite, la bouche béante, les yeux égarés, & tombe de frayer sur une chaise, après avoir laissé tomber sa lumière.

L'Abbé, autant que j'en fus juge par le silence qui regna tout-à-coup, craignant d'être reconnu, s'étoit élancé hors du lit, & avoit voulu gagner le large. Le Pasteur l'avoit suivi en courant après lui. Dans le moment j'entendis ouvrir ma porte avec précipitation & sur le champ la refermer avec la même vitesse. Je tremblois : on vint se coucher sur le lit, nouveau sujet de frayeur : je croyois que c'étoit Françoise, & que le Curé alloit bien-tôt venir. La feuille n'est pas plus agitée par le vent que mon cœur l'étoit alors par la crainte. Cependant tout étoit calme, & cette Françoise qui étoit sur le lit, pleuroit, & jettoit de profonds soupirs. Tout cela mettoit mes idées dans une confusion incroyable. Que penser de ces pleurs ? Pourquoi Françoise pousse-t'elle des soupirs ? Pourquoi est-elle revenue ? Le Curé viendra-t'il, ne

viendra-t'il pas ? Ah, que l'incertitude est une peine cruelle ! Il me venoit de tems en tems des envies de sortir ; mais la crainte d'être rencontré par le Pasteur me retenoit toujours dans mon poste : j'en sortis à la fin, j'allois m'évader, le diable m'arrêta, j'entendois quelque chose au fond de mon cœur qui me disoit : tu vas te coucher, nigaud, & tu bandes encore : tu as le courage d'abandonner Françoisse à son chagrin, tu crains de la consoler, c'est bien la moindre chose que tu lui doive : elle t'a accablé de caresses si tendres, refuseras-tu d'essuyer ses larmes ? Elle est vieille, d'accord, laide, soit : mais n'a-t'elle pas un Con, nigaud ; ma foi, Seigneur Diable, vous aviez raison.

*Un Con n'est jamais qu'un Con,
Quand on bande tout est bon.*

Va, va, continua la voix intérieure, l'orage est passé, il n'y a plus rien à craindre, remets-toi dans le lit. Je succombai à la tentation, je m'y remis ; je commençai par me coucher avec beaucoup de discrétion sur le bord ; mais toute ma politesse ne pût arrêter un cri de frayeur qui partit, & fut dans l'instant étouffé par la crainte d'être entendu : je sentis qu'on se retiroit dans le coin du lit. Une pareille façon d'agir augmentoit ma surprise : je crus que je la ferois bien-tôt cesser en expliquant mes intentions, & cette explication fut de porter la main entre les cuisses de ma vieille : elles étoient redevenues tout ce qu'on pouvoit les souhaiter pour exciter les plus vives émotions, plus douces & plus fermes qu'elles ne me l'avoient encore paru. Ma main ne s'y arrêta pas long-tems, quelque plaisir qu'elle y sentit, elle passa au Conin, je dis Conin, & non pas Conasse, parce que ce n'en étoit plus une, la Mote, le ventre, les Tetons, la gorge, tout étoit devenu aussi doux, aussi uni, aussi élastique qu'à une jeune fille : je maniois, on me laissoit faire, je baisois, je suçois avec toute la vivacité que l'idée de jeune & de jolie peut inspirer, point de résistance. Au contraire mon feu rallumoit celui de la belle : elle cessoit de soupirer, & se rapprochoit insensiblement de moi, je m'aprochois d'elle, je fus bien-tôt en état de lui faire sentir que je savois changer des soupirs de tristesses en soupirs d'amour. Je l'enconnai, ah, me dit-elle alors, mon cher Abbé, quel hazard a pû te conduire ici ? Que ton amour va me coûter de larmes ! Ce tendre discours m'auroit arrêté tout court, si le transport qui m'animoit m'eût permis de faire autre chose que sentir, que serrer tendrement ma Nimphe, que répondre aux vives caresses dont elle m'accabloit par des

caresses aussi vives, que confondre mes soupirs avec les siens, & de sceller enfin par des élancemens de volupté réciproques, les délices qui les avoient précédés.

L'extase finit : je me rapellai les paroles qu'on venoit de m'adresser. Où suis-je, dis-je alors ? Est-ce avec Françoise ? Quelle différence entre le plaisir que je viens de goûter & celui que j'ai déjà goûté ! mais elle me prend pour l'Abbé, elle me dit que mon amour va lui coûter des larmes, partageroit-elle avec Nicole les hommages de ce faquin-la ? Elle est apparemment jalouse, la bonne Dame : elle croyoit posséder toute seule le cœur de son mignon. Pourquoi est-elle vieille, pourquoi est-elle laide ? Malgré sa laideur, j'eus encore assez de hardiesse pour m'exposer au désagrément de l'examen dont je m'étois si mal trouvé après les premiers coups. Ma main impatiente brûloit de retourner sur son corps sec & décharné, & quoique je sentisse que le dégoût seroit le prix de mon imprudence, & que, si je voulois encore courir une poste, le meilleur parti étoit d'attendre le retour de ma vigueur sans le précipiter par un badinage qui pourroit bien au contraire l'éloigner. Je hazardai de porter la main ; mais, ô surprise délicieuse ! Je retrouvai par-tout la même fermeté, le même embonpoint, la même chaleur ; la même douceur ; que veux dire ceci, repris-je alors, est-ce Françoise, ne l'est-ce pas ? Non assurément, ce ne peut-être que Nicole. O Ciel ! c'est Nicole ! J'en ai pour garand le plaisir qu'elle m'a déjà donné, & la continuation de ce plaisir que je ressens encore à la toucher. Elle se sera échappée de son lit, elle aura profité de la foiblesse de Françoise pour venir se placer ici comme dans un refuge, elle s'imagine que son Amant est aussi venu s'y cacher. Je retrouvais dans cette explication, l'interprétation toute naturelle des paroles qu'elle m'avoit adressées. Rempli de cette pensée, je sentis les desirs qu'elle m'avoit autrefois inspirés, renaître avec plus de force : le croiras-t'on, j'eus regret aux plaisirs que je croyois n'avoir eu qu'avec Françoise, parce que c'étoit autant de diminué sur ceux que j'allois goûter avec Nicole. Je me mis bientôt en état de recompenser le tems perdu. Ma chere Nicole, lui dis-je, en la baissant tendrement, & en tâchant de contrefaire la voix de l'Abbé, de quoi t'occupes-tu ? Peux-tu te laisser aller à la tristesse, quand l'heureux hazard, qui nous rassemble, veut que nous nous livrions à tout notre amour ? Foutons, ma chere enfant, noyons notre malheur dans le Foutre. Que tu me fais de plaisir, me repliqua-t'elle, en repondant à mes caresses, ta douleur augmentoit la mienne : oui profitons du seul moyen que nous ayons de nous

consoler ; arrive tout ce qui pourra, tant que j'aurai cela dans la main, continua-t'elle, en me prenant le Vit, je ne craindrai pas la mort même, n'appréhende pas qu'on vienne nous interrompre, j'ai retiré la clef, ils ne peuvent entrer qu'en jettant la porte en dedans. Charmé de cette heureuse précaution, qu'il sembloit que l'amour même, qui prenoit soin de mes intérêts, lui eût inspirée, je la caressai avec un nouveau plaisir : mon Vit, qu'elle tenoit toujours dans sa main, étoit d'une roideur qui l'enchantoit : vîte donc, lui dis-je, mets-le dans ton cher Conin, Nicole, que tu me fais languir ! Elle ne se pressoit pas, elle continuoit de serrer mon Vit, & paroissoit surprise de sa grosseur, qu'elle prenoit pour l'effet de ses caresses. Je voulus le mettre moi-même ; attens, mon cher ami, me repondit-elle, en me pressant dans ses bras, laisse-le devenir encore plus gros & plus long ; ah je ne l'ai jamais vû si beau, est-il augmenté cette nuit ? (L'Abbé n'étoit pas aparament si bien partagé que moi des dons de la nature). J'aurois ri de la pensée de Nicole, si je n'avois pas été en humeur de faire autre chose. Ah, que je vais avoir de plaisirs, reprit-elle, en se le mettant ! Pousse, cher ami, pousse. Il n'étoit pas besoin de me le dire, j'enfonçai, & m'apésantissant sur sa gorge, sur son sein, je le couvrais de baisers de feu, je restois immobile, j'y mourois ; fais donc, me dit Nicole, en se remuant avec des transports qui me tiraient de mon assoupissement extatique, fais donc. Je me mis aussi-tôt à lui allonger des coups de cul, des coups de Vit, qui lui alloient, disoit-elle, jusqu'au cœur. Que ceux qu'elle me rendoit alloient bien plus loin ! Ils portoient le feu, ils me lançoient des torrens de délices jusqu'aux parties les plus reculées de mon corps ! O décharge ! tu es un rayon de la Divinité, ou plutôt n'es-tu pas la Divinité même ! Pourquoi ne meur-t'on pas dans tes transports ? La Mere du Dieu des Buveurs ne mourut-elle pas, quand Jupiter cédant à ses instances, la foutit en Dieu ; car ne vous y méprenés pas, Messieurs les Mytologistes, ce n'est pas l'apareil, l'éclat, ni la Majesté du Souverain des Cieux, qui ravirent le jour à Semele, c'est le Foutre embrasé qui sortoit de son Vit. Mahomet, je suis ta loi, je suis ton plus fidèle Croyant ; mais tiens-moi parole, fais-moi jouïr pendant mille ans des embrassemens continuels du plaisir toujours renaissant de la décharge délicieuse que tu promets à tes fidèles avec tes *Houris*, rouges, blanches, vertes, jaunes, la couleur n'y fait rien, que je décharge, c'est tout pour moi ^[1].

Nicole étoit enchantée de moi, j'étois enchantée de Nicole. Quelle différence entre une vieille & une jeune ! Une jeune le fait par amour, une

vieille ne le fait que par habitude. Vieillards laissés la Foutrie à la jeunesse, c'est un travail pour vous, c'est un plaisir pour elle.

Mon Vit plus dur qu'il ne l'étoit avant l'action, restoit dans son étui sans s'amolir. Nicole me feroit avec plus de feu, & le même feu qui m'animoit, me la faisoit serrer avec plus de roideur encore : elle ne m'auroit pas lâché pour un trône, je ne l'aurois pas quittée pour l'empire de l'univers. Bien-tôt un mouvement nous fit recourir après ce que nous venions de perdre ; l'imprudence est le partage de l'amour, le bonheur vous ébloût, vous en êtes trop occupés, pour penser qu'il peut s'évanoûir. Nous nous trahîmes par nos transports : le lit étoit apuyé contre la cloison de la chambre voisine, nous ne songions pas que François étoit dans cette chambre ; qu'elle pouvoit se reveiller au bruit que nous faisions par les secousses indiscrettes que nous donnions au lit, qui frappant contre cette cloison, l'eût bien-tôt mise au fait de ce qui se passoit dans sa chambre. Plus vite que l'éclair, elle accourt à la porte, point de clef ; comment faire ? Appeler Nicole, elle le fit. A cette voix terrible, nous fûmes glacés d'effroi, nous nous arrêtâmes tout court, & la vieille cessa de crier ; mais nous cessâmes bien-tôt d'être sages. Trop animés pour rester long-tems dans une inaction aussi gênante, nous reprîmes notre ouvrage : mais quoique nous le fissions avec toute la discrétion possible, la vieille qui avoit l'oreille au guet, ne prit pas le change : elle demêla dans le bruit sourd de nos soupirs, & des mots interrompus qui nous échapoient, le motif de notre silence ; nouveau tapage : Nicole, crioit-elle, en frappant contre la cloison, misérable Nicole, finiras-tu ? Nouvelles allarmes de notre part ; mais me mettant bien-tôt au-dessus de la crainte, je dis à Nicole que, puisque nous étions découverts, il étoit inutile de nous gêner. Elle aprouva par son silence cette résolution courageuse, &, me donnant elle-même le premier coup de cul, en me remettant sa langue dans la bouche, elle me piqua d'honneur, & tels que de généreux guerriers, qui bravans dans leurs lignes le feu d'une artillerie meurtrière, braquée contre eux sur un rempart, continuent tranquillement leur ouvrage, & rient du bruit impuissant du canon qui gronde sur leurs têtes, nous travaillâmes intrépidement au bruit des coups que François donnoit contre la cloison. Nous achevâmes, & soit que l'interruption, soit que le bruit que la vieille faisoit encore, eût donné une pointe de vivacité à nos plaisirs, nous nous avouâmes reciproquement que nous n'en avions pas encore goûtés d'aussi vifs.

Le faire cinq fois en fort peu de tems, ce n'étoit pas mal s'en tirer pour un convalescent, convalescent encore de quelle maladie ! Je sentoie cependant que je n'étois pas tout-à-fait hors de combat : il falloit avoir de la sagesse pour ne pas se laisser aller ; je l'eus cette sagesse, je triomphai de mon envie. Il faut pourtant convenir que la reflexion eût bonne part dans ma modération ; la Dame Françoisse pourroit à la fin s'impatienter de ce petit manège, des honnêtes remontrances passer aux cris des cris, que fais-je, sonner le toccin sur nous, on peut-être venir faire sentinelle à notre porte, s'exposer au risque d'être arrêtés au passage, mauvaise affaire, rester dans la chambre alliégés jusqu'au jour, au bout du compte, il auroit fallu sortir, comment ? nuds : cela n'auroit pas été honnête, un jeune homme, une jeune fille dans cet équipage-là. Le parti le plus sûr étoit de faire une prompte retraite : je la fis ; mais avant que de gagner mon lit, je jugeai prudemment que je ne serois qu'un sot, si je laissois subsister dans l'esprit de Nicole l'opinion trop avantageuse que j'y avois fait naître sur le compte de l'Abbé, il en auroit trop coûté à mon amour propre de faire à ce marouffle le sacrifice de la gloire que je venois d'acquérir sous son nom. De la vanité à moi, cela vous fait rire, Lecteur, n'est-il pas vrai ? J'aurois voulu vous voir à ma place. Je vous suppose rival comme je l'étois, & sensible au plaisir de vous vanger, je gage que vous auriez été aussi fat que moi, & que vous auriez dit, comme je le fis : ma belle Nicole, vous ne devez pas être mécontente de moi ? Là-dessus elle vous auroit assuré que son cœur étoit charmé. N'est-il pas vrai, auriez-vous repris, que vous n'en attendiez pas tant d'un petit drole, que vous avés toujours méprisé : vous aviez tort, & il ne méritoit pas le traitement que vous lui avés fait ; car vous voyés que les petits valent bien les grands ; adieu, ma chere Nicole, je m'appelle Saturnin, pour vous servir : vous l'auriez embrassée, & puis vous l'auriez laissée là, bien étourdie de votre compliment : vous auriez gagné la porte, vous l'auriez ouverte (on avoit laissé la clef dans la serrure) & vous auriez été vous recoucher tranquillement dans votre lit. Dieu veuille que vous l'eussiez fait aussi heureusement que moi.

Frapé de la bizarrerie des aventures qui venoient de m'arriver, j'attendois avec impatience que le jour vint m'apprendre quelles seroient les suites d'une nuit aussi singuliere : j'étois charmé du désastre de l'Abbé, & de ma bonne fortune. Comme personne (excepté Mademoiselle Nicole sur la discrétion de laquelle je pouvois compter) ne me soupçonnoit de rien, je me faisois

d'avance une comédie de la figure que je verrois faire à nos acteurs nocturnes, & je me promettois d'autant plus de plaisir, que je serois le seul à qui elle devoit être indifférente. Monsieur le Curé, disois-je, aura un air sombre, taciturne, sera de mauvais humeur, fessera, qu'il fesse, ce ne sera pas moi, ou je jouërai de malheur. François examinera tous les écoliers l'un après l'autre ; avec des yeux dont la fureur rendra l'écarlate plus vif & plus brillant : elle cherchera parmi les grands celui sur qui elle doit se vanger, non des plaisirs qu'elle a eus, mais de ceux qu'il a donnés à sa fille : si elle me reconnoit, elle sera bien fine. Nicole n'osera se montrer, si elle se montre, elle rougira, sera honteuse, me fera la mine, peut-être les yeux doux, que fait-on ? Elle est friande, ferai-je le cruel ? Peut-être l'Abbé sera-t'il cassé au gages, oh pour lui, il n'en sera que plus impudent.

J'étois si fort occupé de toutes ces pensées, que je ne songeois pas à dormir, & l'Aurore aux doigts de rose avoit déjà ouvert les portes de l'Orient, que je n'avois pas encore fermé l'œil. J'avois pourtant besoin de repos : le sommeil qui sembloit avoir respecté mes réflexions, vint aussi-tôt qu'elles furent cessées, & ce ne fut pas sans peine qu'on vint à bout de me le faire rompre au milieu de la journée. Que devins-je à la vûe de Toinette, qui placée au pied de mon lit, paroissoit attendre mon reveil. Je palis, je rougis, je tremblai, je crus que mon procès étoit fait & parfait, qu'on avoit découvert que j'avois eu part aux défordres de la nuit, & que j'allois les payer. Cette pensée accablante me fit retomber sans force sur mon lit. Hé bien, Saturnin, me dit Toinette, es-tu encore malade, pas de reponse. Le révérend Pere Policarpe va donc partir sans toi, continua-t'elle, il comptoit pourtant t'emmener avec lui. A ce mot de depart, ma tristesse se dissipa ; il part, dis-je à Toinette avec vivacité, hé vraiment je me porte à merveille, dans le moment je m'élançai hors du lit, & je fus habillé avant que Toinette songeât à faire attention au passage subit de la tristesse à la joye que je venois d'éprouver en si peu de tems : je la suivis.

J'étois trop agréablement occupé de la nouvelle que Toinette venoit de m'apprendre pour quitter avec regret la maison du Pasteur. Je ne pensois pas même que je ne reverrois plus Suzon. Je trouvai le Pere Policarpe qui m'attendoit. Il fut charmé de me revoir. Je passe sous silence les caresses d'Ambroise, les baisers, les larmes même de Toinette : elle en repandit, j'en jettai moi-même. Me voila en croupe sur le cheval du valet de la Révérence.

Adieu, Pere Ambroise : adieu, Madame Toinette, serviteur. Je pars, nous marchons, nous arrivons, nous voila au Couvent.

Fin de la premiere Partie.

1. [↑](#) Comme la Religion Mahométane n'est faite que pour le plaisir de la Coüille, Mahomet n'a pas oublié de placer dans son Paradis des espèces de Devizules capables de le procurer ; ce sont ces Houris rouges, blanches, jaune, vertes à discretion.



Bandeau de début de chapitre Histoire de Dom B... portier des chartreux

HISTOIRE DE DOM B... PORTIER DES CHARTREUX.

SECONDE PARTIE.

J'ENTRE dans une nouvelle carrière : destinés par ma naissance à augmenter le nombre de ces pourceaux sacrés, que la piété des Fidèles nourrit dans l'abondance, j'avois reçu de la nature les plus heureuses dispositions pour cet état, & l'expérience avoit déjà commencé à perfectionner les presens.

La sincérité n'a pas besoin de faire son éloge pour persuader. Il se trouve cependant des faits qui sortent de la règle ordinaire : tels sont ceux que je vais rapporter. Si l'on se plaint que la vraisemblance n'y est pas ménagée, qu'on se souvienne que ce ne sont pas ici de ces jeux de l'imagination que l'on compose, que l'on manie avec adresse, pour ménager la crédulité du Lecteur ; mais qu'ils sont exactement vrais, & que la vraisemblance n'est pas toujours le caractère distinctif de la vérité. Dois-je craindre après tout, que l'on ne trouve étrange de voir des Moines scélérats, débauchés, corrompus,

qui croient qu'on est toujours assez honnête homme, quand on n'est pas reconnu pour fripon ; qui rient de la crédulité des peuples, & sous le masque de la Religion, dont ils se jouent, Ministres infidèles, font tout ce qu'elle condamne l'objet de leurs plus chères occupations : non cela ne paroîtra pas extraordinaire, c'est l'usage : voit-on autre chose ? Les Cordeliers, les Carmes, les Jésuites, & tant d'autres travaillent tous les jours à me justifier : on en fait mille histoires, sans celles que l'on ne fait pas.

Qu'on me permette de placer ici quelques réflexions que j'ai faites, dans ces momens, où la suspension du plaisir me rendoit à moi-même, & me faisoit envisager d'un œil impartial, la vie que nous menions. Elles doivent paroître d'autant moins suspectes, qu'elles viennent de la part d'un homme que son intérêt engageoit à ne les jamais faire.

Quelles raisons assez puissantes ont pu rassembler dans l'enceinte des Cloîtres tant de gens si différens par le caractère de leur esprit & de leur cœur ? La paresse, la paillardise, la lâcheté, l'ivrognerie, le mensonge, la perte des biens & de l'honneur.

Pauvres gens qui avés la simplicité de croire que c'est la Religion qui peuple ces saintes retraites : que je souhaiterois que vous pussiez en pénétrer l'intérieur ! Indignés des mystères d'iniquité qui s'y commettent, vous rougiriez de votre crédulité, & vous apprendriez à les mépriser autant qu'elles sont méprisables. Je veux lever le bandeau qui vous couvroit les yeux.

Dites-moi vous qui avés connu ? Le Pere Cherubin, ce Saint homme dont la trogne vermeille ne respire que le plaisir ; vous, dis-je, qui l'avés connu avant qu'il se fut affublé la tête d'un capuchon de serge noire, comment vivoit-il ? Il ne se couchoit jamais qu'il n'eût sablé ses huit ou dix bouteilles du meilleur, & souvent le jour le retrouvoit sous la table, enterré parmi les débris du souper, il a quitté le monde, Dieu l'a illuminé de sa grace, il lui a montré le bon chemin, il l'a suivi : je n'examine pas si c'est le Ciel, ou si ce sont ses créanciers qui ont fait ce miracle mais apprenés que le Pere Cherubin tiendroit encore tête au plus intrépide buveur, il boiroit, il mangeroit les revenus du Couvent, le Couvent même, les Moines, l'Eglise, la Sacristie, les Cloches, le Diable ; voila le Pere Cherubin, tel vous l'avés connu tel il est encore aujourd'hui.

Et le Pere modeste que vous avés vû parmi vous, bouffi d'arrogance & pétri d'amour propre, son caractère est-il refondu depuis qu'il a le corps ceint

d'un triple cordon ? Vous le croyés, & moi qui le connois, je vous le garantis pour le plus insolent coquin qui jamais ait endossé le harnois monacal : écoutés-le parler, Bourdalouë près de lui ne fait que bégayer : plus subtil que les plus grands Théologiens, que St. Thomas : il parle, raisonne, entend, pénètre, perce ; à son avis le Pere Modeste est un Phœnix, au vôtre, c'est un fot, au mien, c'en est un encore.

Voyés-vous le Pere Boniface, ce madré furet qui panche dévotement la tête, qui tourne vers la terre des yeux mortifiés, qui semble, en marchant, composer avec le Ciel, & en implorer la fin d'une vie qui paroît pour lui un fardeau pesant ? Prenés garde à lui, c'est un serpent qui se glisse : il monte chez vous, veillés des yeux votre femme, resserrés vos filles, éloignés vos garçons : Bougre, Bardache, Fouteur, il est entré, vous êtes sorti, tâtés-vous le front, visités votre femme, vos filles, vos fils, tout est foutu, tout est enculé.

Vous avés fait connoissance avec le Pere Hilaire, ferrés bien les cordons de votre bourse, vous avés affaire au plus adroit fripon. Bien-tôt aux conversations consolantes, il fera succéder des peintures énergiques des besoins du Couvent ; les pauvres Peres manquent de tout, ils sont nourris comme des misérables, couchés comme des chiens, leur maison tombe en ruine : ce pauvre Pere Hilaire, le souffrirés-vous en cet état ? Non, votre cœur s'attendrit, votre bourse s'ouvre : puisés, Pere Hilaire, puisés, vous avés trouvé votre dupe, prenés, pillés, volés, emportés, tout est de bonne prise, vous travaillés pour l'Eglise.

Quelles foules de caracteres odieux n'aurois-je pas à tracer, si je voulois vous peindre ceux de tous les Moines ! Change-t'on d'inclinations pour changer d'habit ? Non, le buveur est toujours ivrogne, le voleur est toujours voleur, l'impudent toujours impudent & le Fouteur est toujours Fouteur. Je dis plus ; les passions prennent une nouvelle force sous le troc, on les porte dans le cœur, l'exemple les fait éclore, l'oisiveté les nouvelles, l'occasion les augmente : le moyen d'y résister ?

A juger sainement de toutes ces différentes espèces d'animaux qui rampent avec mépris sur la surface de la terre, & connus sous le nom général de Moines, il faut les regarder comme autant d'ennemis de la société. Inhabiles aux devoirs que la qualité d'honnêtes gens exigeoit d'eux, ils se sont soustraits à la tyrannie, & n'ont trouvé que le Cloître qui pût servir d'asile à leurs inclinations vitieuses.

On pourroit comparer leurs corps à ces fléaux du Ciel, à ces nuages de fauterelles qui tombent sur une terre, rongent, mangent, ravagent laissent les marques les plus funestes de leur passages, ou à ces armées de peuples barbares qui sortirent de leur marais pour inonder l'Europe.

Ils se haïssent, ils se détestent dans le particulier l'intérêt commun les réunit. rongés par leurs guerres civiles, ils n'en sont distraits que par les étrangères. Rien n'est mieux ordonné que l'extérieur de leur armée, rien ne l'est moins que l'intérieur. Faut-il élire un Général, que de factions, que de complots, que de brigues, autant que de Moines. On crie, on court, on s'agite, on se remue, on se bat, on se tue. S'agit-il de faire quelque incursion sur le monde, d'attenter à la bourse des Fidèles, d'inventer quelques nouvelles pratiques de superstition, c'est le même esprit qui anime, c'est le même zèle qui chauffe, tous concourent au but général : dociles aux ordres de leurs Supérieurs, ils se rangent sous leurs drapeaux, montent en chaire, prient, exhortent, persuadent, entraînent des peuples imbéciles, qui suivent aveuglement leurs caprices, & les adoptent comme les règles nécessaires de leur conduite.

J'ajouterais à cet éloge des vers dictés par le bon sens & justifiés par l'expérience,

*Tolle autem lucrum, Superos & sacra negabunt,
Ergo sibi non Cœlestis hæc turba ministrat :
Utilitas facit esse Deos, quâ nempè remotâ,
Templa ruent, nec erunt aræ, nec Jupiter ullus* [\[ws 1\]](#).

Sur tout ce que j'avois vu faire aux Révérends étant chez Ambroise, & en dernier lieu, sur les galanteries du Pere Policarpe & Toinette, j'avois conçu les idées les plus riantes de l'état Monacal : je croyois que le froc étoit l'habit sous lequel on eût le plus libre accès dans le Temple du plaisir : mon imagination s'enivroit des chimères agréables qu'elle se forgeoit. Elle ne s'arrêtoit pas dans les bras de Toinette : elle me representoit les plus aimables femmes des lieux où mon sort me conduiroit, se disputant la conquête du Pere Saturnin, prevenans ses desirs par les attentions les plus tendres, & payant ses bontés, par les [transports les] plus vifs & les plus délicieux. On croira facilement qu'étant dans de pareilles dispositions, je reçus avec joie l'habit

de l'Ordre, dont le Pere Prieur (qui s'attacha d'abord à moi avec une affection vraiment paternelle) m'honora dès le lendemain de mon arrivée.

J'avois appris assez de latin de mon Curé (qui pourtant n'en favoit guères) pour figurer avec honneur dans le Noviciat. On me loüoit de quelques dispositions assez heureuses : en ai-je profité ? Hélas non ! A quoi m'ont-elles servi ? A être Portier, belle avance !

En écrivain fidèle, je me croirois obligé de mener mon Lecteur année par année jusqu'en Théologie : on me verroit Novice, puis Profès, enfin un vénérable Pere. J'aurois mille belles choses à lui dire ; mais les belles choses ne nous plaisent qu'autant qu'elles nous intéressent. Hé quel intérêt prendroit-on à voir un Penaillon disputer envers & contre tous, mettre le bon sens à la raison, à la gêne dans des argumens *en Baroco*, dans des distinctions subtiles que lui-même n'entendrait pas : j'en fais grace.

Je sens pourtant que je ne saurois passer cruëment sur un si long espace de tems sans entrer dans le détail de quelques bagatelles.

Un séjour de quelques années dans le Couvent, m'avoit bien fait rabatre des idées dont je m'étois bercé en y entrant. J'avois fait la désagréable expérience, que si le plaisir étoit fait pour les Moines, il ne l'étoit pas pour les Moinillons. Flottant entre le repentir de m'être engagé dans un état où je ne trouvois pas les agrémens que je m'étois promis d'y avoir, & le desir d'arriver à la Prêtrise, que je regardois comme la fin & le terme de cette carrière épineuse où j'étois, & le commencement d'une autre qui ne me promettoit que de jours filés par la main des plaisirs, je me laissois endormir par les caresses du Prieur qui s'étoit fait un devoir de me vanger par toutes sortes de bons traitemens, des mépris que les autres affectoient d'avoir pour moi, dont le prétexte aparent étoit ma qualité de fils de jardinier, & le véritable, ma supériorité dans les études.

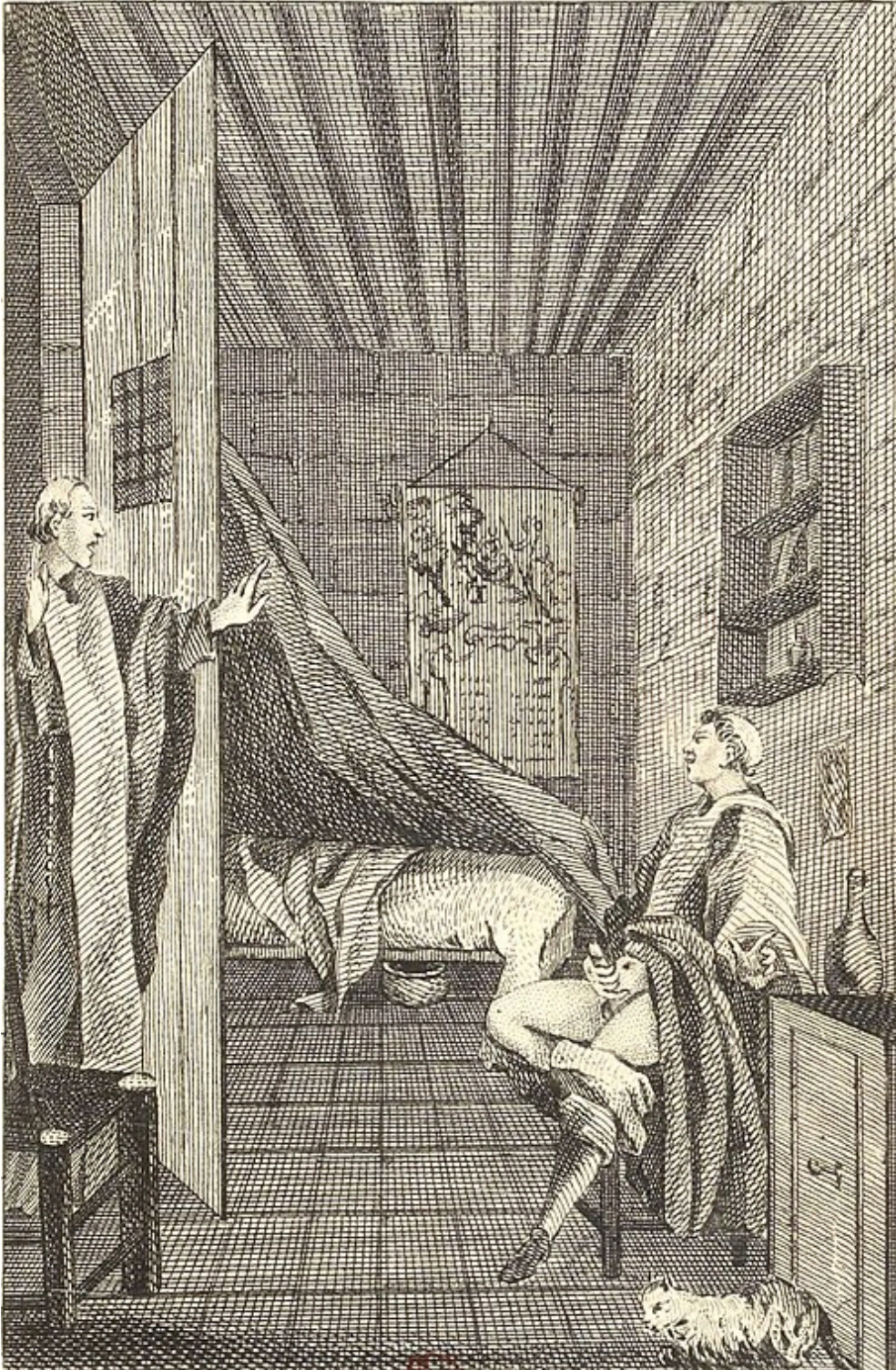
Les reproches que l'on m'avoit fait si souvent sur ma naissance m'avoient rendu la maison d'Ambroise odieuse. Toinette étoit devenuë pour moi un fruit deffendu, c'est-à-dire que je ne manquois pas de bonne volonté pour elle ; mais toujours entourée par les Supérieurs, pouvoit-elle être accessible pour un Novice ?

Une autre raison bien plus sensible, je ne trouvois plus Suzon : elle n'étoit plus pour moi. Ma chere Suzon avoit disparu de chez Madame Dinville

quelque tems après mon entrée chez les Célestins : on n'avoit appris aucune de ses nouvelles. Sa perte m'avoit plongé dans la douleur, je l'aimois, un je ne fai quoi plus fort que son tempérament m'attachoit à elle ; la solitude où je vivois avoit encore rendu plus vif le chagrin de sa perte : des lieux où je l'avois entretenuë si familièrement, où nos cœurs, encore enfans, avoient fait le premier essai de l'amour, n'étoient propres qu'à m'attrister. S'ils me retraçoient un souvenir agréable, que je le payois cher par l'absence de celle qui me le procuroit ! Devenus sans objet ces idées ne m'occupotent plus sans douleur.

Mais voila un garçon bien desœuvré, dira-t'on, touché de mon état malheureux : à quoi vous occupiés-vous donc, pauvre petit Saturnin ! Hélas, je me branlois, mon Vit étoit toute ma consolation, c'étoit avec lui que j'oublois mes peines & mes douleurs.

J'étois un jour dans le fort de mon ouvrage écarté dans un lieu solitaire, je croyois n'avoir aucun témoin, & je me dulcifiois avec cette indolence voluptueuse que la solitude permet. Un coquin de Moine m'observoit : il n'étoit pas de mes amis, au contraire, c'étoit un de ceux qui avoient toujours marqué le plus d'éloignement pour moi ; il parut à mes yeux si brusquement, que les bras me tomberent de surprise, & que je restai dans cet état exposé à la malignité de ses regards.



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p. 204

Je me crus perdu, je crus qu'il alloit publier partout mon aventure, & la façon dont il m'aborda me fit juger qu'il n'y avoit pas de composition à

attendre de lui. Ha, ha, Frere Saturnin, en levant les yeux au Ciel, & croisant les mains ; ha, Frere Saturnin, je ne vous croyois pas capable de faire de pareilles choses ? Vous, le modele du Couvent, vous, l'Aigle de la Théologie, vous... Hé morbieu, interrompis-je brusquement, finissons ces éloges ironiques : vous avés vû que je me branlois ; je n'ignore pas que vous allés en faire fête à tout le Couvent : hé bien, sacré... continuai-je, en reprenant mon ouvrage, allés-en rire, amenés qui vous voudrés, je vous attend à la dixième décharge. Hé, Frere Saturnin, reprit-il avec le même fang froid, ce que je vous en dis n'est que pour votre bien : pourquoi vous amuser à vous branler comme un coquin ? Nous avons tant de Novices, c'est un amusement d'honnête homme : vous vous rangés aparemment dans cette classe, lui répondis-je, ténés, Pere André (c'étoit son nom) vos discours commencent à m'impatisier, vos conseils me déplaisent autant que vos éloges, finissés décampés, ou je vous... La vivacité avec laquelle ces paroles m'échaperent, lui fit rompre son sérieux forcé, il éclata de rire, & me tendant la main, va, me dit-il, touche-la, Frere, je ne te croyois pas un si bon vivant, je te plains d'être réduit à la dure nécessité de te branler. Ce que je vois te rend digne d'un meilleur sort ; il y a trop long-tems que tu te nourris de cette viande creuse, je veux te faire part de quelque chose de plus solide. Ce discours me defarma, la franchise excita la mienne, je lui tendis la main à mon tour ; je ne connois pas, lui dis-je, la défiance quand on en agit comme vous le faites : j'accepte vos offres. Allons, reprit-il, parole d'honneur, tantôt je vous prens à minuit dans votre chambre : croyés-moi, boutonnés votre culote, ne tirés pas votre poudre aux moineaux, vous en aurés besoin cette nuit. Je ne vous en dis pas davantage, je vous quitte, ne fortés qu'après moi, il ne faut pas qu'on nous voye ensemble, notre réunion pourroit faire causer : à tantôt.

Je restai dans le dernier étonnement après le départ du Moine. Il n'étoit plus question de branle : uniquement occupé de promesse, j'y rêvois sans la comprendre. Qu'entend-il donc, disois-je, par cette viande solide dont il veut me faire fête ? Si c'est quelque Novice, ma foi il peut le garder pour lui, ce n'est pas là mon gibier. Je raisonnois en sot, je n'en avois pas goûté : Lecteur, êtes-vous plus habile que je ne l'étois alors ? Oüi, dites-vous, hé bien, n'est-il pas vrai que ce n'est pas un si mauvais morceau. Le préjugé est un animal qu'il faut envoyer paître. Il en est d'un garçon comme d'un mets pour lequel on avoit du dégoût ; le hazard en fait tâter, on le trouve délicieux. Est-il rien de plus charmant qu'un joli Giton, blancheur de peau, épaules bien faites,

belles chûte de reins, fesses dures rondes, un Cul d'un ovale parfait, étroit, ferré, propre, sans poil ? Ce n'est pas là de ces Conasses béantes, de ces gouffres où vous entreriez tout botté, fi donc. Je t'aperçois Censeur atrabilaire : tu veux me reprocher que je souffre le froid & le chaud, que j'ai loué le Con, & que je chante aujourd'hui les louanges du Cul. Apprend, grand innocent que j'ai pour moi l'expérience : chacun prend son plaisir où il le trouve ; le mien est d'enfiler une femme quand elle se présente, un beau garçon paroît, lui donnerai-je des coups de pied au Cul, non, nigaud, non, des coups de Vit. Allés aux écoles de ces fameux Sages de la Grèce, allés à celles des plus honnêtes gens de notre temps, vous apprendrés à vivre ; mais mon Moine va venir ; minuit sonne : on gratte à ma porte, c'est mon homme, bon, marchons, Pere, je vous suis : mais où Diable me menez-vous donc ! A l'Eglise, vous vous moqués de moi, peut-on toujours prier Dieu : serviteur, je ne suis pas des vôtres pour cette nuit, chaque chose a son temps, je vais dormir, Hé morbieu, suivez-moi donc, ne voyez-vous pas que je monte dans les orgues, montés : nous y voilà.

Savez-vous bien ce que je trouvais dans ces orgues ? Une table copieusement fournie de viandes, & garnie d'une pyramide de bouteilles qui réjouissoit la vûe.

Item, trois Moines, trois Novices, & une jeune fille de dix-huit à vingt ans, qui me parut jolie comme un Ange. Je suivais mon conducteur : le Pere Casimir étoit le Chef de cette bande joyeuse ; il me reçût d'un air riant : Pere Saturnin, me dit-il, soyez le bienvenu. Le pere André (c'étoit le nom du Moine sous les auspices duquel je paroissais) m'a fait votre éloge, sa protection le justifie : il a dû vous dire comment nous vivons ici ; Foutre, manger, rire & boire, voilà notre occupation, vous sentés-vous des dispositions à faire comme nous ? Parbleu, lui répondis-je, mon Révérend, vous verrés que je ne suis pas un sujet inutile dans la Société, & s'il ne faut que cela, je me flatte de m'en tirer aussi bien qu'un autre, soit dit, continuai-je, en me tournant du côté de l'assemblée, sans diminuer le mérite de vos Révérences, allons, reprit le Pere Casimir, vous êtes de nos gens, commençons par vous placer ici entre cette charmante Enfant & moi. Ça décoiffons une bouteille en l'honneur du Pere : à vous, tope, & nous voilà à flûter, & vous, Lecteur, vous ne ferez rien pendant que nous allons vider nos bouteilles, tenés, amusez-vous à lire ce rogaton.

Le Pere Cafimir^[1] étoit d'une taille médiocre, brun de visage, portant un ventre de Prélat, non Prélat de Papefiguiere ; ceux-là, dit Maître Jean la Fontaine, sont maudits de Dieu, ont visage mince, taille mingrelette, & ne dorment jamais : mais vrai Prélat de Papimaine, au corps rond, au ventre gros & bien nourri : il avoit des yeux qui vous enculoient de cent pas, & dont le regard farouche ne s'attendrissoit qu'à la vûë d'un joli garçon, alors le Bougre entroit en rut, il hennissoit, sa passion pour le cas Antiphisque étoit si bien établie, qu'il étoit redoutable *aux Savoyards mêmes* ; cependant il ne manquoit pas d'adresse pour faire tomber les oiseaux dans ses filets, il étoit auteur & bel esprit à la mode, Censeur caustique, Ecrivain sec, Louangeur fade, plaissant sans legereté, ironique sans délicatesse. Il s'étoit fait un nom par quelques ouvrages qui devoient leur réputation plutôt à la sottise de ceux qu'il dénigroit, qu'à leur propre mérite ; le succès de ses brochures le consolait des coups de bâton dont les auteurs mécontents payoient quelquefois les *observations* malignes qu'il faisoit courir sur leurs *écrits*. Il faut pourtant avouer que ces auteurs avoient tort de faire tomber sur lui leur colere ; car quoique les satyres parussent sous son nom le pauvre Pere n'y avoit souvent d'autre part, que le soin qu'il s'étoit donné de rédiger les manuscrits de quelques jeunes gens qui travailloient sous ses yeux. Il cultivoit précieusement les petits talens qu'il leur connoissoit, leur distribuoit la matiere, revoyoit leur ouvrage, le faisoit imprimer, & en recueilloit les fruits, qui quelquefois étoient bien amers : il n'en étoit pas moins hardi, & tel que l'avare qui se console des huées du peuple, en ouvrant son coffre fort, les ris, qu'il excitoit dans le public, aux dépens des auteurs, essuyoient les larmes que ceux-ci lui faisoient verser dans le particulier.

Ses occupations littéraires ne lui faisoient pas perdre de vûë les inclinations de son cœur ; mais il avoit trouvé le moyen de se satisfaire sans sortir de son cabinet, & ce moyen étoit de se servir, pour des plaisirs, de ceux dont il se servoit pour ses ouvrages : pour prix de leur complaisance, il leur abandonnoit sa nièce, & cette nièce obligeante acquittoit volontiers les dettes de son cher Oncle. Le Portier du Couvent étoit à la dévotion du Pere, & par cette voye tout entroit aisément, vin, viande, filles, tout y avoit un libre accès. Les orgues avoient été choisies préféablement à tout autre endroit, pour le lieu de la scène de ces Orgie, parce que, me dit le Pere Cafimir, on ne nous soupçonnera jamais de passer la nuit dans l'Eglise ; une autre raison,

c'est que nous sommes tous portés pour assister aux Offices, & cette exactitude ferme la bouche aux babillars.

Malgré le soin que le Pere Casimir prenoit pour conserver ses Elèves, il en perdoit toujours quelqu'un ; j'en dirai la raison : quelquefois le souvenir des obligations, au lieu de produire de la reconnoissance, fait des ingrats. Ces Déserteurs se servoient, contre le Pere, des traits qu'il leur avoit appris à éguiser contre les autres. Un d'eux fit sur lui ce Sonnet, qui doit passer à la postérité la plus reculée, à côté du fameux Sonnet de Desbarreaux.

S O N N E T.

*U*N jour Dom-Hapceon plus arrogant qu'un coq,
Las de sentir son Vit aussi droit qu'une quille,
Sortit de son Couvent, enfoncé dans son froc,
Et fut chez la Dupré, demander une fille.



*Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux,
1741-Separateur*

*Le Bougre, qui jamais ne futoit qu'en escroc,
Pour qui cinq ou six coups n'étoient qu'une vétille,
Crût qu'il ne s'agissoit que d'essuyer le choc,
Et tira son Engin de deffous sa mandille.*



*Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux,
1741-Separateur*

*Tout beau, dit la Putain, renguaine l'Instrument ;
On commence d'abord par payer largement :
De Foutre on vit ici, comme au Palais d'épices.*



*Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux,
1741-Separateur*

*Le Pater étonné de ce foutu Cartel,
Quitta, faute d'argent, ce pilier de Bordel,
Et fut de désespoir enculer deux Novices.*

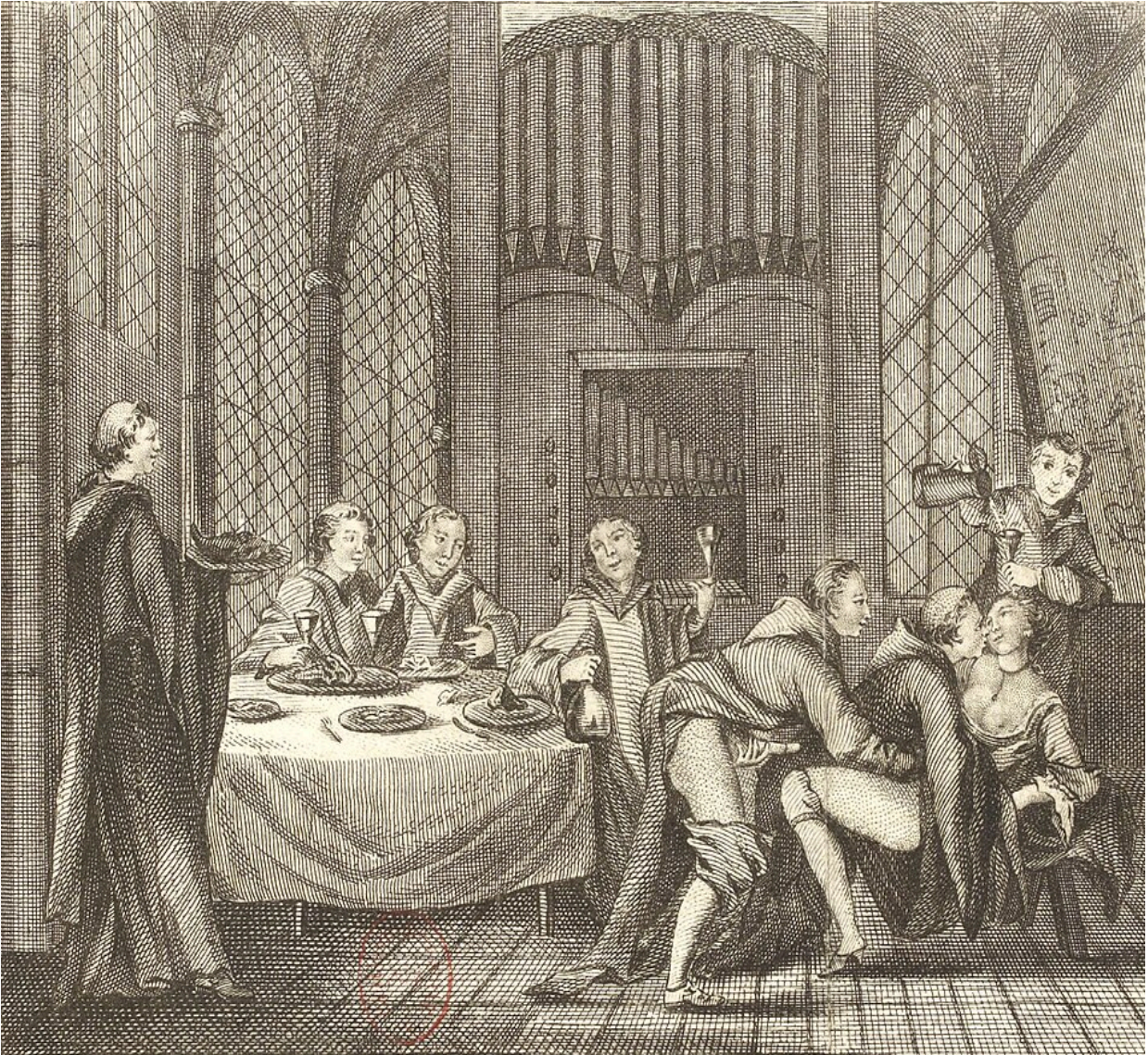
Je ne saurois mieux finir, je quitte le pinceau, de nouveaux coups ne feroient qu'affoiblir ma peinture.

La Nièce du Pere Casimir étoit brune, petite ; mais vive & pétillante, le premier coup d'œil ne lui étoit pas favorable, mais l'examen la vengeoit ; elle favoit ménager avec tant d'adresse la vûë d'une gorge qui n'étoit pas absolument belle, qu'elle en tiroit meilleur parti, qu'une autre ne l'auroit pû faire d'une gorge plus accomplie, ses yeux étoient petits, mais noirs & animés par le feu de l'amour, ils promenoient sur vous ces regards fins & enjoués, qui paroissoient conduits par l'indifference, mais qui l'étoient par la coqueterie la plus raffinée, la bouche étoit grande, mais bien bordée, elle rioit volontiers, elle croyoit ne montrer que la beauté de ses dents, & decouvroit des graces d'autant moins suspectes, qu'elle n'étoient pas étudiées ; elle en enchantoit par la vivacité & le sel de ses polissonneries : en un mot, c'étoit ce qu'on pouvoit souhaiter de plus charmant, pour attraper le jour sans s'apercevoir qu'on a passé la nuit.

Aussi-tôt que je me vis placé à côté de cette aimable Fille, je sentis renouveler ces mouvemens confus, que j'avois autrefois éprouvé, quand le hazard m'avoit fait decouvrir Toinette & le Pere Policarpe. La longue privation du plaisir m'avoit formé, pour ainsi dire, une seconde nature, aussi susceptible d'impressions, aussi vives & aussi piquantes ; je recommençai à vivre, parce que je crus que j'allois revivre pour le plaisir. Je regardois ma voisine dont l'air riant & facile me faisoit connoître que mes desirs ne languiroient qu'autant de tems que j'aurois la simplicité de ne les pas expliquer. Je sentoient bien que ce n'étoit pas l'envie de faire la Vestale, qui la faisoit trouver au milieu d'une bande de Moines ; mais le bonheur qu'elle sembloit m'offrir, me paroissoit si grand, que j'avois peine à le concevoir :

j'étois tremblant, & dans la crainte qu'il ne m'échapât, à peine aurais-je pû former le dessein de le demander : j'avois la main sur sa cuisse, que je pressois contre la mienne, je sentis qu'elle me la prenoit, & la passoit par l'ouverture de son jupon ; je connus son dessein, & je portai bientôt le doigt où elle le desiroit. Le toucher d'un endroit dont la possession m'étoit interdite depuis si long-tems, me causa un frémissement de joye qui me fut aperçû de toute la bande, qui me cria, courage, Pere Saturnin, vous y voila : peut-être aurois-je eu la sottise d'être déconcerté de cette exclamation, si Mariamne (c'étoit le nom de notre Déesse) ne m'eût sur le champ donné un baiser, & déboutonné ma culote d'une main, tandis qu'elle passoit l'autre bras autour de mon col ; elle m'empoigna le Vit, il bandoit. Ah, Peres, s'écria-t'elle avec transport, en adressant la parole aux autres Moines, & en leurs découvrant mon Vit, qui s'éleva fierement d'un demi pied au-dessus de la table : vous n'êtes que des Embrions, en avés-vous de cette beauté-la ? Il se fit un Brouhahaha d'admiration, & chacun félicita Mariamne, sur le plaisir qu'elle alloit avoir : elle en paroissoit enchantée ; alors le Pere Casimir imposa le silence à toute la troupe, & après avoir aussi complimenté sa Nièce sur l'acquisition qu'elle venoit de faire, il m'adressa la parole ; Pere Saturnin, me dit-il, disposés de Mariamne, je vous en ferois l'éloge, si vous ne la voyés pas, & vos desirs le font mieux que je ne le pourrois faire. Vous lui trouverez la peau la plus douce les Tetons les plus durs & les plus mignons, le Con le mieux formé, elle va vous donner tous les plaisirs imaginables ; mais ces plaisirs sont à une condition, elle ne sera pas plus mauvaise pour vous qu'elle l'a été pour ces Peres. Ah, lui repondis-je, transporté d'amour ! Quelle est-elle cette condition, que faut-il donner, mon sang ? Non : quoi donc ? Votre Cul : mon Cul ! Hè que diable en fériés-vous, Pere ? Oh, repondit-il, c'est mon affaire. L'envie d'être bien-tôt sur Mariamne, fit que je n'insistai pas sur la proposition du Pere. Je me mis bien-tôt en devoir d'enconner ma charmante, & mon Bougre de m'enculer : elle se coucha sur le banc qui nous servoit de siège ; & je m'étendis sur elle, & le Pere sur moi : quelque douleur que je sentisse, & quoique Casimir me déchirât, le plaisir d'en faire autant à la Nièce, dont le Con souffroit plus de la grosseur de mon Vit, que mon Cul ne souffroit de celle du Vit de son Oncle, me consolait de ma peine. Quand les difficultés de l'entrée furent levées, des deux côtés nous ne trouvâmes plus qu'un chemin semé de fleurs ; quelquefois le plaisir m'arrêtoit au milieu de l'ouvrage, mais bien-tôt Casimir reveillant ma valeur, m'animoit à faire aussi

bien que lui. Ainsi poussé & poussant, les coups que je recevois de l'Oncle, alloient comme dans un écho, retentir & se perdre dans le Con de la Nièce, tantôt immobile & tantôt furieuse, elle mouroit, ressuscitoit, me baiçoit, me poussoit, me mordoit, me ferroit avec des convulsions qu'elle me communiquoit, & qui surprenoient toute l'assemblée.



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p 217

Il y avoit déjà long-tems que nous avions laissé bien loin derriere nous le Révérend Casimir. Surpris lui-même de l'opiniâtreté du combat, qui avoit déjà coûté bien du sang aux deux partis : il joignit son admiration à celle de la compagnie, qui, rangée autour de nous, attendoit dans un silence

respectueux l'issuë de la bataille. J'étois furieux que Mariamne osât me tenir tête, à moi qui n'avois pas foutu depuis plus de huit ans, à moi qui croyois avoir rassemblé dans ce moment tous les desirs & toutes les forces que j'avois pû acquérir pendant un si long-tems : elle étoit enragée de trouver un Moine qui soutint ses efforts sans s'ébranler, elle qui avoit défarçonné les plus vigoureux de la bande : le Foutre & le sang confondus ruisseloient sur nos cuisses, nous n'en étions que plus animés. Déjà nous avions déchargés quatre fois, quand je m'aperçus que Mariamne, fermant l'œil, baissant la tête, & laissant tomber les bras, attendoit sans mouvement que par une cinquième décharge, je lui donnasse le coup de grace. Elle n'attendit pas long-tems : elle le reçût, & après l'avoir savouré pendant quelques minutes, elle s'échapa de mes bras, & me dit qu'elle se rendoit fiere de la victoire que je venois de remporter : je pris un grand verre que je lui presentai, & lui versant une rasade, j'en pris autant de mon côté, & choquant ensemble, nous scellâmes notre reconciliation dans le vin.

La fin du combat avoit fait remettre chacun à sa place : j'étois entre l'Oncle & la Nièce, l'objet des caresses de tous les deux, l'un avoit la main sur mes fesses l'autre l'avoit sur mon Vit. Les éloges que l'on nous donnoit firent bien-tôt place à une conversation plus réglée ; ce fut Casimir qui l'entama : le sujet en fut la Bougrerie ; Casimir en prit la deffense comme un tendre Pere prend celle d'un Enfant chéri, il possédoit à fond la matiere, il s'en acquitta parfaitement bien. Il passa en revûe tous les Bougres célèbres depuis Adam jusqu'aux Jesuites : il y trouva des Philosophes, des Papes des Empereurs des Cardinaux ; il fit l'éloge de chacun en particulier, & tombant ensuite sur l'injustice & l'aveuglement de ceux qui s'élèvent contre un plaisir adopté, pratiqué par les plus grands hommes, par les plus grands génies, il remonta à l'avanture de Sodome : il soutint qu'on avoit falsifié, par jalousie, ce mémorable événement, & cédant tout-à-coup à son enthousiasme, il finit son éloge par ces vers.

*Taisés-vous, Censeurs indociles,
Etourdisés les fots de vos voix imbéciles ;
Mais n'allés pas fouïller dans l'Histoire des tems.
Vous ofés, ignorans reptiles,
Des Ecrivains les plus habiles,
altérer les beautés & corrompre le sens.*

*Sodome, ce n'est point par un souffle funeste,
Que furent consumés tes heureux Habitans ;
C'est par un feu Divin, c'est par un feu Céleste :
Sodome, que n'étois-je alors de tes enfans !*

Le discours du Pere reçût les applaudissemens qu'il méritoit, & qu'il étoit sûr de recevoir des Assistans, en traitant un sujet qui leur étoit si agréable. On foutit encore tant en Cul qu'en Con, on bût, on rit, & l'on se sépara avec promesse de se retrouver à la huitaine, car ces banquets ne se faisoient pas tous les jours : les revenus du Pere Casimir, qui regaloit ordinairement, n'y auroient pas suffi. Nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, Mariamne & moi. La pauvre enfant ne tarda guères à s'apercevoir qu'il étoit dangereux de jouer avec moi, sa ceinture devint bien-tôt trop courte, on m'en donna la gloire : le Pere Casimir prit le soin de conduire les choses secrètement ; il étoit juste qu'il prît sur lui les risques des hazards auxquels il exposoit sa chère Nièce. Elle en sortit à son honneur, & tout auroit été le mieux du monde, si cette grossesse inattenduë, n'avoit pas mis le désordre dans nos assemblées nocturnes. J'essayai du remède de Casimir, & sur ses traces ; je me rendis bien-tôt redoutable au Cul de tous nos Novices ; mais je retombai peu de tems après dans mes anciennes erreurs, & les plaisirs du Con m'enleverent à ceux du Cul.

Quelque jour, après avoir chanté ma première Messe, le Prieur me fit avertir d'aller dîner dans sa chambre : j'y fus, & je trouvai avec lui quelques Anciens, qui me reçurent, ainsi que le Prieur, avec de vives accolades, que je ne savois à quoi attribuer. Nous nous mîmes à table, & nous fîmes une chère de Prieur, c'est tout dire, quand le vin que la Révérence avoit soin de ne pas choisir dans le plus mauvais cru, eût répandu la gayeté dans la conversation, je fus surpris d'entendre mes Doyens, donnant l'effort à leur langue, lâcher les B. & les F. avec une aisance que je n'aurois pas attenduë de gens que j'avois toujours vûs sous le masque de la réserve. Le Prieur voyant mon étonnement, me dit, Pere Saturnin, nous ne nous gênons plus avec vous, parce qu'il est tems que vous ne vous géniez plus avec nous ; oui, mon Fils, ce tems est arrivé, vous avés reçû le Saint Ordre de Prêtrise : cette qualité vous rend aujourd'hui notre égal, & me met dans l'obligation de vous révéler des secrets importans qui vous ont été cachés jusqu'à présent, & qu'il feroit dangereux de confier à de jeunes gens qui pourroient nous échaper &

divulguer des mystères qui doivent être ensevelis dans un silence éternel ; c'est pour m'acquiescer de cette obligation que je vous ai fait venir ici.

Cette exorde imposant me disposa à écouter avec attention ce que le Prieur alloit me dire ; il reprit ainsi la parole. Je ne vous crois pas de ces esprits foibles que le mot de Fouterie effarouche : vous connoissés assez la nature, pour savoir que l'action de Foutre est aussi naturelle à l'homme que celle de boire & de manger ; nous sommes Moines, mais on ne coupe ni le Vit ni les Coûilles quand nous entrons dans le Cloître : l'imbécillité de nos Fondateurs & la cruauté des hommes ont voulu nous interdire une fonction aussi naturelle, elles n'ont fait qu'irriter nos desirs. Comment donc apaiser ces flâmes que la nature elle-même a allumés dans notre cœur. Falloit-il, pour exciter la compassion des Fidèles, aller nous branler dans les ruës & dans les carrefours, falloit-il, pour nous conformer à leurs idées tyranniques, brûler continuellement d'un feu qui ne peut s'éteindre que par la mort ? Non, autant qu'il nous a été possible, nous avons tâché de garder un milieu entre l'austérité, que la qualité de Moines semble exiger de nous, & les foiblesses de la nature. Ce milieu est de donner tout à celle-ci dans l'intérieur de nos Cloîtres, & le plus que nous pouvons, à l'austérité dans l'extérieur ; pour cet effet dans les Couvens bien réglés, on a un certain nombre de femmes avec qui l'on trouve un soulagement contre la concupiscence que nous avons reçûë d'Adam, on va dans leurs bras oublier les déboires de la Pénitence. Vous me surprenés, lui dis-je, mon Révérend Pere ! Ah, pourquoi faut-il qu'une si belle police n'étende pas sa sagesse jusques sur nous ! Nos Convives s'éclaterent de rire. A cette exclamation le Prieur me répondit ; comment donc, mon fils, nous croyés-vous plus dupes que les autres, non, nous ne le sommes pas : sâchés que nous avons ici un endroit, où, grâces au Ciel, nous ne manquons pas de ces secours. Ici, repris-je, mon Pere, & vous ne craignés pas que l'on découvre ! Non, non, me repliqua-t'il, il est impossible de nous découvrir ? va-t'on déterrer un petit espace de terrain, placé entre la bibliothèque & quelques anciennes chapelles où l'on ne va jamais, & un grand mur qui le couvre du côté du jardin, le continent de notre maison est trop vaste pour qu'on puisse s'apercevoir de cet endroit, nous sommes en sûreté de tous côtés, & si vous, qui demeurés ici depuis neuf ans, n'en avés seulement pas eu d'idée, comment voudriés-vous que des étrangers s'en aperçussent. Ah, m'écriai-je, quand me fera-t'il permis d'aller avec vous travailler à consoler ces charmantes recluses ? Les consolations ne leur

manquent pas, me repondit-il en riant, & vous avés à present le droit de leur en donner ; car pour plus grande fûreté nous n'admettons, comme je viens de vous le dire, que ceux à qui leur propre intérêt impose la discrétion, ceux qui ont reçu la qualité de Prêtre : vous êtes de ce nombre, vous y viendrés, quand vous voudrés ; quand je voudrai, interrompis-je, ah, mon Pere je suis homme à vous sommer de tenir votre parole dès-à-present : pour le present, non, me repondit-il, il faut attendre jusqu'à ce soir ; c'est l'heure à laquelle nos Freres, pressés de leurs besoins, viennent se rendre ici pour être introduits dans notre piscine ; c'est ainsi que nous nommons l'apartemens de nos Sœurs : on n'en confie la clef à personne : il n'y en a que deux, qui restent continuellement, l'une entre les mains du Pere Dépensier, l'autre entre les miennes.

Ce n'est pas tout, continua le Prieur, l'étonnement que vous venés de faire paroître, Pere Saturnin, au sujet de notre Piscine, tiendra-t'il contre celui que va vous causer la nouvelle d'une chose que vous n'avés jamais soupçonnée ; vous n'êtes pas fils d'Ambroise. Je demeurai effectivement si interdit à ces mots, que je n'eus pas la force d'ouvrir la bouche. Oüi, poursuivit le Prieur, vous n'êtes ni le fils d'Ambroise ni celui de Toinette : vous êtes d'une naissance plus relevée, notre Piscine vous a vû naître, une de nos Sœurs vous a donné le jour ; alors il me conta ce que vous avés vû au commencement de ces Memoires. Ah lui dis-je alors, revenu de ma premiere surprise, quelque'étonnant, mon Pere, que soit le mystere que vous venés de m'apprendre, je sens que vous n'aurez pas de peine à m'y faire ajouter foi : oüi, j'ai dans le cœur des sentimens qui justifient ma naissance, & ces sentimens ne se trouvent pas dans celui du fils d'un jardinier ; mais avant que je me livre à la joye que doit m'inspirer la connoissance de mon origine, permettés-moi de me plaindre d'un deffaut de confiance qui m'a souvent fait haïr un état auquel j'étois destiné par ma naissance, pourquoi m'avés-vous toujours envié la douce consolation d'embrasser ma Mere, si elle vit encore : craigniés-vous que je n'abusasse d'un secret que j'avois tant d'intérêt de garder. Pere Saturnin, me dit le Prieur attendri, vos reproches sont justes ; mais soyés persuadé que ce n'est pas par un deffaut de tendresse qu'on vous a interdit l'entrée de notre Piscine : l'amour que nous avons pour vous, & dont nous vous avons toujours donné des marques. Cet amour a long-tems combattu contre la sévérité de nos règles : mais enfin il faut de l'ordre, & le tems nous met aujourd'hui en état de faire cesser vos plaintes, dès tantôt vous aurés ce plaisir que vous souhaités, vous embrasserez votre Mere, elle vit

encore : si vous n'avez pas eu ce plaisir plûtôt, ce n'est pas un bien que vous ayez perdu, c'en est un que vous allés trouver. Ah, m'écriai-je, que j'ai d'impatience de me voir dans ses bras : modérez-la, me dit-il, le sacrifice ne fera pas long, vous [y] n'avez plus que quelques heures à attendre : déjà le soleil baisse, la nuit s'avance, & l'heure viendra sans que nous y pensions ; nous souperons à la Piscine : on vous y attend, vous ne paroîtrez au refectoir que pour le *decorum*, & vous viendrez nous retrouver ici.

Le plaisir de voir ma Mere n'étoit pas le motif le plus pressant qui me fit desirer l'entrée de la Piscine, l'esperance d'y goûter sans contrainte tous les délices de l'amour dans le bras d'un nombre de jolies femmes devoüées à mes desirs, offroit à mon cœur une immensité de plaisirs que tous les efforts de mon imagination ne me rendoient que foiblement. Le voila donc enfin arrivé, me disois-je, ce tems que j'ai si fort souhaité : heureux Saturnin, plains-toi de ton sort ! Dans quel état de la vie aurois-tu trouvé ce que l'on vient de t'annoncer aujourd'huy ? Regretteras-tu des jours passés dans la tristesse, si ceux qui les vont suivre sont aussi charmans que tu dois te le promettre.

L'heure vint, je retournai chez le Prieur : j'y trouvai cinq ou six Moines, amenés par le même motif que moi. Nous partîmes à la file l'un de l'autre, & dans un profond silence, nous marchâmes jusqu'à ces antiques chapeles qui servoient de rempart à la Piscine d'un côté : nous descendîmes sans lumiere dans un caveau, dont l'horreur sembloit être ménagée pour préparer un nouveau charme au plaisir qui devoit la suivre. Ce caveau, que nous traversâmes à l'aide d'une corde attachée contre le mur, nous conduisit à un escalier qui étoit éclairé par une lampe. Le Prieur ouvrit la porte qui fermoit cet escalier : nous entrâmes par un petit detour dans une salle galamment meublée, autour de laquelle paroissoient quelques lits commodes pour les combats de Vénus : nous y vîmes le aprêts d'un magnifique repas. Personne ne paroissoit encore ; mais bientôt au bruit d'une sonnette que le Prieur tira, nous aperçûmes une vieille cuisiniere qui fut suivie dans le moment de nos Sœurs, qui étoient au nombre de six en tout, & qui me parurent charmantes : chacune d'elles fut se jeter dans les bras de quelqu'un de nos Moines, & je restai seul témoin de leurs transports, & piqués de l'indifférence qu'elles affectoient d'avoir pour un nouveau Frere qui s'imaginoit qu'elles devoient

venir lui prodiguer leurs caresses ; mais le nouveau Frere eût bien-tôt son tour, & en fut dédomagé avec usure.

On n'observoit pas à la Piscine plus scrupuleusement l'intention du Fondateur qu'on ne le faisoit aux repas du Pere Casimir : point de maigre, les viandes les plus exquises servies avec toute la propreté possible, s'y trouvoient en quantité. On se mit à table chacun à côté de sa chacune mangeoit, buvoit, patinoit, baifoit, parloit Foutaise avec autant de liberté qu'il y en avoit à nos festins des orgues. Je ne me sentois pas d'appétit, on m'en faisoit la guerre : je me deffendois mal uniquement occupé du desir de retrouver ma Mere, ou, pour parler plus naturellement, du desir de m'escrimer avec quelqu'une de nos Sœurs. Je cherchois des yeux celle dont la vigueur Monacale m'avoit fait le fils, & je leur trouvois à toutes un air de fraîcheur & de jeunesse qui ne me permettoit pas de penser que j'eusse cette obligation à aucune d'elles. Quelques occupées qu'elles fussent auprès de leurs Peres, elles trouvoient toujours moyen de me lancer des regards dont la passion renverfoit les conjectures que je pouvois faire : je m'imaginois sottement que je reconnoîtrois ma Mere au respect & à la tendresse que la nature m'inspireroit pour elle ; mais mon cœur me parloit également pour toutes, & mon Vit bandoit sans distinction en l'honneur de chacune d'elles.

Mon inquiétude divertissoit toute la Compagnie. Quand on eût assez mangé pour mettre une intervalle entre les premiers morceaux & les derniers, il fut question de Foutre : dans le moment je vis le feu briller dans les yeux de nos adorables. Comme j'étois nouveau venu, on voulut me donner l'honneur de commencer la danse. Allons, Pere Saturnin, me dit le Prieur, il faut, mon ami, que tu fasses essai de tes forces avec la Sœur Gabrielle, ta voisine. J'avois déjà commencé à faire connoissance avec elle : nous avions préludés par des baisers donnés & reçûs avec feu de part & d'autre, la main avoit même été jusqu'à ma culotte. Quoiqu'elle parut la moins jeune de la Compagnie, je lui trouvois assez de charmes pour ne pas envier le sort des autres ; c'étoit une grosse blonde à qui l'on ne pouvoit reprocher d'autre deffaut qu'un peu trop d'embonpoint, la peau étoit d'une blancheur ébloüissante, la plus belle tête du monde, des yeux grands, bleus & bien fendus, la passion les rendoit tendres & mourans, mais ils étoient vifs & brillans dans le plaisir ; ajoutés une gorge ferme & bien remplie, des Tetons qui formoient, en s'élevant au-dessus du corset, un Contour regulier, dont la chaleur, dont les mouvemens

précipités charmoient les yeux, quand on se contentoit de les regarder, & enflammoient quand on y touchoit.

L'exhortation du Prieur n'avoit pas prévenu mes desirs, Gabrielle les avoit excités : elle se prêta galamment à les satisfaire ; viens, mon Roi, me dit-elle, viens, je veux avoir ton pucelage, viens le perdre dans un endroit où tu as reçu la vie : ce mot me fit trembler. Sans être devenu plus vertueux, j'avois acquis chez les Moines des connoissances qui ne me permettoient pas d'être avec Gabrielle ce que j'avois autrefois été avec Toinette. J'étois prêt à enconner : un reste de honte m'arrêta sur le bord du précipice, je reculai. Ah, Ciel ! dit Gabrielle, en se relevant est-il possible que ce soit-là mon Fils ? Ai-je pû mettre aux monde un lâche tel que lui ? Quoi, foutre la Mere lui fait peur ? Ma chere Gabrielle, lui dis-je, en l'embrassant, contentés-vous de mon amour : si vous n'étiez pas ma Mere, je ferois mon bonheur de vous posséder ; mais respectés une foiblesse qu'il me feroit impossible de vaincre.

L'apparence même de la vertu est respectable aux cœurs les plus corrompus & les plus libertins. Mon action trouva des partisans parmi nos Moines : ils convinrent qu'ils avoient eu tort de vouloir me faire une pareille surprise : il n'y eût qu'un coquin d'entr'eux qui voulut entreprendre de me convertir. Pauvre sot, me dit-il, quoi, tu es assez simple pour t'effrayer d'une action aussi indifférente ; parlons raisonnablement, dis-moi un peu : qu'est-ce que la Fouterie ? La conjonction d'un homme & d'une femme : cette conjonction est ou naturelle ou deffenduë par la nature. Elle est naturelle, puisqu'il est vrai que les deux sexes ont dans le cœur un penchant invincible qui les porte, qui les entraîne l'un vers l'autre ; si ce penchant est dans le cœur de l'homme & de la femme indistinctement. L'intention de la nature étoit donc qu'on le satisfît indistinctement l'un avec l'autre, & la preuve s'en tire du livre même dicté par le Saint Esprit : Dieu dit à nos premiers Parens, croissés & multipliés. Ils étoient seuls : comment Dieu entendoit-il que la multiplication se fit ? Adam suffisoit-il tout seul pour peupler la terre ? Adam faisoit des filles, il les futoit : Eve avoit des fils, ils faisoient avec elles ce que leur Pere faisoit avec leurs sœurs : ce qu'ils faisoient eux-mêmes quand l'occasion s'en presentoit. Descendons au Déluge ; il ne restoit dans le monde que la famille de Noé : il falloit bien nécessairement que les freres couchassent avec leurs sœurs, les fils avec leur Mere, le Pere avec ses filles, s'ils vouloient repeupler la terre. Allons plus loin ; Loth fuit de Sodome, ses filles, qui avoient

toûjours devant les yeux l'intention du Créateur, & qui venoient de voir leur bonne-femme de Mere changée en statue pour avoir été trop curieuse, s'écrierent dans l'amertume de leur cœur, hélas, le monde va donc finir ! Elles auroient cru se rendre coupables aux yeux du Souverain Etre, si elles n'avoient pas travaillé de tout leur pouvoir à retablir ce qu'ils venoient de détruire : Loth lui-même pénétré de cette vérité, y contribua de tout le sien. Voila la nature dans sa premiere simplicité : les hommes soumis à ses loix regardoient l'obligation de les exécuter comme leur premier devoir ; mais bien-tôt corrompus par leurs passions, il oublierent la volonté de cette tendre Mere, ils ne voulurent pas rester dans l'état heureux où elle les avoit placés, ils renverserent tout, ils se forgerent des chimeres qu'ils qualifierent de vertus & de vices, ils inventerent des loix qui, bien loin d'augmenter le nombre de leurs prétendues vertus, n'ont fait qu'augmenter celui de leurs prétendus vices : ces loix ont fait les préjugés, & ces préjugés, adoptés par les sots & fliffés par les sages, se sont fortifiés d'âge en âge. Il falloit donc que ces impertinens Législateurs, en renversant les loix de la nature, refondissent les cœurs qu'elle nous avoit donnés, il falloit qu'ils reglassent nos desirs, qu'ils y missent des bornes, & puisqu'ils prétendoient qu'on ne devoit goûter les plaisirs de l'amour qu'avec une seule femme, & même après certaines formalités, il falloit qu'ils reftraignissent les desirs de chacun pour un seul objet, qu'ils ne fissent naître ces desirs qu'après certaines formalités, & les conservassent toûjours les mêmes. Ils ne l'ont pû faire : la nature au fond de notre cœur reclame contre leur injustice ; en un mot, la Fouterie sans distinction est d'institution Divine, c'est un precepte gravé par la main du Créateur, & la Fouterie distincte est d'institution humaine : & l'une est aussi élevée au-dessus de l'autre, que le Ciel l'est au-dessus de la Terre. Peut-on, sans se rendre criminel, écouter l'homme préféablement à Dieu ? Non, non, Saint Paul, interprète Sacré des volontés du Ciel, qui connoissoit toute l'étendue des devoirs de la nature, a dit ; plû-tôt que de brûler, foutés, mes enfans, foutés : il est vrai que pour ne pas choquer la foiblesse des petits genies, il met un correctif à sa pensée, & se sert de l'expression, mariés-vous ; mais au fond, c'est la même chose : on ne se marie que pour Foutre. Ah, que je t'en dirois bien davantage, si je ne me sentoiss pressé de suivre le conseil de St. Paul. On rit de la saillie du Pere, & déjà le Ribaud se levoit, & le Braquemart à la main, menaçoit tous les Cons de la salle : attendés, dit une des Sœurs, nommée Madelon, pour punir Saturnin il me vient une idée

excellente : quelle est-elle, lui demanda-t'on ? C'est, repondit-elle, de le faire coucher sur un lit, Gabrielle s'étendra sur son dos, & le Pere, qui vient de parler comme un oracle, exploitera Gabrielle. Les ris redoublerent à cette folie : j'en ris moi-même, & dis que j'y consentois, à condition que pendant que le Pere foutroit sur mon dos, je foutrois moi avec la donneuse d'avis. Allons, reprit-elle gayement, j'y consens pour la rareté du fait.



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p. 236

Chacun applaudit une imagination aussi bizarre : nous nous mêmes en posture ; figurés-vous quel spectacle cela devoit faire. Le Pere ne pouffoit aucun coup à ma Mere qu'elle ne le lui rendit sur le champ au triple, & son

Cul, en retombant sur le mien, me faisoit enfoncer dans le Con de Madelon : ce qui faisoit un ricochet de Fouterie tout-à-fait divertissant pour les Spectateurs, non pas pour nous, car nous étions trop occupés pour nous amuser à rire. Il n'eût tenu qu'à moi de me vanger de Madelon, en laissant tomber le poids de trois corps sur le sien ; mais elle étoit trop aimable & trop amoureuse : elle travailloit de trop bon cœur, pour me laisser concevoir une pareille pensée : je la soulageois autant qu'il m'étoit possible, elle en eût pourtant la peine ; mais ce fut plutôt un surcroît de volupté pour elle ; car ayant senti les délices de la décharge avant nos Fouteurs d'en haut : le plaisir me rendit immobile : Gabrielle le sentit, & les coups de Cul qu'elle repetoit avec une nouvelle vivacité, faisoient pour moi ce que je n'étois plus en état de faire, & en m'agitant alloient donner de nouveaux ébranlemens de plaisir à Madelon qui déchargeoit aussi. Nos Fouteurs finirent leur affaire, & joignirent leur extase à la nôtre : nos quatre corps n'en firent plus qu'un, nous nous mourrions, nous nous confondions l'un dans l'autre.

Les éloges que nous fîmes de cette nouvelle façon de goûter le plaisir, firent venir l'eau à la bouche des autres Moines & Sœurs, les voilà les uns sur les autres à Fouter comme des perdus en quatrain (c'est le nom que nous donnâmes à cette posture) & nous à leur donner l'exemple. C'est ainsi que les plus belles découvertes que l'on ait fait dans la nature sont dûes au hasard.

Gabrielle étoit si charmée de cette invention, qu'elle avoua qu'elle avoit eût presque autant de plaisir, qu'elle en avoit goûté en me faisant. Comme je n'étois pas moins curieux, que les autres de savoir comment la chose s'étoit passée, on la pria de la raconter. J'y consens, nous dit-elle, & d'autant plus volontiers, que Saturnin ne connoit encore que sa mere, sans savoir d'où elle vient, ni comment elle s'est trouvée ici : permettez-moi, mes Révérends de l'en instruire, & de remonter un peu plus haut que ce jour que vous souhaitez que je vous rappelle. Mon ami, continua-t'elle, en m'adressant la parole, tu ne te vanteras pas d'une longue suite d'ayeux illustres, je n'en ai jamais connu : je suis fille d'une Loueuse de chaise de ce Couvent, & sans doute de qu'elqu'un des Peres qui vivoient alors, car elle étoit trop vive, & trop amie du Couvent, pour que je puisse en conscience penser que j'aye l'obligation de ma naissance à son bonhomme de mari.

A dix ans, je ne démentoie pas le sang dont je suis née, & je connoissois l'amour avant que je me connusse. J'étois toujours avec les Peres, ils se

faisoient un plaisir de cultiver mes heureuses inclinations. Un jeune Profès me donna des leçons si touchantes & si sensibles, que j'aurois cru payer les autres d'ingratitude, si je ne leur avois fait connoître que j'étois en état de leur en donner moi-même. Je m'étois déjà acquittée envers chacun d'eux de ce que je lui devois, quand ils me firent la proposition de me mettre dans un endroit où je serois en liberté de renouveler mes payemens aussi souvent que je le voudrois : je n'avois pû les faire jusqu'alors qu'à la fourdine, tantôt derriere l'Autel, tantôt devant, tantôt dans un Confessional, & rarement dans les chambres. Cette idée de liberté me flatta, j'acceptai leurs offres j'entrai ici.

Le jour de mon entrée, on m'avoit fait parer comme une jeune fille que l'on va mener à l'Autel. L'idée de mon bonheur repandoit un air de sérénité sur mon visage, qui charmoit tous les Peres. Tous vouloient me rendre leurs hommages, & chacun vouloit avoir la gloire de me les rendre le premier. Je vis le moment que le festin de mes noces alloit finir comme celui des Lapites. Mes Révérends, leur dis-je, votre nombre ne m'épouvante pas ; mais mon courage me fait peut-être trop présumer de mes forces, je succomberois : vous êtes vingt, la partie n'est pas égale. Je veux vous proposer un accommodement ; il faut nous mettre tous nus, & pour leur en donner l'exemple, je commençai par me débarasser de tous mes ajustemens, robe, corset, jupe, chemise, tout partit dans le moment : je les vis tous dans le même état que moi ; mes Sœurs étoient aussi toutes nues. Mes yeux favorisèrent un moment le charmant spectacle de vingt Vit roides, gros, longs, durs comme le fer, & qui se presentoient fierement au combat. Ah, si j'avois eu assez de Cons pour les recevoir tous à la fois, je l'aurois fait ! Allons, repris-je, il est tems de commencer, je vais me coucher sur ce lit, j'écarterai les cuisses assez, pour qu'en accourant sur moi le Vit à la main, vous puissiez m'enfiler l'un après l'autre, car il faut que le sort règle le pas : les maladroits n'auront pas à se plaindre, puisqu'en me manquant, ils trouveront des Cons tous prêts sur qui ils pourront décharger leur colere. Voila, Messieurs, ce que j'avois à vous proposer : ils applaudirent tous avec des battemens de main à cet heureux effort de mon imagination, on tire au sort, je tends la bague, on court, un, deux, trois passent sans m'enfiler, & vont tomber sur mes Sœurs qui leur font oublier leur malheur par toutes sortes de plaisirs : un quatrième vient, c'étoit vous, Pere Prieur : ah, je payai votre adresse par les transports les plus vifs, & si c'est le plaisir que l'on goûte dans une décharge mutuelle

qui fait concevoir, vous ne devés partager qu'avec quatre ou cinq de ceux qui vous suivirent, la gloire d'avoir fait Saturnin ! Oüi, mon ami, continua-t'elle, en m'adressant la parole, tu as cet avantage au-dessus des autres hommes : ils peuvent bien dire le jour de leur naissance, mais non pas celui où ils ont été faits.

Telles étoient les conversations que nous avions dans la Piscine, tels étoient les plaisirs que nous y goûtions : on juge que je n'étois pas des derniers à m'y rendre. Toutes les nuits j'allois chez le Prieur ou chez le Dépenfier : j'étois infatigable, & c'étoit toujours moi qui conduisois la Bande Joyeuse, j'étois l'ame de la Piscine, j'en étois les délices, & tout, jusqu'aux vieilles qui servoient, tout y tâta de mon Vit.

La réflexion cependant perçoit quelquefois au milieu de mes plaisirs ; toutes nos Sœurs me paroissoient charmées de leur sort. Je ne pouvois concevoir que des femmes, dont le naturel est vif & dissipé, eussent pû sans frayeur, concevoir le dessein de passer leur vie dans une pareille retraite, y vivre sans dégoût, & être sensibles à des plaisirs achetés par un esclavage éternel. Elles rioient de mon étonnement & ne pouvoient elles-mêmes concevoir que je pusse avoir de pareilles idées : tu connois bien peu notre tempérament, me disoit un jour une d'entre elles extrêmement jolie, & que le libertinage, fruit trompeur d'une éducation cultivée, avoit fait jeter dans les bras de nos Moines, n'est-il pas vrai, me disoit-elle, qu'il est plus naturel d'être sensible au bien qu'au mal : j'en convenois ; ferois-tu difficulté, reprenoit-elle de sacrifier une heure du jour à la douleur, si l'on t'assuroit que l'heure suivante se passeroit dans une extrême joye ! Non assurément lui disois-je : hé bien, poursuivit-elle, au lieu d'une heure, mets un jour, de deux l'un sera pour le chagrin, & l'autre pour le plaisir, je te crois trop sage pour refuser un pareil parti, si on te l'offroit : je dis plus ; l'homme le plus indifférent ne le refuseroit pas, & la raison en est bien naturelle. Le plaisir est le premier mobile de toutes les actions des hommes : il est déguisé sous mille noms différens, suivant les différens caracteres. Les femmes ont de commun avec vous tous les caracteres possibles ; mais elles ont au-dessus l'impression victorieuse du plaisir de l'amour : leurs actions les plus indifférentes, leurs pensées les plus sérieuses, naissent toutes dans cette source, & portent toujours, quoique déguisée, la marque du fond d'où elles sortent. La nature nous a donné des desirs bien plus vifs, & par conséquent bien plus difficiles à

satisfaire que les vôtres : quelques coups suffissent pour abbatre un homme, & ne font que nous animer : mettons-en fix, une femme ne recule pas après douze. Le sentiment du plaisir est donc au moins une fois aussi vif dans une femme, qu'il l'est dans un homme, & si tu te croirois heureux de payer un jour de joye par un jour de chagrin, trouverois-tu étrange que j'en donnasse deux, ferois-tu surpris que je passasse les deux tiers de ma vie dans la peine, pour passer l'autre tiers dans le plaisir. J'ai mis les choses égales entre nous ; quand tu nous vois continuellement occupées de ce qui fait le souverain bonheur des femmes, quand nous sommes continuellement dans vos bras, dis-moi, crois-tu que nous puissions songer à la peine, qu'elle ait quelque empire sur nous ? Ne trouveras-tu pas notre condition mille & mille fois plus heureuse que celle de ces filles imprudentes, qui nées avec [des] inclinations aussi violentes que celle des autres femmes, vient porter dans le fond de la solitude des desirs qui ne seront jamais apaisés par les embrassemens d'un homme. Ah qu'une pareille réflexion rendroit nos desirs bien plus vifs, s'il étoit possible que nous nous refroidissions ! Tu me demandes si nous n'avons pas de retour vers le monde : nos cœurs enchantés, ont-ils le tems de le regretter, & qu'y regretterions-nous ? la liberté : elle n'est pas un bien quand elle est gênée dans le plus doux de ses droits ; est-ce vivre qu'être continuellement exposées à tous les caprices des hommes, est-ce vivre qu'être continuellement dans les tourmens d'une chasteté involontaire, une fille brûle d'amour, & un préjugé fatal la note d'infamie, quand elle fait les premières avances : si elle accorde une faveur, son amant se détache : si elle la refuse, il se rebute : si elle veut faire valoir une grace ; si elle veut, par quelques difficultés irriter sa passion, il s'échape. Ainsi toujours languissante, entraînée par l'amour, retenuë par la bienséance, elle ne trouve que deux écueils également terribles pour elle : si elle se livre à l'amour une indiscretion peut la perdre, ses plaisirs sont toujours empoisonnés par la crainte du *qu'en dira-t'on* : si elle reste dans les bornes de la sagesse, il faut que son bonheur lui amène un mari : s'il ne vient pas, le tems fuit, les années se passent, ses charmes se flétrissent, elle meurt vierge & martyre ; mais je veux que son bonheur le lui amène ce mari, la voila pour toujours attachée à un homme, un seul homme, qui peut à peine suffire à la moitié de ses desirs ? & dont l'humeur bizarre fera peut-être de chacun de ses jours, autant de jours de supplice. Ici avons-nous quelque chose de semblable à craindre ? Libres des inquiétudes de la vie, nous n'en connoissons que les charmes, nous ne

prenons de l'amour que les agrémens, & nous en laissons les chagrins à celles qui croient n'en prendre que ce qu'il a de plus délicat : tous vos Moines sont nos Amans, le Couvent est pour nous un Sérail qui se peuple tous les jours de nouveaux objets dont le nombre ne se multiplie que pour multiplier nos plaisirs : nous remarquons la différence des jours que par la diversité des agrémens qu'ils nous procurent : ah, Pere Saturnin, defabuse-toi, si tu nous crois malheureuses ! Telle d'entre nous est ici depuis bien longtemps qui ne s'est pas encore avisé de penser au tems qu'elle y a passé, & pour t'épargner la peine de chercher cette heureuse mortelle, je t'avoüerai que c'est moi.

Je ne m'attendois pas à trouver tant de raisonnemens, des pensées aussi justes, des réflexions aussi suivies, une résolution fondée sur des motifs aussi sensibles, dans une fille que je ne croyois que capable de sentir le plaisir. Tout autre que moi auroit plaint la société de la perte d'un sujet qui en auroit pu faire les délices, si son tempérament le lui avoit permis ; mais je ne songeai dans le moment qu'à profiter de l'heureux penchant qui me la livroit, & à reparer par mes transports un tems qu'elle avoit employé à me prouver qu'elle n'étoit née que pour les goûter.

L'homme n'est pas né pour un bonheur durable : plongé dans tout ce que mon cœur pouvoit desirer de plus satisfaisant pour lui, je devins inquiet, je devins rêveur, j'ose le dire, j'étois en Fouterie ce qu'Alexandre étoit en ambition : je desirois de Foutre toute la terre, & après j'aurois été chercher un nouveau monde dans l'espérance d'y trouver de nouveaux Cons.

Depuis six mois je jouïssois de la gloire incontestable d'avoir toujours remporté le prix dans nos combats amoureux, mais du plus brave que j'étois, je devins bien-tôt le plus lâche. Je ne futois plus que comme les autres se branlent faute de pouvoir faire mieux, l'habitude du plaisir en avoit émouffé la pointe, & j'étois avec nos six Sœurs comme un mari l'est avec sa femme. Le mal de mon esprit influa bien-tôt sur mon cors, & ma langueur fut suivie d'une impuissance totale pour ce qui avoit fait autrefois mon plus cher amusement. On s'en aperçût, on m'en fit des reproches ; mais tout ce qu'on pût me dire ne fit que glisser sur mon cœur : j'allois rarement à la Piscine, il ne fallut pas moins que toute la tendresse du Prieur pour m'y faire aller : il engagea nos Sœurs à travailler à ma guérison, & elles n'épargnèrent rien pour y réussir : non seulement elles employèrent tous leurs charmes naturels,

mais elles y joignirent encore ce que l'art le plus consommé peut suggérer à une Vieille Coquette Fouteuse, pour rappeler un jeune cœur entraîné par la vivacité de ses passions, tantôt se rangeant en cercle autour de moi, elles offroient à ma vûe les tableaux les plus lascifs, l'une mollement appuyée sur un lit, laissoit voir négligemment la moitié de sa gorge, une petite jambe faite au tour, & des Cuisses plus blanches que l'albâtre, me promettoient le plus beau Con du monde ; l'autre les genoux élevés, & dans l'attitude d'une femme qui se présente au combat, étendoit les bras, soupiroit, & marquoit par sa langueur & son agitation, l'ardeur qui la consumoit ; d'autres dans des postures toutes différentes, la gorge découverte, les jupes levées, se chatoüilloient diversement le Con, en s'agitant avec fureur, & en exprimant par leurs soupirs & leurs exclamations le plaisir qu'elles ressentoient, marque assurée de celui qu'elles feroient ressentir ; tantôt toutes se mettoient nues & me présentoient la volupté dans tous les points de vûe qu'elles croyoient pouvoir me flatter, l'une le visage appuyé sur un Canapé, me montrait le revers de la Médaille, & passant sa main par dessous son ventre, elle écartoit les Cuisses & se branloit, de manière qu'à chaque mouvement que faisoit son doigt, je pouvois voir l'intérieur de cette partie, qui m'avoit autrefois causé de si vives émotions ; une autre sur un lit de Satin noir, couchée sur le dos, & les jambes pendantes & écartés, me présentoit à l'endroit la même image que la précédente ne m'offroit qu'à l'envers. Une troisième me faisoit coucher par terre entre deux chaises, & mettant ensuite un pied sur l'une & un pied sur l'autre, elle s'acroupissoit, & son Con se trouvoit perpendiculairement sur mes yeux. Dans cette situation, elle travailloit avec un Godmiché, pendant qu'une autre placée devant moi, foutoit de toutes ses forces avec le plus vigoureux de nos Moines, nud comme elle, & posé de façon que je voyois tous les mouvemens & du Con de la Sœur & du Vit de sa Révérence, qui semblable à ces Béliers que l'on suspendoit autrefois aux portes d'une forteresse pour les enfoncer, tomboit avec impétuosité sur le ventre de la Sœur : enfin on offroit à ma vûe les images les plus lubriques, tantôt toutes à la fois & tantôt successivement.



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p. 250

Quelquefois on me couchoit tout nud sur un banc, une Sœur se mettoit à califourchon sur ma gorge de sorte que mon menton étoit enveloppé dans le

poil de la motte, une autre s'y mettoit sur mon ventre une troisième qui étoit sur mes cuisses, tâchoit de s'introduire mon Vit dans le Con, deux autres étoient placées à mes côtés, de façon que je tenois un Con de chaque main, une autre enfin, & celle qui avoit la plus belle gorge étoit à ma tête, & s'inclinant, elle me pressoit le visage entre les Tetons, toutes étoient nues, toutes se grattoient, toutes déchargeoient, mes mains, mes cuisses, mon ventre, ma gorge, mon Vit, tout étoit inondé, je nageois dans le Foutre, & le mien refusoit de s'y joindre : cette dernière cérémonie, qu'on appelloit par excellence la question extraordinaire, fut aussi inutile que les précédentes ; on me tint pour un homme confisqué, & l'on abandonna la nature à elle-même.

Tel étoit mon état, quand en me promenant un jour dans le jardin seul, rêvant au malheur de ma destinée, je rencontrai le Pere Simeon, homme profond, qui avoit blanchi dans les travaux de venus & de la table, & tel que le vieux Nestor, avoit vû plusieurs fois renouveler le Couvent. Il vint à moi, & m'embrassant tendrement, me dit ; ô mon Fils, votre douleur est grande, je le vois, mais que le sujet ne vous en allarme point : mes longues méditations, & mon expérience consommée m'ont fait découvrir un moyen de faire renaître en vous ce sentiment vif pour le plaisir, cette ardeur voluptueuse qui caractérise le bon Moine, votre mal est grand ; mais aux maux désespérés il faut de violens remèdes.

La nature marâtre ne nous a donné des forces que jusqu'à un certain degré : J'avoüe qu'elle nous traite nous autres Moines en enfans chéris ; mais la trop grande dissipation dans un Moine peut faire ce qu'un moindre fera dans un homme ordinaire, & c'est cette dissipation qui fait votre mal, c'est elle qui a causé votre dégoût. Il ne s'agit que de reveiller votre appétit malade par quelque mets succulans, & je ne connois pas de meilleur qu'une Devote : je ne pus m'empêcher d'éclater du ton flegmatique, dont la Révérence m'enseignoit un pareil secret. Comment donc, reprit-il, je vous parle très-sérieusement, ce n'est point ici un paradoxe que je vous avance : tudieu, je vois bien que vous êtes encore jeune : vous ne connoissés pas les Devotes, vous ne savés pas qu'elles ont des ressources infailibles pour rallumer les chaleurs éteintes : elles possèdent l'art de se faire contenter par l'homme du tempérament le plus usé : elles savent tirer parti de tout ; je l'ai éprouvé, moi qui vous parle : Oüi, mon fils, j'en ai foutu & plus d'une. Tems heureux, où je faisois retentir les voûtes du Couvent en frappant avec mon Vit,

hélas, qu'êtes-vous devenu ! On ne parle plus du vigoureux Pere Simeon, ce n'est plus qu'un vieillard cassé, son sang est glacé dans ses veines, sa voix est tremblante la respiration lui manque, ses jambes lui refusent leur secours, ses Couilles sont sèches, son Vit est disparu, tout meurt. J'avois toutes les envies du monde d'éclater aux exclamations originales du Vénérable Pere Simeon : mais la crainte de l'indisposer de nouveau, me retint. O, mon fils, poursuivit-il, vous êtes encore dans cet âge heureux, fait pour les plaisirs, profitez-en, j'en ai profité, mais il n'est plus tems d'y penser, un soin plus important doit m'occuper à présent, c'est celui de la vie éternelle : je ne refuse pourtant pas mes avis à ceux qui, comme vous, peuvent en avoir besoin ; on n'est bon à rien, quand on n'est bon que pour soi : je vous le repète. Le seul moyen de vous tirer de votre létargie, est de vous mettre au regime, c'est-à-dire, d'avoir recours à une Devote, & celui d'y parvenir est d'obtenir la liberté de confesser pour ce dernier article : je m'en charge ; Monseigneur me fait l'honneur de m'estimer : le meilleur usage que je puisse faire de son amitié est de l'employer à votre soulagement, l'autre article dépend de vous. Je remerciai le Pere de ses offres obligeantes, & sans avoir beaucoup de foi à l'efficacité de son secret : je le priai de vouloir s'y employer ; il me le promit.

Ce n'est pas tout, continua-t'il, avant que vous entriez dans cette carrière, il vous faut un guide pour y conduire vos pas. Je veux vous en servir : alléons-nous sur ce banc, nous y ferons plus à notre aise. Nous nous assîmes, & la Révérence ayant touffé une bonne fois pour n'y plus revenir, reprit ainsi la parole.

Vous n'êtes pas à favoir, mon fils, que l'heureuse manie, que l'on qualifie du nom de Confession, doit son origine à nos Ancêtres, quand je dis nos Ancêtres, j'entends parler des Prêtres & des Moines qui vivoient dans ces tems reculés où remonte cette pratique du Christianisme ; je peux bien leur donner ce nom puisqu'ils nous ont laissé le plus bel héritage que des Peres puissent laisser à leurs enfans ; héritages dont les revenus sont assignés sur la crédulité des Peuples, payeurs exacts, fermiers toujours fidèles, qui ne laissent jamais accumuler les arrérages.

J'ai toujours admiré la profondeur du génie de ces illustres Fondateurs. Dans ces siècles severes les Prêtres ne connoissoient pas les richesses, les pauvres Moines attendoient le ventre creux que la charité des Fidèles pourvût à leurs nécessités ; on établit la Confession, tout change de face, les

biens fondent sur nous, bien-tôt nous quittons nos deserts, nous venons dans les Villes renouer avec les humains, nos richesses ne font qu'augmenter à l'ombre de ce Tribunal auguste. Loués soient mille & mille fois les heureux inventeurs de cette méthode pieuse, sur laquelle Dieu verse les bénédictions depuis tant de siècles. *Amen.*

Je ne vous parlerai pas de l'excellence du poste de Confesseur, vous verrez par vous-même que la direction des consciences n'est pas la culture d'un terroir ingrat, quand on fait allier la connoissance du cœur humain, des ressorts qui le font agir, des passions qui l'animent avec un air composé & devot, un roulement de yeux étudié, beaucoup de discrétion, beaucoup de douceur, quelque condescendance pour les foiblesses qu'il faut pardonner à la nature : vous attirés les bénédictions du Peuple, les éloges, les caresses des femmes, elles vous adorent, le Dieu, dont elles viennent implorer la miséricorde par votre ministère, est moins leur Dieu que vous. Je ne vous dirai pas quel parti vous devez tirer de ces heureuses dispositions par rapport à votre fortune, votre intérêt seul vous le dictera ; mais le conseil que j'ai à vous donner, c'est de plumer impitoyablement ces vieilles Doüairieres, ces vieilles Bigotes qui viennent à votre Confessionnal, moins pour se reconcilier avec Dieu, que pour voir un beau Moine. Je ne vous demande grace que pour les jolies, parce que je la leur ai faite ; mais je me faisois payer d'une autre monnoye.

Une jeune fille, par exemple, ne peut faire de présens ; mais elle peut donner quelque chose de bien plus précieux, son pucelage. Il faut user d'adresse pour lui enlever ce charmant bijou : fixés-vous à ces jeunes Devotes ; je prévois qu'il n'y a qu'elles qui puissent vous guérir : gardés-vous cependant de vous livrer sans ménagement à la vivacité que pourroit vous inspirer l'espérance de votre guérison : on court moins de risque à expliquer ses sentimens à une femme que l'usage a aguérie, qu'à une jeune personne chez qui la passion n'a pas encore triomphé des préjugés de l'éducation. Une femme vous entend à demi mot, son cœur a déjà fait la moitié du chemin avant que votre bouche lui ait appris vos desirs : il n'en est pas de même d'une jeune fille ; mais s'il est plus difficile de la vaincre, la victoire en est bien plus douce. Je vais vous en tracer la route.

Dans toutes vous trouverez un penchant naturel pour tous les plaisirs de l'amour. Le grand art est de savoir manier ce penchant : telle qui paroît sous

un habit modeste, sous un air mortifié, les yeux baissés, & la démarche composée, couvre un feu caché sous la cendre, toujours prêt à s'allumer au premier vent de l'amour ; parlés : fûtes de trouver dans un pareil commerce, dont le mystère met leur réputation à l'abri de la médisance, toutes les douceurs qui peuvent les consoler de leur défaite, elles n'opposeront qu'une faible résistance à vos premières attaques, pressées, votre victoire est certaine.

D'autres, dont le temperament est moins vif, moins impétueux, donneront plus d'exercice à votre adresse avec celles-ci mêlés les caresses de l'Amant aux remontrances du Directeur, échauffés leur naturel par des discours débités avec art, informés-vous adroitement des progrès qu'elles ont faits dans la science de se procurer du plaisir, levés imperceptiblement à leurs yeux le voile qui leur cachoit des voluptés inconnues, découvrez-leur tous les mystères de l'amour, faites-leur-en des peintures vives & riantes, qui piquent, qui échauffent leur sensualité, montrez-leur le plaisir dans les attitudes les plus séduisantes, & dans les situations les plus favorables pour exciter leurs desirs.

Vous m'objecterez peut-être qu'il est difficile de réussir dans la pratique d'un art aussi dangereux ; point du tout, il ne faut que de l'adresse. Je conviens avec vous qu'il seroit dangereux d'encenser ouvertement leurs desirs que quelque persuasifs que fussent les raisonnemens que leur cœur leur feroit en faveur de votre Morale ; car le premier sentiment est pour ce qui nous flatte : mais la réflexion ramène à la raison. Cette raison sévère qui n'adopte que des maximes sévères comme elle, leur ouvrirait les yeux sur le péril qu'elles pourroient courir en vous écoutant ; mais il est mille moyens de concilier leur cœur & leur raison : que les portraits que vous leur ferez des plaisirs, paroissent faits, moins pour les engager à s'y livrer, que dans la vue de les en détourner, insistés sur les plaisirs, soyés court sur les conséquences, la raison s'opposera vainement aux impressions, que vos discours feront dans leur cœur, ces impressions seront toujours dominantes, on s'en occupera, on les caressera, on voudra goûter de ces plaisirs, on craindra de succomber, on reviendra à vous ; voilà le moment décisif : plaignés-les, flattez leur faiblesse, attendrissez-vous avec elle, plus de Morale, rassurez leur cœur du côté du Ciel, détruisez leur préjugés, du côté du monde, faites-leur envisager que ce n'est pas un si grand mal que de céder à son penchant, que les faveurs qu'une fille tendre peut accorder à son Amant ne sont rien quand elles sont ensevelies

dans l'ombre du secret, qu'elles n'en rendent la beauté que plus vive & plus piquantes par les nouveaux attraits dont elles l'embellissent, qu'il est dangereux de garder trop long-tems une fleur qui se fane tous les jours, qu'il est si doux de la laisser cueillir, que la perte n'est qu'idéale, qu'un mari, quelque habile qu'il soit, fut-il éclairé par les yeux de la jalousie même, n'en fauroit avoir le moindre soupçon ; ajoûtés, d'une maniere détournée, qu'il est mille secrets pour empêcher ce que les filles craignent tant, la grossesse, que vous en sâvés. Arrêtés-vous alors, examinés leur visage ; vous le verrés enflammé, leurs yeux, vous les verrés étincelans, vous les verrés chancelantes, laissés tomber négligemment votre main sur leurs Tetons, pressés-les, serrés-leur tendrement la main, lancés-leur des regards passionnés, bien-tôt vous entendrés leurs soupirs, fidèles interprètes des sentimens de leur cœur, joignés vos soupirs aux leurs, appliqués un baiser sur leur bouche, offrés-vous alors pour consolateur de leurs peines : l'aveu de ce qui se passe dans leur cœur établit la confiance, on ne rougit plus d'être foible avec un homme qui connoît votre foiblesse, & qui, par la sienne, vous console de la vôtre.

Le discours du Pere Simeon m'avoit si fort échauffé l'imagination, il avoit été porter à mon cœur de si douces émotions, que presque convaincu, je ne voulus plus douter de la possibilité d'une chose que je n'avois d'abord regardée que comme un badinage. Je réitérai mes instances auprès du Pere avec plus de vivacité que je ne l'avois fait la premiere fois, & bien-tôt par son canal, j'obtins ce que je demandois.

Il me tarδοit de me voir erigé en Médiateur entre les Pécheurs & le Pere des miséricordes. Je me faisois une peinture charmante du plaisir que j'allois avoir à entendre la Confession d'une jeune fille timide, qui n'auroit pas laissé de donner à son tempérament les petites satisfactions qu'il auroit exigées d'elle. Je fus au Confessional prendre possession de mon poste.

On dit qu'un grand Philosophe avoit la foiblesse de rentrer chez lui & d'y rester toute la journée, quand en sortant le matin, une vieille étoit la premiere personne qui s'offrit à ses yeux. Si l'exemple du Philosophe avoit été une règle pour moi, j'aurois sur le champ déserté le Confessional ; cependant je tins bon, & je m'armai de courage contre l'ennui méritable que devoit me causer la Confession d'une vieille qui se présenta pour ma premiere pratique.

J'effuyai patiemment un déluge de balivernes, que je payai par des maximes de morale si consolantes, par un patelinage si adroit, que ma vieille, charmée, m'auroit sur le champ donné des marques de sa satisfaction, si heureusement le grillage ne s'étoit trouvé entre nous ; mais pour me dédommager, elle me voüa un attachement à l'épreuve de toutes les tentatives que les autres Directeurs pourroient faire pour la détacher de moi. Je lui passait son transport en faveur du profit que j'en pourrois tirer ; car lui voyant un air aisé je la mis sur [le] champ dans la classe de ces vieilles Doüairieres, dont le Pere Simeon m'avoit parlé : allons, dis-je en moi-même, *bon pour plumer*. Pour cela il falloit sonder le terrain : elle étoit grande babillarde ; je la mis adroitement sur le chapitre de sa famille : grandes invectives d'abord contre un traître de mari qui portoit ailleurs un bien qui lui appartenoit : la bonne Dame paroissoit blessée dans l'endroit sensible ; autres invectives contre un fripon de fils qui suivoit l'exemple de ce mari perfide. Tous ses éloges furent pour sa fille, c'étoit toute sa consolation, une fille d'une devotion édifiante, d'une pureté de mœurs Angélique, une fille toujours retirée dans sa chambre pour être plus éloignée de tout commerce avec le monde, une fille dont toute l'occupation, tous les plaisirs étoient le travail & la priere, qui ne sortoit que pour venir à l'Eglise. Ah, ma chere Sœur m'écriai-je alors d'un ton de tartuffe, que vous devés être charmée de vous voir revivre dans une pareille fille ; mais cette sainte Ame vient-elle à notre Eglise ? Que je serois heureux si j'étois édifié par son exemple ! Vous la voyés tous les jours ici, me répondit la vieille : quelque soit sa devotion, sa beauté est encore plus frappante ; mais dois-je parler de beauté devant vous qui êtes des Saints : vous méprisés cela. Ah, ma chere Sœur, repris-je, nous croyés-vous assez injustes pour refuser une admiration légitime à la beauté des ouvrages du Créateur, surtout quand ce qu'ils ont de mondain se trouve réparé par tant de vertus Célestes. La-dessus ma vieille enthousiasmée du tour que je venois de donner à ma curiosité, me fit le portrait de sa Sainte, & je la reconnus pour une brune piquante qui se trouvoit régulièrement à tous nos Offices. Pere Simeon, me dis-je alors, voila de nos Devotes, ménageons celle-ci, elle pourroit bien vous rendre Prophete. J'aurois peut-être effarouché la mere, si dans la premiere conversation je l'avois engagée à faire ranger sa fille au nombre de mes Pénitentes : je remis cela à une seconde séance, & pour gagner ma vielle, je lui donnai une absolution générale, tant pour le passé que pour le présent : je l'aurois même donnée pour l'avenir, si

elle avoit voulu ; cela ne coûte rien. Je l'engageai cependant à venir se rafraîchir souvent dans les eaux de la pénitence ; ainsi finit ma première expédition.

Il me semble que je vous entends crier, allons Dom-Bougre, vous voilà dans le bon chemin, vous êtes en train de vous guérir, à ce qui paroît : ôïï, Lecteur, ôïï, la sainteté du caractère dont je viens d'être revêtu commence à opérer ; Dieu soit loué, que la grace est puissante ! Je bande déjà assez pour me faire croire que je banderai bien-tôt davantage.

Je ne manquai pas le lendemain d'aller à l'Office : on s'imagine bien à quelle intention. Je vis ma brune qui prioit Dieu de tout son cœur. La voilà, me dis-je, cette charmante enfant, ce modèle de toutes les vertus ! Ah, quel plaisir de croquer un morceau aussi délicat ! Quel ravissement de donner à cela la première leçon du plaisir amoureux : *vivat*, je suis guéri, je bande comme un Carme : pourquoi ne pas dire comme un Célestin, valent-ils moins que les autres ; mais ma Devote me regarde, sa mère lui auroit-elle parlé de moi ? Ah vite, apaisons le feu que sa vûë nous inspire, branlons-nous : le roulement d'iceux, que me caufoit le plaisir, fut pris par un excès de devotion.

Le plaisir que j'avois en me branlant à l'intention de ma Devote, m'étoit un garant sûr de celui que j'auroi, si j'en pouvois faire davantage. J'attendois de mon adresse un bonheur que le hazard me procura quelques jours après.

J'étois un jour sorti du Couvent : le Portier, quand je rentrait, me dit, en m'ouvrant la porte, qu'une jeune Dame m'attendoit au parloir depuis deux heures, & vouloit absolument me parler. J'y courus : quelle fut ma surprise en reconnoissant ma Devote : si-tôt qu'elle me vit, elle vint avec précipitation se jeter à mes pieds ; ayés pitié de moi, mon Pere, me dit-elle, en versant des larmes dont l'abondance l'empêcha d'en dire davantage. Qu'avés-[vous] donc, ma chère fille, lui demandai-je, en la relevant avec empressement, parlés avec confiance, le Seigneur est bon, il voit vos larmes, elles ont eû leur effet, & déjà il vous a fait miséricorde, ouvrez votre cœur à son Ministre. Elle voulut parler, ses sanglots l'en empêcherent, elle tomba évanouie entre mes bras : embarrassé de cet accident, j'aurois été assez sot pour aller chercher du secours ; déjà même j'avois fait quelques pas, la réflexion me fit revenir : où vas-tu, me dit-elle, attends-tu une plus belle occasion. Je m'approchai de ma Devote, je la délassai, je lui découvris la gorge : jamais plus beau sein ne

s'étoit offert à ma vûë, en écartant sa robe & sa chemise, je crus ouvrir le Paradis. Je fixai mes yeux sur deux globes gros, blancs & fermes comme le marbre : j'avois beau les presser, je ne pouvois les faire toucher, je les baisois, je les pressois contre mes jouës, je collois ma bouche sur sa bouche, je rechauffois son souffle. Sur le champ emporté par un mouvement dont je n'aurois pû me rendre raison à moi-même je courus à la porte de la rue : j'affectai de l'ouvrir & de la refermer, comme si je venois de conduire quelqu'un dehors, je revins à ma Devote, je la pris dans mes bras, je la pressai amoureusement : une palpitation subite me saisit, je la quittai, je restai tremblant à la considérer, & tout-à-coup soufflant ma lumière, je repris ma chère Devote dans mes bras : Amour m'écriai-je, seconde-moi ; je gagnai ma chambre avec ce cher fardeau. Dieux, qu'il étoit léger ! Je le mets sur mon lit, je ferme ma porte, je rallume ma bougie, & je reviens plus tremblant que je ne l'avois encore été, considérer ma proie, tous mes mouvemens ne lui avoient pas fait reprendre les esprits. Je decouvre toute sa gorge, je leve ses jupes, j'écarte ses cuisses, un sentiment délicieux combat contre ma lubricité : je m'arrête, j'examine, j'admire ! Quel voluptueux spectacle ! L'Amour & les Graces se trouvoient sur toutes les parties de son corps ; blancheur, embonpoint, fermeté, délicatesse, tout y charmoit, tout étoit fait au tour : le blanc parsemé de petites veines bleues, qui montraient la finesse de la peau, le noir d'un poil plus doux que le velours, le vermeil d'un Con ménagé avec les nuances les plus heureuses, formoient un contraste parfait, & me faisoient douter laquelle de ces couleurs contribuoit le plus à la perfection d'un tableau qui m'enchantoit. Apelles, toi qui travaillas pendant dix ans à rassembler les traits des beautés les plus parfaites de la Grèce, si ma Devote s'étoit offerte à tes yeux, tu l'aurois peinte, & la Divinité que tu voulois représenter en eût été jalouse.



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p. 268

Las d'admirer sans jouir, je portai la bouche & les mains avec fureur sur ce que je venois de voir ; mais à peine y eus-je touché, que mon aimable Devote poussa un grand soupir & commença à donner un signe de connoissance en portant sa main où elle sentoit la mienne. Je la baïse, ma

bouche reste collée sur la bouche : ma Devote veut se débarrasser, elle me repousse ; surprise, effrayée de se trouver sur un lit dans une chambre, elle jette des regards inquiets, elle cherche à pénétrer en quel lieu elle est, elle veut parler, la langue est embarrassée. L'ardeur qui me brûle produit sur moi le même effet, je ne la quitte pas : elle fait les efforts pour s'arracher de mes bras, je lui résiste, je la renverse, elle se relève furieuse, elle se jette à mon visage, elle veut le déchirer, elle mord, elle frappe, tout son corps s'agite, la sueur coule sur ses joues animées. Rien ne m'arrête ; j'appuie ma poitrine sur la poitrine, mon ventre sur son ventre, je tâche par mon poids de la fixer sous moi, je laisse faire à ses mains tout ce que la fureur & l'ardeur de se défendre lui inspirent, j'emploie les miennes à lui écarter les cuisses, elle les serre opiniâtrement, je désespère de triompher, la rage augmente ses forces, la passion diminue les miennes, je m'excite, je les réunis, j'écarter les cuisses, je lâche mon Vit, qui ne sent pas plutôt que j'ai débouonné ma culotte, qu'il s'échappe avec la même impétuosité qu'un arbre se redresse quand on coupe la corde qui le tenait courbé vers la terre, je l'approche du Con, je pousse, il entre : toute la fureur de ma Devote s'évanouit, elle me serre entre ses bras, me baise, ferme les yeux & tombe pâmée : je ne me connais plus, rien ne m'arrête, je pousse, je repousse, j'approche du but, je l'atteins, j'y touche, j'inonde le fond de son Con d'un torrent de feu : elle recharge, nous restons sans connaissance ; nos esprits avaient abandonné le reste de notre Corps pour se porter dans un endroit où le plaisir regnoit avec un sentiment si vif.

L'aimable Compagne de ma volupté revint bien-tôt à elle-même ; mais ce ne fut que pour m'inviter par ses caresses à la replonger dans le même état : elle me passe les mains autour du col, elle me baise tendrement, j'ouvre les yeux, je les fixe sur elle : les siens sont languissants, il se troublent, ils s'égarent, son Con s'enflamme, c'est une fournaise : mon Vit brûle. Ah, me dit-elle, le plaisir me suffoque, je meurs ! Ses membres se roidissent, elle donne un coup de cul, j'en rends deux : nous déchargeons encore.

Nous repetâmes sans discontinuer, jusqu'à ce que la nature, trop faible pour l'ardeur de nos desirs, refusa d'y répondre, & nous força de lui donner quelque relâche. Je profitai de ce moment pour courir à la cuisine, où l'on me donna sur ce qui devoit aller à l'infirmerie, de quoi reparer les forces de plus d'un malade ; je dis que je l'étois : je revins à ma chambre. Je trouvai ma

chere Devote plongée dans la tristesse : je la dissipai par mes caresses, & j'attendis que nous eussions satisfait un besoin plus pressant pour m'informer du sujet de son chagrin. Nous soupâmes le plus commodément qu'il nous fut possible, & sans faire beaucoup de bruit, de crainte qu'on ne s'aperçût du trésor que je cachois, & qu'il ne fut confisqué au profit de la Piscine, suivant les règles de l'Ordre.

Comme nous étions tous deux extrêmement fatigués, nous songeâmes plutôt à nous reposer qu'à causer. Quand nous eûmes fini notre repas, nous nous mîmes au lit ; mais nous ne nous vîmes pas plutôt nus, que le repos s'enfuit bien loin de nous : je portai la main au Con de ma Devote, source & tombeau des délices que j'avois goûtés : elle porta la sienne à mon Vit, & admirant sa grosseur, sa longueur, la fermeté de mes Coûilles. Ah, me dit-elle, je ne suis plus surprise que tu m'ayes reconcilié avec un plaisir que j'avois résolu de haïr. Je songeai moins à lui en demander la cause qu'à lui faire sentir, en le lui faisant goûter de nouveau, qu'elle avoit eu tort de former une pareille résolution. Elle me reçût avec une vivacité qui m'auroit ranimé dans les bras de la mort même, nos Culs se levoient & se baïssaient comme des flots agités par l'orage, nos corps étoient comme deux barres d'acier qui sortent de la fournaise, nous nous tenions si étroitement embrassés qu'à peine pouvions-nous respirer : il sembloit que nous craignissions que le moindre intervalle n'anéantît nos plaisirs, le lit ne pouvoit plus soutenir nos secousses, il suivoit l'impression de nos corps, il craquoit effroyablement. Une douce ivresse succéda bien-tôt à nos efforts, & nous nous endormîmes couchés l'un sur l'autre, étroitement ferrés, langues en bouche & Vit en Con.

L'Aurore nous trouva dans la même posture où nous nous étions endormis, & soit que l'imagination agissant sur nos corps pendant le sommeil, eût fait distiller cette eau délicieuse qui annonce par sa quantité le degré du feu intérieur, soit que nous eussions déchargé machinalement, nous nous reveillâmes tous trempés, les draps étoient inondés, & le matelas même avoit participé à nos plaisirs. Nous ne fûmes pas long-tems à les renouveler : le repos m'avoit rendu assez de forces pour vous faire penser que je m'en acquittai Monachalement ; je ne dirai pas combien de fois : je n'eus pas la peine d'enconner. Je passe rapidement à vous informer du sujet qui avoit jetté ma Devote entre mes bras.

Je lui voyois un air d'inquiétude & de tristesse qui me pénétoit. Je la priaï tendrement de s'expliquer, & d'être persuadée que je remédierois à sa douleur à quelque prix que ce fut. Perdrai-je ton cœur, cher Saturnin, me dit-elle, en me regardant languissamment, quand je t'avouërai que tu n'es pas le premier qui m'ait fait goûter les plaisirs de l'Amour, rassure-toi, mon cœur, contre une crainte dont il ne peut se deffendre, & qui vient malgré moi de repandre sur mon visage une tristesse que je n'ai pô te cacher. Oüi, c'est cette seule crainte qui m'inquiète à présent, celle de mon sort ne m'occupe plus, puisque je suis avec toi. Oses-tu, lui repondis-je, te défier des charmes que tu étales à mes yeux ? Que tu en connois peu le prix, si tu doute de leur effet : oüi, l'ardeur qu'ils m'inspirent est trop forte, pour ne pas s'indigner d'une pareille crainte : que tu me connois peu ! Si un préjugé ridicule a mis une différence entre une fille foutuë & une fille à foutre, ce préjugé n'est pas ma règle. La beauté, pour en avoir charmé d'autres, doit-elle perdre le droit de nous charmer ? Quand tu l'aurois fait avec toute la terre, n'es-tu pas toujours la même, n'es-tu pas toujours une fille adorable, en ferois-tu moins précieuse à mes yeux ? Les plaisirs que tu as donnés à d'autres, ont-ils altéré la vivacité de ceux que tu viens de me donner ? Tu m'enleve, me repondit-elle, je ne fais plus de difficulté de t'apprendre des infortunes que tu viens de faire cesser.

*Suite de l'Histoire de la Sœur
Monique.*

Mon malheur a sa source dans mon cœur dans un penchant insurmontable que la nature m'a donné pour le plaisir, l'Amour est mon centre, c'est ma Divinité, je suis faite, je ne respire que pour lui : une Mere injuste & cruelle s'étoit imaginée que sa volonté devoit me tenir lieu de vocation pour le Cloître. Trop timide pour oser mettre mon goût en concurrence avec ses ordres absolus, je ne fis parler que mes larmes, elles ne l'attendrissent pas : j'entraï, je pris le voile : le moment fatal où je devois prononcer l'arrêt de ma mort aprochoit : je frémis à la vûë du serment que j'allois faire. L'horreur d'une prison telle que le Couvent, & le désespoir d'être éternellement privée de mon unique bien, me plongerent dans une maladie qui auroit terminé mes

peines, si ma Mere, touchée enfin de mon état malheureux, ne s'étoit reproché sa dureté : elle étoit elle-même Penfionnaire dans le Couvent où elle vouloit que je prisse l'habit. Un projet de retraite, qu'elle avoit connu sans consulter son cœur l'y avoit amené, la réflexion l'en retira : les femmes, quelques vertueuses qu'elles soient, ne renoncent pas au plaisir, ne se voyent pas vieillir sans chagrin ; un sentiment naturel que leurs efforts peuvent bien dissimuler, mais qu'ils n'arracheront jamais de leur cœur. Ma Mere jugeant, par la violence que son tempérament lui faisoit, de celles que je devois essuyer du mien, consentit à me tirer de mon cachot, & reparut bien-tôt dans le monde sur le pied d'une femme qui se consoleroit aisément de la perte du deffunt dans les bras d'un cinquième mari.

Connoissant le génie de ma Mere, je jugeai sagement qu'il seroit dangereux pour moi de me trouver en rivalité avec elle : j'étois bien persuadée, & je pouvois l'être sans vanité, qu'un Amant qui se presenteroit, ne balanceroit pas entre nous deux, & c'étoit cette préférence que je redoutois. Je compris que les plaisirs de l'amour, quoique goûtés dans le mistere, n'en étoient ni moins vifs ni moins piquans, que la retraite pouvoit me procurer ces plaisirs aussi aisément que le grand monde : je ne pensai plus, je n'agis plus qu'en conséquence de ce système, & je passai bien-tôt pour une Devote du premier ordre. J'étois charmée du progrès de mon stratagème, & je ne songeai qu'à noüir quelque intrigue secrete à l'ombre de cette haute reputation de vertu où je m'étois mise.

Cette reputation parut équivoque à un jeune homme que j'avois autrefois vû à la grille : il m'étoit arrivé une aventure cruelle à son sujet. J'interrompis en cet endroit ma Devote : je me rapellois ce que Suzon m'avoit autrefois appris de la Sœur Monique, son averfion pour le Couvent, sa passion pour l'Amour, la scène qu'elle avoit eüe avec Verland, le caractere, le séjour que sa Mere avoit fait dans le Couvent, je confrontois le portrait de cette Sœur avec le charmant minois que j'avois devant les yeux ; j'allai plus loin. Je me ressouvenois que Suzon m'avoit dit que la Sœur avoit le Clitoris un peu long : dans l'espérance de trouver à ma Devote ce dernier signe qui devoit confirmer mes soupçons, je la fis coucher sur le dos, & lui examinant le Con avec une attention que la passion ne m'avoit pas encore permise, j'y trouvai ce que je cherchois, un petit Clitoris vermeil, un peu plus long que les

femmes ne l'ont ordinairement, & qui sembloit n'être placé dans cet endroit charmant que pour augmenter les plaisirs qu'il donnoit.

Ne doutant plus que ce ne fut elle, je l'embrassai avec un nouveau transport : chere Monique, lui dis-je, aimable Sœur, est-ce toi que mon bonheur m'envoie. Elle se débarrassa de mes bras, & me regardant avec une surprise inquiète, elle me demanda qui pouvoit m'avoir appris le nom qu'elle portoit au Couvent ? Une fille, lui repondis-je, dont la perte m'a coûté bien des larmes, & à qui tu n'avois caché aucun de tes secrets. Ah, s'écria-t'elle, je reconnois Suzon à ce portrait, elle m'a trahie ! Oüi, lui repondis-je, c'est elle ; mais c'est un secret qu'elle n'a jamais revelé qu'à moi, & pour t'engager davantage à lui pardonner, je t'avouërai que ce n'est qu'à mes importunités que je dûs la confiance de cette chere sœur. Comment, reprit Monique, tu es le frere de Suzon ? Ah, je ne me plains plus d'elle, & si je le faisois, je me mettrois dans la nécessité de la deffendre contre les plaintes que tu en pourrois faire à ton tour ; car elle ne m'a pas caché ce qui lui étoit arrivé avec toi. Nous nous attendrîmes ensemble sur le sort de notre malheureuse Suzon, & la Sœur Monique reprit ainsi le fil de son discours.

Puisque Suzon t'a tout dit, qu'elle t'a conté mon aventure avec Verland, tu dois te douter que c'est de lui que je veux te parler à présent. Ma métamorphose l'avoit surpris : il m'avoit vûë à la grille vive, ardente, coquete : une absence de plusieurs années ne m'avoit pas fait sortir de son souvenir. Le bruit que faisoit ma devotion étoit dans toute sa force, quand il revînt : il ne voulut en croire que ses yeux sur ce prétendu changement ; il me vit à l'Eglise, & l'Amour lui fit bien-tôt un devoir d'une exactitude à m'y suivre, qu'il n'avoit prise d'abord que pour un simple mouvement de curiosité.

Ma feinte devotion ne m'empêchoit pas de lancer à la dérobée des regards curieux sur qui m'environnoit ; je l'aperçûs, je sentis les plus vives émotions, je rougis à la vûë d'un homme qui avoit autrefois été témoin de toute ma foiblesse, & je rougis encore plus de ne pouvoir lui cacher les dispositions où mon cœur étoit de retomber dans la même faute. L'âge, en tempérant sa vivacité, n'avoit rendu ses graces que plus mâles & plus touchantes : sa presence ralluma mes desirs, ils m'entraînoient tous les jours au même endroit ; & tous les jours je l'y voyois aussi attentif à me regarder, & aussi tendre dans ses regards. Je m'étois faite violence pour contraindre les miens

la première fois que je l'avois vû : son assiduité me rendit à la fin cette violence impossible, je ne lui cachai plus ce qui se passoit dans mon cœur, & mes yeux lui firent sentir combien j'étois mécontente de sa lenteur à m'apprendre de bouche les mouvemens du sien ; il m'entendit, & profitant un jour du moment que j'allois sortir de l'Eglise, au désespoir de l'inutilité de mes avances, il me suivit dans un détour obscur & solitaire par où j'allois passer : il m'aborda d'un air timide, & me dit ; charmante Monique, un homme qui pour la première fois qu'il a eu le bonheur de vous voir, a mérité votre colère, peut-il aujourd'hui, sans courir le même risque, se présenter à vos yeux ? Ah, si le repentir le plus vif peut me faire oublier ma faute, vous devés me voir sans indignation ! Sa voix étoit tremblante. J'eus pitié de lui, je lui répondis que le galant homme faisoit oublier l'imprudance du jeune homme. Vous ne connoissés pas toutes mes fautes, reprit-il ; votre bonté vient de me pardonner un crime ; j'ai plus besoin que jamais de cette bonté, puisque je me suis rendu coupable d'une nouvelle offense : il se tût après ces mots, & quoique je l'entendisse, je lui répondis que je ne connoissois pas cette nouvelle offense dont il vouloit me parler ? Celle de vous adorer, me repliqua-t'il, en collant un baiser sur ma main, que je n'eus pas la force de retirer. Je lui fis connoître par mon silence que ce nouveau crime n'étoit pas inexcusable, & dans la crainte de m'ouvrir trop à une première entrevue : je le quittai charmée de l'aveu d'un amour que le mien avoit déjà prévenu.

J'étois persuadée que si Verland étoit sincère, il trouveroit facilement l'occasion de m'en donner de nouvelles assurances. Il pénétra le motif de ma retraite, & n'affecta pas de la troubler par une obstination qui pourroit me déplaire : il me laissa partir en souriant, j'entendis ses soupirs, & les miens lui repondoient au fond de mon cœur,

Que te dirai-je ? Une seconde entrevue lui valut l'aveu d'une tendresse reciproque, & mon consentement aux démarches, qu'il me demanda la permission de faire auprès de ma mere, pour en obtenir sa main ; elle la refusa, j'en fus au désespoir, son refus irrita mon amour ; Verland en étoit accablé : nous nous étions ôté, par une démarche imprudente toute espérance, & pour comble d'horreur, ma mere étoit devenue ma rivale. Elle se trahit elle-même par les éloges continuels qu'elle faisoit de Verland. Le caractère de Devote qu'il falloit soutenir, m'ôtoit la liberté de lui demander la raison du refus qu'elle avoit fait d'un homme à qui elle trouvoit tant de

perfections ; ainsi, triste victime de la devotion & de l'amour, j'étois réduite à la dure nécessité de devorer ma douleur, & de ne laisser paroître sur mon visage qu'une indifférence qui rendoit mes peines plus cruelles. Je n'y pû pas résister ; j'étois furieuse contre ma mere, j'étois furieuse contre moi-même, mon amour étoit devenu capable de tout entreprendre. On ne me soupçonnoit pas de voir Verland, & je le voyois tous les jours, je ne pouvois plus vivre sans lui, il ne pouvoit plus vivre sans moi. Croiras-tu que jusqu'alors j'eus assez de pouvoir sur moi-même, pour ne pas céder à ses instances, & pour rejeter (quoique ce fût le but de tous mes desirs) le seul moyen de mettre ma mere à la raison ; mais attendrie par les larmes de mon amant, pressée par mon amour, vaincue par mon penchant, je prêtai l'oreille à la proposition qu'il me fit de m'enlever, nous convinmes du jour, de l'heure, & des moyens.

La violence de mon amour ne me laissoit voir que les plaisirs que je goûterois avec mon amant. L'autre le plus affreux me paroissoit un lieu enchanté, pourvû que j'y fusse avec lui. Le jour arriva, je me dispoisois à m'aller jeter dans ses bras, j'allois sortir, un bras invisible m'arrêta, ma passion avoit jonché de fleurs la route du précipice, où j'allois m'abîmer ; mais quand je fus arrivée sur le bord, quand j'eus porté les yeux sur la profondeur, elle m'effraya, je reculai, étonnée, & rougissant de mon peu de courage, je voulus vaincre ma timidité, je voulus étouffer ma raison, elle triompha, je céдай, je rentrai, mes larmes coulerent alors en abondance ; indignée de ma lâcheté, je faisois de nouveaux efforts, je m'encourageois, & je m'effrayois ; mon ame étoit dans un accablement qui ne peut être comparé qu'à celui que je prouvai hier. Cependant l'heure avançoit, il falloit me déterminer ; Quel parti prendre ? Hélas ! j'étois dans un désespoir stupide, qui m'ôtoit jusqu'à la liberté de penser. Un rayon de lumière m'éclaira dans le moment, & me rendit toute ma tranquillité ; je vis un moyen d'être à mon amant, & de tirer de ma mere une vengeance qui ne laisseroit rien à désirer à mon cœur. Hélas ! à quoi m'a servi tant de prudence ? à me plonger dans l'abîme où je craignois de tomber. Peut-être aurois-je été plus heureuse dans une terre étrangere, où, toute à moi-même, n'ayant pour guide que mon cœur, pour principe que mon amour pour un mari qui m'auroit adorée, je n'aurois pas connu la contrainte, je n'aurois pas été esclave de ces apparences qui m'ont perduë ! mais pourquoi m'abuser ? j'aurois porté dans

un climat étranger le même cœur, la même fureur pour l'amour, & ce caractère m'y auroit perduë comme il l'a fait ici.

Je fis à Verland le signe dont nous étions convenus, en cas que je ne pusse pas exécuter le projet. Je remis à la première entrevûë à l'informer de mes raisons, & cette entrevûë ne fut différée que jusqu'au lendemain. Nous nous trouvâmes à l'Eglise ; il m'aborda sans pouvoir me dire un mot, mais son visage exprimoit tout ce qu'il sentoit ; j'en fus éfrayée : m'aimez-vous, lui dis-je ? Si je vous aime, me répondit-il avec un transport de désespoir qui l'empêcha d'en dire davantage. Verland, repris-je, mon cher Verland, je lis votre douleur dans vos yeux, mon cœur en est lui-même déchiré, plaignez-moi, plaignez-vous d'un défaut de courage, qui nous arracheroit pour toujours à notre passion, si le désespoir ne m'avoit fait trouver un moyen de nous conserver l'un à l'autre. Quand je vous demande si vous m'aimez, ce n'est pas que je doute de votre amour, mais je tremble que vous ne vouliez pas m'en donner la seule preuve qui puisse m'en assurer, arrêtez, lui dis-je, voyant qu'il vouloit parler, vous voulez me faire des reproches, vous ne m'en feriez que d'injustes ; je vous le repete, je ne doute pas de votre amour, vous ne doutez pas du mien, mais hélas ! de quoi nous servirait-il de brûler d'une flâme inutile, puisqu'une mere cruelle nous refuse la satisfaction que nous lui demandons ? Ah Verland ! le rouge qui me couvre le visage, ne vous dit-il pas quel est le moyen que je pretend employer ? Chere Monique, me dit-il, en me serrant tendrement le bras contre la bouche, ton amour te fait-il enfin sentir la nécessité d'une chose que j'ai proposée tant de fois inutilement ? Oüi, lui répondis-je, votre amour, n'aura plus de plaintes à me faire, il n'est plus tems de vous déguiser la force de mes desirs, ils sont à leur comble : mais pour nous rendre heureux, je n'attend qu'un mot de votre bouche. Parlez, interrompit-il vivement, que faut-il faire ? Epouser ma mere lui répondis-je. La surprise lui coupa la parole : il me regardoit avec des yeux égarés, épouser votre mere, me dit-il enfin, Monique, que me proposés vous ? Une chose, lui répondis-je, irritée de son étonnement, dont je suis au désespoir de vous avoir parlé. Je vois par la froideur avec laquelle vous recevez une proposition qui m'a coûté des torrens de larmes, ce que je dois penser de votre amour : votre indifférence m'éclaire sur l'indignité de ma passion. Ciel ! ais-je pô concevoir de pareils sentimens pour un homme que sa lâcheté en rend indigne. Monique, reprit-il, tristement, ma chere Monique, aye pitié de ton amant, à quoi veux-tu le reduire ? ingrat, lui répondis-je, quand j'ose

surmonter l'horreur que m'inspire la pensée de te voir dans les bras de ma rivale, quand pour tromper une mere barbare, pour me livrer à tes desirs avec plus de facilité, pour jouir continuellement du plaisir de te voir, pour recevoir à tous momens tes caresses, je sacrifie ma gloire, j'immole à ton bonheur ce que j'ai de plus cher, je suis insensible aux fureurs de la jalousie, j'étouffe les remords de mon cœur, tu tremble, ai-je plus de force que toi ? Non, mais tu n'as pas tant d'amour. C'en est fait, me dit-il alors, tu triomphe, j'ai honte de mon irresolution, les remords ne sont pas faits pour des cœurs aussi passionnés que les nôtres.

Charmé de son courage, je ne dûs qu'au lieu seul où nous étions, & à la crainte d'être surprise, la force de lui refuser un témoignage de ma reconnaissance, que je ne remis qu'au jour de son mariage ; peut-être n'aurois-je pas eu la force de l'attendre, si l'impatience de ma mere n'eût pas été aussi vive que la mienne. Verland lui avoit offert ses vœux, ravie d'une conquête qu'elle croyoit ne devoir qu'à ses charmes, elle se hâta d'en recueillir les fruits, ils n'étoient pas faits pour elle. Le mariage se célébra, la joye que j'en témoignai, m'attira de ma mere mille caresses, que je payai par d'autres qui étoient moins sincères. Mon cœur se fouloit d'avance des plaisirs de l'amour & de la vengeance. Verland parut, il étoit adorable, mille graces nouvelles animoient toutes ses actions : le moindre sourire m'enchantoit, les paroles les plus indifferentes m'enflammoient ; à peine pouvois-je contenir les desirs qui m'entraînoient dans ses bras. Au milieu du tumulte, il trouva moyen de s'approcher & de me dire : j'ai tout fait pour l'Amour, ne fera-t'il rien pour moi ? Un coup d'œil fut ma reponse. Je sortis de la salle : il s'échapa, tout favorisoit notre fuite, j'entre dans ma chambre, il m'y suit, je m'élance sur mon lit, il se précipite sur moi, ma voix s'affoiblit, l'expression me manque, les peintures se refusent à mon imagination : dispense-moi de te faire le récit des plaisirs que je goûtai ; un mot suffit pour te les faire connoître : toi seul, cher Pere, toi seul as été plus loin. O, ma Mere, m'écriai-je au milieu de nos transports que ton injustice va te coûter cher ?

Mon Amant étoit un prodige, une heure que nous restâmes ensemble ne vit pas un moment d'intervalle. En vain les forces lui manquoient, semblable à Anthée, qui luttant avec Hercule, ne faisoit que toucher la terre pour reparer les fiennes : mon Amant me touchoit, & revenoit à la charge avec plus de vigueur.

On nous cherchoit déjà depuis longtems : on étoit même venu fraper à ma porte ; il fallut nous separer, de peur de nous rendre suspects. Verland se glissa dans le jardin & fit semblant de dormir sur le gazon où on le trouva, comme il l'avoit prévu. On lui fit la guerre, on le railla : un feint étourdissement vint à son secours ; il dit, que pour ne point troubler les plaisirs, il s'étoit retiré sans parler : la fatigue de l'exercice qu'il venoit de faire, en lui donnant un air un peu abbatu, aidait à faire croire ce qu'il disoit.

Ne doutant pas que l'on ne vint encore me chercher, & que si on apercevoit quelque jour à ma porte, on ne manqueroit pas d'en profiter pour voir si j'étois dans ma chambre, je dérangeai la portiere qui bouchoit le trou de la serrure, & entendant venir quelqu'un, je me mis à genoux à demi prosternée vis-à-vis d'un Crucifix. Cela fit l'effet que j'en avois espéré : on crut que la dissipation des plaisirs n'avoit pas été capable de déranger mes exercices de piété ordinaire : on en conçût une nouvelle estime, j'ose dire, une espèce de vénération pour moi ; enfin assez remise de mes travaux amoureux pour ne donner aucun soupçon, je fis rejoindre la compagnie, & j'affectai de me prêter par complaisance à des divertissemens dont le plus doux avoit déjà été pour moi.

Dès que j'eus formé le projet de marier ma Mere avec mon Amant, je m'appliquai à disposer tout pour nous faciliter les moyens de nous voir, & pour prévenir toute surprise lorsque nous serions ensemble, j'affectai un redoublement de devotion, & de ne vouloir pas être interrompuë dans mes exercices. J'accoutumai tout le monde à ne point fraper à ma porte, dès que la clef n'y étoit pas ; Verland de son côté accoutuma ma Mere à ne le pas voir fort assidu auprès d'elle : il prétextoit des affaires & se couloit dans ma chambre. Nos plaisirs, enfans de la contrainte & du mystere, ne se sentoient pas encore après un an des dégoûts, fruits ordinaires de la liberté, je les aurois crus éternels, j'aurois juré que tous les hommes ensemble n'y pouvoient rien ajoûter, un moment me détrompa.

Je rencontrai un jour une jeune personne que j'avois connuë autrefois : je lui demandai ce qu'elle faisoit en cette ville ; elle me dit qu'elle n'y étoit attaché à personne. Je la pris à mon service en qualité de femme de chambre ; mais, cher Pere, est-ce avec toi que je dois feindre ? Je me reproche déjà cette dissimulation, apprend que cette prétenduë femme de chambre n'étoit autre que Martin, dont ta Sœur a dû te parler en te contant mon Histoire.

Je ne l'avois pas vû depuis notre séparation : il étoit encore aussi joli, aussi aimable, son menton étoit à peine couvert de quelques petits poils folets, blonds que j'avois grand soin de lui couper exactement. Martin étoit une jolie fille aux yeux de tout le monde, & ce n'étoit que pour moi qu'elle étoit un homme d'un prix inestimable.

Je n'avois pas fait mystère à Martin de mon intrigue avec Verland. Trop heureux de me posséder, il ne s'embarassoit pas de partager ma possession avec un second : j'étois charmée de sa docilité, je l'étois encore plus de sa vigueur. J'avois arrangé sagement mes plaisirs ; Verland avoit le jour & Martin la nuit : ainsi les jours se levoient pour moi serains & délicieux, & ils ne disparoissoient que pour faire place à des nuits aussi voluptueuses. Jamais mortelle n'a jouï d'une félicité plus parfaite ; mais le sort des plaisirs est d'être de peu de durée, & leur mesure est celle des tourmens dont leur perte vous accable.

Martin, comme je te l'ai dit, pouvoit passer pour une fille jolie sous son habillement. L'ingrat Verland, hélas ! Pourquoi le traiter d'ingrat, n'étois-je pas moi-même la première coupable, & si mon infidélité étoit inconnue, mon cœur en étoit-il moins criminel ? Verland trouva des charmes à ma prétendue femme de chambre, & négligea sa Maîtresse. Dédouillé par les plaisirs de la nuit, je ne m'étois pas encore aperçue du vuide que l'indifférence de Verland commençoit à mettre dans ceux du jour. Mes jeûnes se multiplioient sensiblement : Verland possédoit si bien l'art de me persuader, que je me croyois trop heureuse qu'il voulut bien m'alléguer des motifs de son absence ; je voulois quelquefois le gronder, il paroissoit, un sourire, un baiser, une caresse, faisoient évanouir ma colère. Un jour de repos me le rendoit plus vigoureux ; il en vint jusqu'à me faire croire que l'intérêt de notre plaisir rendoit ses absences nécessaires : j'y consentis, & l'infatigable Martin remplissoit ces jours de relâche.

Hier, jour infortuné, & dont je ne dois me souvenir que pour le détester, hier étoit un jour de repos pour Verland. Renfermée seule avec Martin, & n'ayant pour témoin que l'Amour, nous n'écoutions que ses conseils : j'étois couchée sur mon lit, la gorge nue, les jupes levées & les cuisses écartées, j'attendois que Martin reprit ses forces : il étoit nud, & pressant ma cuisse droite entre ses cuisses, me tenoit d'une main les Tetons, & de l'autre caressoit ma cuisse gauche. Tandis que ses yeux & sa bouche cherchoient à

rallumer son ardeur, Verland, que nous n'attendions pas, entra, & nous surprit dans cete attitude. Il eût le tems de fermer la porte, & d'accourir à nous avant que la frayeur nous eut permis de changer de posture. Monique, me dit-il, je ne blâme pas tes plaisirs ; mais tu dois avoir la même complaisance pour moi. J'aime Javote (c'étoit le nom que Martin avoit pris) je me sens des forces suffisantes pour vous contenter toutes deux : dans le moment il veut embrasser Martin, il le tire de mes bras, il porte la main, & trouve, quelle surprise ! Sans lâcher Martin, il me jette un regard d'indignation, il n'ose faire éclater contre moi sa colere ; mais tout le poids en retombe sur la cause innocente. Son amour venoit de se tourner en rage, il frapoit impitoyablement le malheureux Martin, & c'étoit moi qu'il frapoit dans l'endroit le plus sensible.

Je me jette entre ces deux Rivaux : arrêtés, dis-je à Verland, en l'embrassant, mon cher Verland, respectés la jeunesse, au nom de notre amour, au nom de nos transports, Verland ayés pitié de sa foiblesse, soyés sensible à mes larmes : il s'arrête ; mais Martin, qui avoit eu le tems de se reconnoître, étoit devenu furieux à son tour : il se saisit de l'épée de Verland, il se lance sur lui. Je fuis à cette vûë, je me sauve par un escalier dérobé, j'accours ici : tu fais le reste.

Monique ne pût achever sans verser un torrent de larmes. Hélas, s'écriat'elle, à quel sort dois-je m'attendre ? Au plus heureux, lui dis-je : rassure-toi, chere Monique, ce qui fait couler tes pleurs est peut-être sans objet : si c'est la perte de tes plaisirs, des plaisirs plus grands la repareront bien-tôt. J'avois reconnu l'impossibilité de la garder plus long-tems dans ma chambre sans être découvert ; si je l'eusse été, j'avois tout à craindre. Je crus qu'il n'y avoit de meilleur parti à prendre que celui de la presenter à la Piscine, & sans entrer dans aucun détail avec elle, je voulois la surprendre agréablement. Je ne craignois pas de lui promettre trop en l'assurant que les plaisirs qu'elle avoit eûs jusqu'alors, n'étoient qu'une foible peinture de ceux qui lui étoient réservés. Un semblable endroit devoit être un séjour Divin pour un tempérament tel que le sien. Cher Ami, me dit-elle, en m'embrassant, ne m'abandonne pas, dis-moi si je peux me flatter de rester avec toi : ton consentement ou ton refus vont décider mon sort : si je te perds, je suis éternellement malheureuse. Je l'assurai que nous ne nous quitterions jamais. Je n'ai plus, reprit-elle, qu'une inquiétude, pardonne ce dernier effort à un

amour dont tu vas devenir l'unique objet. Je sentis ce qu'elle n'osoit m'avoüer : je lui offris d'aller m'instruire du sort de ses Amans, & de l'effet que sa fuite avoit produit, Elle m'en remercia : je la laissai dans ma chambre, & je sortis en lui promettant de revenir au plû-tôt.

Je courus la Ville, je m'informai par-tout de ce qu'il pouvoit y avoir de nouveau. J'allai jusques dans le voisinage de Verland : rien n'avoit transpiré, & je jugeai que tout le désordre s'étoit borné à la fuite de Monique, dont on avoit prudemment dérobé la connoissance au Public. Je revenois annoncer cette nouvelle à ma Devote, j'allois rentrer, quand j'aperçus un domestique du Couvent, qui accourut à moi, & me dit que le Reverend Pere André lui avoit ordonné de m'attendre, de me rendre une lettre & un petit sac d'argent, où je trouvai environ vingt pistoles : je crus que ce Pere vouloit me charger de quelque commission dont la lettre alloit aparemment m'instruire : je l'ouvre, & j'y trouve ces paroles.

Vous vous êtes trahi par les précautions que vous avés prises pour vous cacher, on vous a soupçonné, on a ouvert la porte de votre chambre, on a découvert le trésor dont vous ne vouliez pas faire part à vos Freres, on s'en est saisi, on a mis cette personne à la Piscine : vous connoissés le génie des Moines ; fuyés, Pere Saturnin, fuyés, dérobés-vous aux horreurs d'une prison qui ne finiroit peut-être qu'avec votre vie.

L. P. ANDRÉ.

La foudre, en tombant à mes pieds, m'avoit moins étonné que la lecture de cette lettre. Un accablement mortel m'ôta tout-à-coup le sentiment : je ne revins que pour sentir la pésanteur du coup dont j'étois frappé. O Ciel, m'écriai-je, que devenir, dois-je aller m'exposer à la vengeance d'une troupe de Barbares ? Fuirai-je ? Malheureux j'hésite ! Ah fuyons ; mais où fuir ? Où [me] sauver de leur fureur ? Dans le moment la maison d'Ambroise s'offrit à mon esprit éperdu, comme l'azile le plus sûr contre la crainte présente : je pris une résolution courageuse ; trop heureux que la générosité du Pere André me mit à portée de me dérober au ressentiment des Moines.

Ce ne fut pas sans verser des larmes de douleur que je sortis d'une Ville où je laissois mon repos, mes plaisirs & mon bonheur. Je pleurai la perte de Monique ; mais son sort essuya mes larmes. Déchiré par mes remords, abbatu

par mon désespoir, j'arrivai chez Ambroïse : je n'y trouvai que Toinette, je lui contai mon malheur, elle en fut attendrie, j'en reçus tous les secours que son état lui permettoit de me donner ; elle me couvrit d'un des habits d'Ambroïse, & je résolus de partir le lendemain pour Paris, flatté de l'espérance d'y trouver un état qui pourroit me dédommager de la perte de celui que je venois de quitter.

Je Partis après avoir secoüé, comme les Apôtres, la poussière de mes souliers sur mon ingrate patrie, & marchant à pied, un bâton blanc à la main, & presque toujours de nuit, pour dérober ma route, j'arrivai enfin dans cette Capitale de la France.

Je crus pouvoir braver alors la fureur Monacale : le présent que le Pere André m'avoit fait, & ce que j'avois reçu de Toinette, pouvoient me conduire pendant quelque tems. Mon dessein étoit de chercher d'abord un poste de Précepteur, en attendant que la fortune voulût m'en procurer un meilleur. Quelques connoissances que j'avois à Paris, auroient pû m'y servir ; mais il étoit dangereux de les employer.

Moyennant un retour raisonnable, j'avois troqué à la friperie mon habit de Payfan contre un plus honnête, Heureux, fi en quittant le froc, j'avois aussi quitté les inclinations qui le dominant. Le noir chagrin qui me devoit me faisoit croire que j'étois venu à bout de déraciner cette mauvaise tige, ou que j'en triompherois aisément. Je l'avois même juré : je voulois m'enchaîner par un serment, moi que les liens les plus respectables n'avoient pû retenir : que l'homme est foible !

*Aujourd'huy dans un casque & demain dans un froc,
Il tourne au moindre vent & tombe au premier choc.*

Je tombai, le choc ne fut pas bien violent, puisque ce ne fut qu'un coup de coude qu'une Coquine me donna, en me disant, Monsieur l'Abbé, voulez-vous payer une salade ? Plûtôt deux, répondis-je, emporté par un mouvement naturel. La réflexion vint aussi-tôt à mon secours, mais trop tard : j'étois trop engagé pour reculer.

Nous entrâmes dans une allée obscure & étroite, & je pensai mille fois me rompre le col dans un escalier tortueux dont les marches glissantes & inégales me faisoient trébucher à chaque pas. Ma Donzelle me tenoit par la main,

j'avoüerai naturellement que ne m'étant jamais trouvé en pareil cas : je ne pouvois me deffendre d'un certain effroi qui parut de bon augure à ma conductrice : elle en auroit ri, si elle eût connu ma qualité. Nous arrivâmes enfin avec bien de la peine à la porte du temple ; nous frapâmes : une vieille, plus vieille que la Sibille de Cumes, vint ouvrir, en entrebaillant, la porte. Mon petit Roi, me dit-elle, il y a du monde, attens un moment, monte plus haut. Monter plus haut étoit bien difficile, à moins que de vouloir monter au Ciel : une porte se presenta sous ma main, elle s'ouvrit d'elle-même : j'allois me retirer dans la crainte de trouver quelqu'un, & de faire soupçonner ma probité : l'odeur me rassura.

Abandonné à moi-même dans un endroit affreux, au bout du monde, dans un pays perdu, avec des gens inconnus, je me sentis saisir d'une horreur subite. Le danger que je courrois s'offrit à mes yeux : profitons, dis-je en moi-même, de ce moment de clarté, sauvons-nous. Quelque chose de plus puissant que la réflexion, m'arrêta ; il sembloit qu'une mer immense se présentât à mes yeux, & m'empêchât de gagner le rivage : je m'élançois, & je me retenois aussi-tôt. Le Ciel a-t'il gravé dans nos cœurs des pressentimens de ce qui doit nous arriver ? Oüi sans doute, & je l'éprouvois ; dans le moment on ouvre la porte fatale, on m'appelle, je descens : infortuné, je courois à ma perte ; mais quelle joye délicieuse devoit la précéder !

J'entre d'un air timide à la lueur tremblante d'une lampe : je vas m'asseoir sans parler sur une chaise, j'appuye le coude sur une table mal assurée, je me couvre les yeux avec la main, comme si j'eusse voulu me dérober aux réflexions qui venoient en foule m'affaillir. Une quêteuse infernale s'avance : je lui donne le premier argent qui me tombe sur la main ; elle me remercie d'une générosité si peu commune. Sans faire attention à ses discours, je ne m'occupois que de ma douleur. Un maintien aussi triste dans le temple de la joye, en surprit les Prêtresses : la vieille Sibille s'aproche de moi pour m'en demander le sujet, je la repousse brutalement, elle s'en plaint ; laissés, Madame, lui dit la plus jeune, on peut avoir du chagrin.

Le son d'une voix qui ne m'étoit pas inconnüe, alla jusqu'à mon cœur : un tremblement subit s'empare de tout mon corps, je crains de me livrer à la douce espérance qui me flatte, je crains que l'illusion ne se dissipe, je crains de porter les yeux vers l'endroit d'où vient de partir cette chere voix : je les ferme, je ne veux m'occuper que des mouvemens qu'elle vient de reveiller ;

mais bien-tôt je me reproche mon indifférence, je veux m'éclairer, je r'ouvre les yeux, je me leve, je m'aproche : Dieux, c'étoit Suzon ! Ses traits, quoique changés par l'âge, étoient trop bien imprimés dans mon cœur pour les méconnoître. Je tombe dans ses bras sans avoir la force de parler, mes yeux se remplissent de larmes, mon ame est sur mes lèvres prête à s'envoler sur celles de Suzon, qui veut se débarasser : chere Sœur, lui dis-je d'une voix altérée, tu ne reconnois plus ton Frere ? Elle jette un cri, & tombe évanouïe.

La vieille étonnée accourt, & veut secourir Suzon, je la repousse : je colle mes lèvres sur les lèvres de ma chere Sœur, je ne veux que le feu de mes baisers pour lui rendre la chaleur, je la presse contre mon sein j'arrose son visage de mes larmes : elle ouvre des yeux humides de pleurs. Laisse-moi, Saturnin, me dit-elle laisse une malheureuse ! Chere Sœur, m'écriai-je, la vûe de Saturnin t'inspire-t'elle de l'horreur ? Tu lui refuses tes baisers, tu lui refuses tes caresses. Sensible à mes reproches, elle donna les marques les plus vives de sa joye : la gayeté reparut sur son visage ; elle se repandit jusques sur la vieille, à qui je donnai de nouvel argent pour nous aprêter à souper. J'aurois donné tout : je retrouvais Suzon, n'étois-je pas assez riche ?

On preparoit le souper : je tenois toujours Suzon dans mes bras. Nous n'avions pas encore eu la force d'ouvrir la bouche pour nous demander quelles aventures pouvoient nous rassembler si loin de notre patrie : nous nous regardions, nos yeux étoient les seuls interprètes de nos ames, ils versioient des larmes de joye & de tristesse, nous n'étions occupés que de ces deux passions, notre cœur étoit si rempli, notre esprit si occupé, que notre langue étoit comme liée, nous soupirions ; si nous ouvrions quelquefois la bouche, nous ne prononcions que des paroles sans suite, tout nous ramenoit à la refléxion du bonheur d'être ensemble.

Je rompis enfin le silence : Suzon, m'écriai-je, ma chere Suzon, c'est toi que je retrouve : par quel heureux hazard m'es-tu renduë ? Mais dans quel lieu ! Ah Ciel ! Tu vois me repondit-elle, avec un visage accablé, une fille malheureuse qui a éprouvé toutes les alternatives de la fortune. Presque toujours l'objet de sa fureur, & forcée de languir dans un libertinage que sa raison condamne, que son cœur déteste ; mais que la nécessité lui rend indispensable. Je vois que ton impatience ne te permet pas d'attendre plus long-tems le récit de mes malheurs : puis-je donner un autre nom à la vie que j'ai menée depuis que je t'ai perdu. Moins sensible à la honte de te réveler

mes déréglemens, qu'au plaisir de repandre ma douleur dans ton sein, je vais te faire un aveu sincere de mes peines : te le dirai-je, c'est toi qui les a causées ; mais mon cœur étoit de moitié ou plû-tôt lui seul a tout fait, lui seul a creusé l'abîme où je suis plongée. Je t'ai toujours aimé. Te souviens-tu encore de ces tems heureux où tu me faisois une peinture si naïve de ta passion naissante : je t'adorois dès ce tems-là, quand je te racontois les aventures de Monique, quand je te découvrais nos misteres les plus cachés, je voulois t'enflammer, je voulois t'instruire, je voyois avec plaisir l'effet de mes discours : j'ai été témoin de tes transports avec Madame Dinville, les caresses que tu lui faisoient étoient autant de coups de poignard que tu portois à Suzon. Quand je t'entraînai dans ma chambre, j'étois dévorée par un feu que tu ne pouvois plus éteindre ; c'est ici l'époque de mes infortunes.

Tu as toujours ignoré la cause de ce bruit affreux que nous entendîmes ; c'étoit l'Abbé Fillot, ce scélérat vomi par les enfers, pour faire le suplice de mes jours. Il avoit conçu pour moi un amour qu'il vouloit satisfaire à quelque prix que ce fut : il avoit choisi la nuit pour l'exécution de son dessein, il s'étoit caché dans la ruelle du lit, il profita de ta fuite pour venir se mettre à ta place. Hélas ! il eût bon tems d'une malheureuse que la frayeur avoit fait évanoûir : il fit ce qu'il voulut. Ranimée par le plaisir & trompée par ma passion, je crus le recevoir de mon cher Saturnin : j'accablai de plaisir un monstre que j'accablai de reproches quand je le reconnus. Il voulut m'apaiser par les caresses, je le repoussai avec horreur ; il me menaça de reveler à Madame Dinville ce que j'avois fait avec toi. L'indigne employoit contre moi les mêmes armes dont je pouvois me servir contre lui ; il obtint par ses menaces, ce que j'avois refusé à ses transports. Ainsi j'accordois tout à un homme que je détestois, & la fortune arrachoit de mes bras celui que j'adorois.

Je ne fus pas long-tems sans sentir les fruits amers de mon imprudence : je cachai ma honte aussi long-tems que je le pûs ; mais je me ferois trahie par un silence trop obstiné. J'avois chassé l'Abbé Fillot ; il se consolait dans les bras de Madame Dinville. La nécessité me le fit rapeller : je lui découvris mon état, il feignit d'y être sensible, il m'offrit de m'emmener avec lui à Paris, il ne manqua pas de me dire qu'il m'y feroit le sort le plus heureux ; il ajoûta qu'il ne demandoit, pour prix de ses services que de vouloir souffrir qu'il me le rendit. Je ne voulois qu'être en un lieu où je pusse me délivrer de

mon fardeau, comptant bien ne me servir ensuite de son crédit que pour me placer auprès de quelque Dame. Je me laissai gagner par ses promesses ; je consentis de le suivre, & je partis avec lui sous le déguisement d'Abbé.

Les attentions qu'il eût pour moi sur la route ne me firent pas repentir de ma confiance ; mais que le traître cachoit la scélératesse de son cœur sous des apparences bien trompeuses ! Les secousses du carrosse avoient trompé mon calcul, & je mis au monde, à une lieue de Paris, le gage odieux de l'amour d'un misérable. Tout le monde crioit au prodige & rioit. Mon indigne compagnon de voyage disparut aussi-tôt, & m'abandonna à mes douleurs & à ma misère : une Dame plus compatissante que lui eût pitié de mon état ; elle prit un carrosse, m'emmena à Paris, & me mit à l'Hôtel-Dieu. Elle me tira des bras de la mort ; mais ce fut pour me laisser dans ceux de l'indigence. Je ne l'aurois sentie que trop tôt, si je n'eusse lié connoissance avec une fille, que les hazards du même métier que celui que je fais aujourd'hui, avoient renduë compagne de mon sort : la misère me tint lieu de penchant.

N'en exige pas davantage : la vie de ta malheureuse Suzon n'a plus été qu'un enchantement de plaisirs & de chagrins ou plutôt que des chagrins continuels. Si le plaisir s'est fait sentir quelquefois à mon cœur, il n'a fait que colorer le fond de tristesse qui le rongeoit : cessera-t'elle cette tristesse ? Ah, puisque je te retrouve, je ne dois plus me plaindre ; mais toi, mon cher Frere, ne me fais pas languir, es-tu sorti de ton Couvent ? Quel hazard te conduit à Paris ? Un malheur semblable au tien, lui repondis-je, & que m'a causé ta meilleure amie : ma meilleure amie, reprit-elle en soupirant, en ai-je encore dans le monde ? Ah, ce ne peut être que la Sœur Monique ! Elle-même, lui repliquai-je ; mais ce récit nous tiendrait trop de tems : soupons.

Je fis à côté de Suzon le repas le plus délicieux de ma vie ; mais l'envie de me voir seul avec elle, & de son côté celle d'apprendre mes aventures, nous fit sortir promptement de table. Nous nous retirâmes dans sa chambre, ou, sans témoin, sur un lit, digne meuble de l'endroit où nous étions, & qui assurément n'avoit jamais servi à deux Amans aussi tendres, tenant ma chère Sœur sur mes genoux, & mon visage presque toujours collé sur son visage, je lui racontai ce qui m'étoit arrivé depuis ma sortie de chez Ambroise.

Je ne suis donc plus ta Sœur, s'écria-t'elle, quand j'eus fini. Ne regrette pas, lui dis-je une qualité que le sang donne & rarement le cœur : si tu n'es plus ma Sœur, tu es toujours ma chère Suzon, tu es toujours l'idole de mon

cœur : chere ame, continuai-je, en la pressant tendrement entre mes bras, oublions nos malheurs, & commençons à compter notre vie du jour qui nous a rassemblés : en lui disant ces mots, j'appliquois des baisers ardens sur sa gorge ; j'allois la renverser, j'avois déjà la main entre ses cuisses : arrête, me dit-elle, en s'échappant de mes bras. Arrête, cruelle, m'écriai-je : quelles graces aurai-je donc à rendre à la fortune, si tu rebutes les témoignages de mon amour ? Etouffe, me repondit-elle, des desirs que je ne pourrois écouter sans être criminelle : fais un effort sur ta passion, je t'en donne l'exemple. Ah, Suzon, lui repliquai-je, tu n'as guères d'amour, si tu peux me conseiller d'étouffer le mien, & dans quelles circonstances, quand rien ne s'oppose à notre bonheur ? Rien ne s'oppose à notre bonheur, reprit-elle, ah, que ne dis-tu vrai ! Dans le moment je vis des larmes couler sur son visage : je la pressai de m'en expliquer la cause ; voudrois-tu, me dit-elle, partager avec moi le triste prix de mon libertinage, & quand tu le voudrois, aurois-je la cruauté d'y consentir. Tu crois lui repondis-je, m'arrêter par une raison aussi foible : je partagerois la mort avec ma Suzon, & je craindrois de partager ses malheurs ! Sur le champ je la renverse sur le lit, & je me mets en état de lui prouver que je ne crains pas le danger. Ah, cher Saturnin, s'écrie-t'elle, tu vas te perdre ! Je me perdrai, lui dis-je, transporté d'amour ; mais ce sera dans tes bras : elle cède, je pousse ; qu'on me permette d'imiter ici ce sage Grec, qui peignant le Sacrifice d'Iphigenie, après avoir épuisé sur le visage des Assistans tous les traits qui caracterisoient la douleur la plus profonde, couvrit celui d'Agamemnon d'un voile, laissant habilement aux Spectateurs le plaisir d'imaginer quels traits pouvoient caracteriser le desespoir d'un Pere tendre qui voit repandre son sang, qui voit immoler sa fille. Je vous laisse, cher Lecteur, le plaisir d'imaginer ; mais c'est à vous que je m'adresse, vous qui avés éprouvés les traverses de l'amour, & qui, après un long-tems, avés vû votre passion couronnée par la jouissance de l'objet aimé : rapellés-vous vos plaisirs, poussés votre imagination encore plus loin, s'il est possible, elle demeurera toujours au-dessous de mes délices ; mais quel démon jaloux de ma tranquillité me presente sans cesse un souvenir que j'arrose de larmes de sang ? Ah, finissons, je succombe à ma douleur !

Le jour vint avant que nous nous fussions aperçûs que la nuit avoit disparuë. Dans les bras de Suzon, que je n'avois pas quittée depuis que nous étions couchés, j'avois oubliés mes chagrins, j'avois oublié l'univers entier. Ne nous quittons jamais, mon cher Frere, me disoit-elle : où trouverois-tu

une fille plus tendre, où trouverois-je un Amant plus passionné ? Je lui jurois de vivre toujours avec elle : je le lui jurois, hélas ! & nous allions nous quitter pour ne nous jamais revoir. L'orage grondoit sur notre tête, & le charme de l'illusion le déroboit à nos yeux : Sauvés-vous, Suzon, vint nous dire une fille épouvantée, sauvés-vous, fuyés par l'escalier dérobé ! Surpris, nous voulûmes nous lever, il n'étoit plus tems : un Archer féroce entroit au moment que nous nous levions : Suzon tremblante & éperduë se jette dans mes bras : il l'en arrache, malgré mes efforts il l'entraîne. O Dieux ! Cette vûë me rendit furieux, la rage me prêta des forces, le désespoir me rendit invincible, un chenet, dont je me saisis, devint dans mes mains une arme mortelle. Je m'élançai sur l'Archer : arrête, malheureux Saturnin ! Il n'est plus tems, le coup est porté, l'indigne Ravisseur de Suzon tombe à mes pieds : on se jette sur moi, je me défends, je succombe, je suis pris. On me lie, à peine me laisse-t'on la liberté de prendre la moitié de mes habits : adieu, Suzon, m'écriai-je, en lui tendant les bras, adieu, ma chère Sœur, adieu : on me traînoit inhumainement sur l'escalier ; la douleur que me caufoient les coups des marches contre lesquelles ma tête frapoit, me fit bientôt perdre connoissance.

Dois-je finir ici le récit de mes malheureuses aventures ? Ah, Lecteur, si votre cœur est sensible à la compassion, suspendez votre curiosité, arrêtez-vous, contentés-vous de me plaindre ; mais quoi, le sentiment de ma douleur prévaudra-t'il toujours sur celui de ma félicité ? N'ai-je pas assez versé de pleurs : je suis dans le port, & je regrette encore les dangers du naufrage. Lifés, & vous allés voir les suites effroyables du libertinage ; heureux, si vous ne le payés pas plus cher que moi !

Je ne revins de ma foiblesse que pour me voir dans un misérable lit, au milieu d'un Hôpital. Je demandai où j'étois ? A Biffetre, me répondit-on : à Biffetre, m'écriai-je ! Ciel, à Biffetre ! La douleur me pétrifia, la fièvre me saisit, & je n'en guéris que pour tomber dans une maladie bien plus cruelle, la vérole. Je reçus sans murmurer ce nouveau châtiment du Ciel : Suzon, me dis-je, je ne me plaindrois pas de mon sort, si tu ne souffrois pas le même malheur.

Mon mal devint insensiblement si violent, que pour le chasser on eût recours aux plus violens remèdes : on m'annonça qu'il falloit me refoudre à souffrir une petite opération. Il faut vous épargner ce spectacle de douleur :

que puis-je vous dire ? Je tombai dans une foiblesse que l'on prit pour le dernier moment de ma vie ; que ne l'étoit-il, j'aurois été trop heureux ! La douleur qui m'avoit causé mon évanouissement, m'en retira. Je portai la main où je sentoais la douleur la plus vive : Ah, je ne suis plus homme ! Je pouffai un cri qui fut entendu jusqu'aux extrémités de la maison ; Mais bien-tôt revenant à moi-même ; & tel que Job sur son fumier, pénétré de douleur, & soumis aux ordres du Ciel, je m'écriai dans l'amertume de mon cœur : *Deus dederat, Deus abstulit*^[ws 2].

Je ne souhaitois plus que la mort : j'avois perdu le pouvoir de jouir de la vie, l'anéantissement étoit le but de tous mes desirs. J'aurois voulu me cacher éternellement ce que j'avois été, je ne pouvois penser sans horreur à ce que j'étois. Le voilà donc, disois-je au fond de mon cœur, le voilà cet infortuné Pere Saturnin, cet homme si chéri des femmes, il n'est plus : un coup cruel vient de lui enlever la meilleure Partie de lui-même : j'étois un Héros, & je ne suis plus qu'un... Meurs, malheureux, meurs, peux-tu survivre à cette perte, tu n'es plus qu'un Eunuque ?

La mort fut sourde à mes cris ; ma santé revint, je me retablis ; mais ma débilité fit juger qu'on ne tireroit pas de moi les services qu'on en avoit attendus, & auxquels on m'avoit destiné : on me déclara que j'étois libre. Je suis libre, répondis-je au Supérieur qui me l'annonçoit, hélas, à quoi va me servir cette liberté que vous me donnés ? Dans l'état cruel où je suis, c'est le présent le plus funeste que vous puissiez me faire ; mais, Monsieur, oserai-je vous demander le sort d'une jeune personne que l'on doit avoir amenée ici le même jour que moi ? Il est plus heureux que le vôtre, me répondit-il brusquement, elle est morte dans les remèdes. Elle est morte, repris-je, accablé de ce dernier coup, Suzon est morte ! Ah Ciel, & je vis encore ! J'aurois dans le moment terminé mes jours, si l'on n'avoit arrêté l'effet de mon désespoir. On me sauva de ma propre fureur, & l'on me mit dans le chemin de profiter de la permission que l'on venoit de me donner, c'est-à-dire, à la porte.

Je restai un moment anéanti : mes yeux seuls, en repandant des torrens de larmes, témoignaient que je vivois encore : j'étois au dernier degré du désespoir & de la rage. Couvert d'un malheureux habit, ayant à peine de quoi vivre un jour, ne sachant où aller, je m'abandonnai dans les bras de la Providence. Je prenois le chemin de Paris, j'aperçus les murs des Chartreux :

la profonde solitude qui y regne fit briller à mon esprit un trait de lumière. Heureux Mortels, m'écriai-je, qui vivés dans cette retraite à l'abri des fureurs de la fortune, vos cœurs purs & innocents ne connoissent pas les horreurs qui déchirent le mien ! L'idée de leur félicité m'inspira le desir de la partager. J'allai me jeter aux pieds du Supérieur : je lui contai mes infortunes. O, mon Fils, me dit-il, en m'embrassant avec bonté, loués Dieu, il vous reservoit ce port après tant de naufrages : vivés-y, & vivés-y heureux, s'il est possible.



Gervaise de Latouche - Histoire de dom B... portier des chartreux - Figure p. 316

J'y restai pendant quelque tems sans emploi ; mais bien-tôt on m'en donna : je montai par degrés au poste de Portier, & c'est sous ce titre qu'on m'a connu.

C'est ici que mon cœur se fortifie dans la haine qu'il a conçue pour le monde : j'y attends la mort sans la craindre ni la désirer, & je prétends, que quand elle m'aura tiré du nombre des vivans, on grave en lettres d'or sur mon tombeau ;

*Hic fitus est D O M - B O U G R E,
fututus, futuit*^[ws 3].

F I N.

1. [↑] *L'Abbé des F.*

Notes de Wikisource

1. [↑] Note de Wikisource : « Mais les prêtres, s'ils n'y voyaient pas de profit, nieraient la religion et les dieux. / C'est à eux-mêmes, non aux êtres supérieurs qu'ils rendent un culte ; / et ils ne prêchent des dieux que parce que ces dieux leur sont utiles ; / sans quoi bientôt les temples, les autels tomberaient en ruines, et il n'y aurait plus de Jupiter. » (*Palingène, Zodiaque de la vie*, traduit par *Louis de Potter*, disponible sur *Gallica*)
2. [↑] Dieu a donné, Dieu a pris
3. [↑] Ici gît Dom Bougre, il foutit et fut foutu.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- Cantons-de-l'Est
- Cunegonde1
- Seudo
- M0tty

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)